Niveau(x) d'enseignement : 9 Numéro EDUQ : 9370454
Centre d'intérêt : 912

Cartier, Roger.

La clientèle analphabète : une première recherche des besoins exprimés et non exprimés : quelques histoires de vie / Roger Cartier, Gilles Houle. -- [Montréal] : Commission des écoles catholiques de Montréal, Service de l'éducation des adultes, 1981.
ii, 221 p. ; 28 cm.

Vedette(s)-secondaire(s) : Houle, Gilles • Commission des écoles catholiques de Montréal. Service de l'éducation des adultes

Descripteur(s) : Analphabète • Alphabétisation • Analyse de besoins • Besoins de formation • Méthode d'enseignement • Questionnaire • Education des adultes

Identificateur(s) de nom : Montréal

Cette étude s'articule autour de la question suivante : quel est le rapport social spécifique qu'entretient un analphabète au sein d'une société lettrée? Les histoires de vie de six personnes de Montréal vivant ou ayant vécu l'analphabétisme constituent le matériau de base de recherche. On y trouve une définition du problème, la cueillette des données, les histoires de vie, l'identification des besoins exprimés et non exprimés, les premières analyses ainsi que les hypothèses et pistes expérimentales pour une nouvelle approche et une pédagogie à développer. A l'annexe 1, on présente le schéma d'entrevue; à l'annexe 2, l'entrevue avec deux "alphabétiseurs" et à l'annexe 3, un inventaire descriptif des méthodes utilisées en alphabétisation.

Type de document :

D 7.45

9370454

LA COMMISSION DES ECOLES CATHOLIQUES DE MONTREAL

Service de l'éducation des adultes

LA CLIENTELE ANALPHABETE:

UNE PREMIERE RECHERCHE DES BESOINS EXPRIMES ET NON EXPRIMES

Quelques histoires de vie

Roger Cartier
Gilles Houle

Automne 1961

D 7.45
1

9370454

D 7.45

LA COMMISSION DES ECOLES CATHOLIQUES DE MONTREAL

Service de l'éducation des adultes

LA CLIENTELE ANALPHABETE:

UNE PREMIERE RECHERCHE DES BESOINS EXPRIMES ET NON EXPRIMES

Quelques histoires de vie

Automne 1981

Roger Cartier
Gilles Moule

CENTRE DE DOCUMENTATION
CREP

TABLE DES MATIERES

		Page
Présentation (par Fernand Benoit, responsable de la recherche)		1
Avant-propos		3
Chapitre I:	Quelques définitions de l'analphabète	7
Chapitre 2:	Définition du problème et cueillette des données	11
Chapitre 3:	Clientèle analphabète de Montréal	23
Chapitre 4:	Les histoires de vie	30
	Madame Poirier	31
	Anne-Marie	46
	Paul	57
	Roger	72
	Claude	79
	Yvan	99

		Page
Chapitre 5:	Identification des besoins exprimés et non exprimés des clientèles	110
Chapitre 6:	Premières analyses	135
Chapitre 7:	Hypothèses de travail et pistes expérimentales pour une nouvelle approche et pédagogie à développer	167
Chapitre 8:	Recommandations	176
Annexes		180
Annexe I:	Le schéma d'entrevue	181
Annexe II:	Entrevue avec deux "alphabétisateurs"	185
Annexe III:	Inventaire descriptif des méthodes utilisées en alphabétisation	211

-.-.-.-.-.-.-.-.-

PRÉSENTATION

"Quel est le rapport social spécifique qu'entretient un analphabète au sein d'une société lettrée? c'est la visée de la démarche inductive privilégiée", écrit le sociologue Gilles Houle, un des auteurs de la présente recherche.

Pour un tant soit peu vérifier l'hypothèse de ce rapport social spécifique, le praticien Roger Cartier a interrogé six personnes vivant ou ayant vécu la situation d'analphabète. Ces histoires de vie constituent le matériau de base de la recherche. Un matériau particulièrement riche d'expérience humaine, qui révèle des systèmes de valeurs, des croyances, des rêves, des habitudes de vie, des conceptions du travail, du loisir... de l'instruction! Ces témoignages, certains sont poignants, révèlent des facettes importantes d'une sous-culture populaire. Et qui, pour les fins de notre propos, éclairent et étoffent des besoins d'apprentissage qui s'expriment parfois clairement, parfois confusément, parfois aucunement.

Ces histoires de vie reçoivent une lecture critique de la part des deux auteurs, ce qui en constitue une première analyse. Cette première analyse mérite d'être poursuivie par le lecteur, particulièrement par le praticien en alphabétisation, du pédagogue au gestionnaire, du formateur au concepteur d'outils de support.

Car il appartient à ce praticien de mesurer le degré de pertinence de son intervention à la lumière d'une meilleure connaissance du vécu de l'analphabète.

Gilles Houle est l'auteur des chapitres 2 (Définition du problème et cueillette des données); et 6 (Premières analyses) ainsi que de l'annexe I (Le schéma d'entrevue).

Roger Cartier a rédigé l'avant-propos ainsi que tous les autres chapitres et annexes.

Cette étude a pu être réalisée grâce à l'aide financière de la Division études et projets de la Direction générale de l'éducation des adultes du Ministère de l'éducation.

Fernand Benoit
responsable de la recherche

AVANT-PROPOS

Malgré les efforts menés depuis quinze ans au Québec afin de résoudre le problème de l'analphabétisme, nous constatons qu'il existe aujourd'hui encore, plus d'un demi-million d'adultes aux prises avec ce problème.

En 1960, l'Amérique du Nord comptait selon les données de l'U.N.E.S.C.O. 2.4% d'analphabètes puis en 1970, ce pourcentage était réduit à 1.5%. Il nous serait alors permis de prétendre qu'aujourd'hui au Québec l'on devrait compter environ 90,000 analphabètes. L'écart entre les statistiques et la réalité nous permet de croire, et de supposer, que le Québec est, en Amérique du Nord, "la région grise" et pour cause dans ce domaine. Je ne reprendrai pas notre histoire pour démontrer le pourquoi.

En 1965, l'on considérait "analphabètes" les gens qui avaient moins qu'une quatrième année; aujourd'hui, en 1981, le gouvernement du Canada considère alphabétisés et capables de fonctionnement les personnes ayant une neuvième année et plus. Cette inflation du savoir correspond à l'avènement de la technologie moderne, aux communications, aux exigences bureaucratiques, etc.

L'effort des gouvernements fourni pour élever massivement le taux de scolarité de la population et l'instruction à tous depuis 1960 est remarquable. Mais dans ce projet, une ombre au tableau, l'absence d'un programme vigoureux visant à enrayer totalement l'analphabétisme. Les conséquences d'un tel oubli ne sont pas seulement perceptibles sur le pourcentage décroissant, sur le nombre augmentant, mais aussi sur ce qui agit sur les personnes qui doivent subir les inégalités sociales de leur condition d'analphabète.

La poussée des programmes d'éducation des adultes au Québec n'a pas favorisé le développement de solutions aux problèmes de l'analphabétisme. Tous les efforts du Ministère de l'Education au milieu des années '60 s'étaient orientés sur le développement de programmes axés sur la formation d'une main-d'oeuvre qualifiée pour répondre aux besoins d'une société industrielle en pleine croissance, l'analphabétisme n'a jamais vraiment été considéré comme une priorité. La démocratisation de l'éducation des adultes a été la grande tendance des années '70 mais là encore, les institutions d'enseignement n'ont pu atteindre la minorité des analphabètes... faute de structures adéquates?... faute de budgets? Socialement handicapé, sans savoir, sans avoirs, l'analphabète est en droit de se sentir en retrait de la démocratie.

En plus de présenter une problématique complexe à résoudre, l'analphabétisme semble demeurer le programme pauvre dans le système de l'éducation progressiste et à saveur sociale. Cette recherche vise à apporter des éléments de solutions aux problèmes de la disparité de la clientèle, de son recrutement, et de ses besoins.

Exprimer ses besoins suppose une volonté de s'affirmer et lorsqu'individuellement, anonymement, l'adulte se présente à "l'école" il prend "ce qui passe", ou il s'en passe.

Dans les années récentes, des efforts ont été faits de part et d'autre pour apporter des solutions valables, mais la somme des besoins dépasse largement le total des budgets arrachés par les institutions d'enseignement et les regroupements populaires.

Même dans certaines situations où il existe des programmes d'alphabétisation, de nombreux obstacles s'opposent à leur progrès et à une planification efficace.

Par exemple, le manque de ressources humaines et matérielles, l'existence de structures sociales qui défavorisent la majorité analphabète, le contenu irréaliste du matériel d'alphabétisation, de mauvaises communications, le manque de transports adéquats, l'éparpillement de la population; la multiplicité des langues, les problèmes du choix de la langue d'alphabétisation, le manque de matériel écrit, le manque d'enseignants qualifiés, etc. Le problème le plus important de tous est peut-être le "manque d'environnement favorable à l'alphabétisation, c'est-à-dire le manque de structures sociales et de moyens favorisant l'emploi de l'alphabétisation". (1)

Cet énoncé, extrait d'un document préparé pour le symposium de Persépolis (1975) sur l'analphabétisme, démontre bien la gamme de problèmes que nous devons affronter, il ne suffit plus d'avoir une bonne volonté à les résoudre, mais aussi de se donner les moyens de passer à l'action.

---

(1) Document de l'U.N.E.S.C.O.

CHAPITRE I

QUELQUES DEFINITIONS DE L'ANALPHABETE

QUELQUES DEFINITIONS DE L'ANALPHABETE

Du point de vue d'alphabétisateurs (cf. annexe II)

"Celui qui ne sait ni lire, ni écrire, si tu vas très profond dans ce mot-là, ça ne veut plus rien dire, ça se peut pas."

"C'est celui qui ne peut pas se débrouiller pour remplir telle ou telle chose."

"C'est celui qui est toujours mal pris parce qu'il ne sait pas assez ce que la société lui demande. Il ne peut pas avoir de promotion nulle part."

"C'est une personne qui ne peut exercer en aucune façon ses droits humains librement dans une société et spécifiquement dans notre société à nous-autres, tout simplement parce qu'il est exclu de tout ou à peu près tout."

"C'est celui qui ne peut pas fonctionner normalement dans la société comme il le voudrait et avec toutes ses possibilités. Il est l'objet de l'injustice en quelque sorte.

Il ne peut pas penser à long terme, il n'a rien. Il ne peut pas faire un budget, il n'a rien. En fin de compte, il est celui qui vit rien que dans l'immédiat, tout le temps, constamment."

Du point de vue de l'analphabète (cf. les histoires de vie)

"C'est ne pas savoir lire et écrire. Quand tu ne le sais pas, ça devient un handicap un jour ou l'autre. Il faut être capable de converser sur tout, au moins un petit peu. C'est fatiguant de se sentir ignorant. Quand t'es instruit, tu sais parler. Tout ce qui se fait, tout ce qui a aujourd'hui, ça prend un certain niveau d'instruction. Tout est arrangé sur ce côté-là (prescriptions, recettes, etc.). Il faut absolument savoir au moins lire et écrire."

"Dans la vie, y en a qui rient de moi, mais j'ai toujours caché mon jeu, pour que ça paraisse pas trop. C'est toujours une cachette parce que tu te sens à part des autres. J'ai de la misère à m'exprimer."

"Quand on n'est pas instruit, on dirait qu'on a moins de caractère, c'est-à-dire qu'on a pas de chance de penser comme il faut avant de parler."

"Pas savoir lire ni écrire, ça veut dire qu'il faut toujours demander. Le problème c'est que je ne ferais pas de voyages à cause de ça, pas savoir où on s'en va, c'est pas plaisant."

"Si tu sais pas lire et écrire, t'es comme un aveugle."

CHAPITRE 2

DEFINITION DU PROBLEME ET CUEILLETTE DES DONNEES

DEFINITION DU PROBLEME ET CUEILLETTE DES DONNEES

L'analyse et la définition des besoins exprimés ou non ne représentent pas une mince entreprise de recherche, dont les résultats sont eux-mêmes discutables dans l'état actuel des travaux sur la question. Quelle serait en effet la validité d'une recherche, d'une analyse dans l'appréciation d'un besoin défini à priori comme exprimé ou non? S'il n'est pas défini, sera-t-il décrit, senti? Par qui? Et de quel point de vue? Et quelle en serait l'objectivité sociologique recherchée?

L'objet de la recherche: essai de définition

La perspective même d'un tel travail nous a plutôt conduit à reconsidérer cette question du point de vue de la situation de l'analphabète que nous ne connaissons que trop peu, déterminante, faut-il le dire, de ces besoins dont la nature est notamment sociale, mais aussi du point de vue de l'analphabète lui-même sur sa situation dont l'existence n'étonne guère lorsque l'on évoque le Tiers-Monde, mais fait scandale lorsqu'il s'agit de sociétés dites développées à l'exemple de la société québécoise.

Cette dernière remarque assez banale à vrai dire, permet pourtant de souligner toute la relativité institutionnelle d'un travail comme celui-ci.

L'analphabète, en effet, est privé de l'alphabet, c'en est la définition au fond la plus élémentaire, la plus stricte, la plus réelle dans une société comme la nôtre. La réalité sociale est elle-même alphabétisée,(1) pourrait-on dire, l'individu ne disposant de cet outil est considéré comme handicapé au sens même où il serait manchot en regard de ce qu'est un individu normal. Heureusement, ce handicap est un manque que l'on peut combler, l'état des travaux actuels sur l'alphabétisation ne se lassant pas de poser par ailleurs que ce nouveau bras est, tout compte fait, artificiel.(2) Bref, la situation de l'analphabète est définie en regard de la réalité sociale - de sa société - du point de vue de cette situation générale et institutionnelle sans que l'on ne sache très bien ce qu'est une réalité sociale non alphabétisée qui ne se trouve pas dans le Tiers-Monde.

Si cette notion d'handicap n'étonne pas, elle offre pourtant plus de prise qu'il n'en apparaît à première vue. A reconsidérer la ou les population(s) considérée(s) comme analphabète(s), il importe de remarquer en effet qu'outre la dichotomie alphabète/analphabète définissant l'analphabétisme, d'autres catégories permettent de définir cette situation, l'on retrouve en effet sous cette catégorie des immigrants, des détenus, des handicapés physiques et mentaux, etc.

---

(1) Cf. notamment Jack Goody, La raison graphique, Paris, Editions de Minuit, 1979

(2) C'est là notamment l'une des visées essentielles du bilan dressé par J.P. Hautecoeur in Analphabétisme et alphabétisation, Québec, Editeur officiel

Il faut souligner ici toute la relativité de ces critères objectifs mis à contribution. Qu'est-ce à dire? Ne s'agit-il pas d'une classification tout naturellement institutionnelle où l'on recense des populations-cibles, populations visées suivant l'handicap privilégié à l'origine d'un service dont nous ne discutons pas ici la légitimité. Ces populations diminuent ou croissent suivant les croisements effectués de ces catégories dont les conséquences ne doivent pas être sous-estimées dans l'état actuel des choses. La sociologie des organisations se retrouve ici croisée à une sociologie de la connaissance tout à fait utile aux fins de notre propos.

Car il s'agit dès lors de s'y retrouver dans ces notions et classifications pour retracer l'analphabète original, si l'on peut dire, cet individu dont l'analphabétisme serait en quelque sorte l'handicap principal. L'on peut ainsi voir où peuvent nous conduire de telles définitions, dans des hiérarchies d'handicaps dont le principe pourrait en effet être déterminant de programmes ou non suivant les critères considérés, dont tel handicapé pourrait être exclus parce que n'y souscrivant pas; à l'inverse, des populations souffrant d'autres handicaps, tels la paralysie cérébrale pour le cas qui nous concerne (l'on pourrait ajouter les détenus, les immigrants, etc.) peuvent s'y trouver incluses, sans discrimination aucune, il faut le souligner.

C'est là pourtant un problème d'analphabétisme dont la singularité ne sera pas considérée ici, car il apparaît à l'évidence qu'une alphabétisation, aussi souhaitable qu'elle le soit ici, ne suffirait à résoudre des problèmes de réinsertion sociale dont l'explication est ailleurs.

La réalité sociale est alphabétisée, son organisation en est d'autant plus complexe: bureaucratique et faite d'un langage qui le sera aussi. C'est dans la nature de cette société, il s'agit là d'un déterminisme social qui décrit bien une situation, non une détermination qui permettrait de l'expliquer. L'absence de lettres définit la situation de l'analphabète et légitime divers services dont l'objectif est d'y remédier, c'est-à-dire de fournir des lettres; reste à savoir pourquoi il y a des analphabètes dans une société comme la nôtre et en quoi les programmes définis par ces services permettent d'y remédier effectivement.

De quoi est donc faite en effet cette réalité sociale dont l'analphabétisme est la mesure, qui ne soit pas réductible à de tels critères objectifs? Des rapports sociaux constitutifs de cette société, d'un rapport social spécifique qui expliquerait la condition sociale des analphabètes, croyons-nous.

Une telle recherche exploratoire peut permettre la formulation d'hypothèses fécondes, qui puissent donner lieu à des recherches susceptibles d'expliquer l'analphabétisme,(1) de nous éclairer un peu plus en tout cas sur la place des analphabètes, dans ces rapports sociaux. S'il n'est pas de notre propos d'exclure qui que ce soit dans cette perspective, il nous faut néanmoins préciser que toute autre population considérée (tels les détenus, les immigrants, etc.) exigerait une recherche supplémentaire propre à mettre en évidence, ce qui spécifie le rapport qu'une telle population vit dans cette société.

Premiers éléments d'une problématique de l'analphabétisme

C'est dire que si jusqu'à ce jour l'analphabétisme a été expliqué du point de vue de cette réalité sociale "alphabétisée", il faut parcourir le chemin inverse en évitant de commettre la même erreur: il nous faut l'expliquer du point de vue de l'analphabète lui-même, relatif à la situation plus générale ou la société où il vit. La réalité sociale est faite de la réalité des alphabétisés mais aussi de la réalité des non-alphabétisés. Leurs rapports sont constitutifs du type de société qui est la nôtre. Il serait trop simple d'y appliquer le schéma des dominants et des dominés bien que le caractère irréductible de ce fait tienne de l'évidence.

(1) C'est en ce sens, me semble-t-il, qu'il faut déscolariser la problématique de l'analphabétisme; Cf. J.P. Hautecoeur, Alphabétisme et alphabétisation, Québec, Editeur officiel du Québec, 1978

Il nous faut plutôt l'expliquer du point de vue du "dominé" dont la logique n'est pas problématique pour la simple raison qu'elle ne satisfait à la logique du "dominant".

Ces rapports sociaux renvoient à des processus sociaux qui en sont constitutifs et qui les expliquent. Ils sont historiques et expliquer cette histoire, c'est aussi dans le même temps expliquer qu'une telle contradiction apparaisse dans une société "développée" où non seulement il y a des analphabètes qui n'ont jamais fréquenté l'école, mais aussi des analphabètes issus du système scolaire lui-même. Un tel travail dépasse évidemment les limites de la présente recherche, il demeure pourtant essentiel à toute recherche sur l'ensemble de cette question.

Qu'est-ce à dire alors? Un travail plus élaboré pour définir une telle problématique ne changerait rien à ce fait radical qu'une démarche inductive peut seule permettre d'aller plus loin. Il faut chercher ce que nous ignorons suivant une démarche dont la rigueur permette de multiplier les hypothèses et les pistes de recherche.

La perspective esquissée permet de définir une telle démarche. La connaissance que l'analphabète a de lui-même, de son milieu, de sa société, du monde qui l'environne est d'une richesse inestimable de ce point de vue.

S'y trouve défini, explicité le rapport au monde et à la société qu'il établit, relatif ainsi qu'expliqué au type de société où il vit. Si ce rapport social est économique et politique, tel que posé généralement, il est aussi fait de cette connaissance qui en est l'expression et qui sera aussi politique et économique puisque constitutive de ce rapport.(1) Comme nous le verrons, une analyse de contenu rigoureuse pourra permettre de "décoder" le langage de l'analphabète sous ce chapitre. C'est la visée essentielle de cette méthodologie.(2)

Si le monde lettré définit le monde non-lettré tel qu'indiqué plus haut, comment le monde non-lettré se définit-il et définit-il le monde lettré puisque dans son cas il doit en procéder de quelque manière. Nous avons accès à cette connaissance puisque nous pouvons rencontrer des analphabètes dont le monde, faut-il le préciser, est aussi fait de langage: langage dont nous savons aujourd'hui que s'il est expression de la réalité sociale, il est aussi système d'expression de cette réalité dont il est constitutif et qu'il constitue un système,(3) à la mesure donc de ce rapport social que nous voulons élucider. C'est là l'une des clés que nous tenons et que nous avons tenté d'utiliser.

---

(1) Cf. à ce sujet, G. Houle, L'idéologie un mode de connaissance, Sociologie et Sociétés, XI, 1

(2) Sur cette question de méthode, cf. M. Canto-Klein et N. Ramoquino, Les faits sociaux sont pourvus de sens, In Connexions, 11, 1974

(3) Voir particulièrement les travaux de G.G. Granger, notamment Essai d'une philosophie du style, Paris, Armand Colin, 1968

Une telle analyse peut permettre ainsi d'expliquer comment un adulte, un analphabète pour le cas présent, connaît, établit un rapport à sa réalité immédiate. Ajoutons enfin que la mise en évidence de ce processus de la connaissance, analphabète, s'il est essentiel, est le préalable à toute mise en évidence de processus d'apprentissage dont on imagine aisément l'importance dans la perspective d'un renouveau pédagogique.

Stratégie de la recherche

La logique même de l'induction ne permet évidemment pas que la cueillette des données et leur analyse puissent se faire de la manière la plus élaborée, par une opérationnalisation de concepts définis au sein d'une problématique dont elle serait l'articulation. Il n'empêche que la rigueur exigée est possible. En effet, il nous faut recueillir la connaissance qu'a l'analphabète de son propre milieu suivant un point de vue qui soit le sien, toute information devant nous permettre d'atteindre aux rapports sociaux tels que vécus au sein d'un monde non-alphabétisé. Si le matériau d'analyse demeure le critère dernier de la méthode privilégiée, il n'en demeure que les premiers éléments d'une problématique, définis plus haut, et la méthodologie de l'analyse de contenu nous fournissent des premiers critères de découpage de notre objet de travail. Ils définissent la démarche inductive proprement dite.

La cueillette des données

L'histoire de vie, le récit de pratique, l'autobiographie orale sont autant de dénominations pour désigner un matériau d'analyse dont la définition est fragile tant ses limites varient suivant les usages qui en sont faits.(1) Par-delà les divers découpages théoriques qui justifient son choix et la définissent véritablement, l'histoire de vie révèle néanmoins une qualité essentielle: l'individu est interrogé pour qu'il raconte sa vie ou une tranche de celle-ci, sa situation actuelle et passée de son point de vue propre, contrairement aux usages les plus habituels en sociologie et quelle que soit l'analyse qui en sera faite par la suite.(2) Cette qualité a une valeur théorique et méthodologique que l'on comprendra aisément; ce point de vue préside à la mise en forme d'une expérience suivant une logique qui donne accès à la fois au monde vécu de l'analphabète et à la connaissance qu'il en a sans grille à priori qui réduise encore une fois son univers à une réalité alphabétisée, celle du sociologue ici en l'occurrence.

L'entrevue en profondeur, l'entrevue ouverte est généralement privilégiée pour recueillir cette histoire. Il ne s'agit pas d'une entrevue non-directive comme on a tendance à le croire; l'horizon de la recherche est suffisamment clair à cet égard.

---

(1) Voir G. Pineault, Vie des histoires de vie, Montréal, P.U.M., 1980

(2) C'est sur ce point précisément que les différences dans le statut donné au matériau apparaissent de manière éclatante, cf. particulièrement, Histoires de vie et vie sociale, Cahiers internationaux de sociologie, Vol. LXIX, 1980

D'autre part, même ouvert, cet entretien ne dispense le chercheur de la nécessité de construire un schéma d'entrevue qu'il n'impose pas mais utilise comme système de références à la mesure de l'objet de la recherche. Ces références sont aussi autant de pistes à exploiter suivant le point de vue exposé de l'interviewé et les diverses pistes de réflexion qu'il propose lui-même.

Suivant les premiers éléments d'inventaire recueillis, ce schéma s'adressera aux analphabètes qui n'ont jamais été touchés par des programmes d'alphabétisation, et à ceux qui se sont inscrits à de tels programmes; dans ce dernier cas, il devra toucher des analphabètes ayant eu accès aux divers programmes prévus jusqu'à ce jour (ces dernières années). Ce schéma vise à reconstituer l'univers de l'analphabète, sa logique de présentation permet de le comprendre, est relative à l'objet de la recherche; en aucun cas elle ne devra prévaloir dans le cours de l'entretien lui-même pour définir le propos de l'analphabète. Il touche comme on pourra le lire en annexe:

a) sa situation générale,

b) son travail,

c) sa vie quotidienne,

d) sa vision du monde en général,

e) sa condition d'analphabète.

La liste des points touchés, des questions possibles par son étendue suffira, je pense, pour convaincre qu'il ne s'agit en aucun cas de les aborder tous. Tous ces éléments, et d'autres à relever au moment même de l'entrevue, sont ici présentés parce qu'ils permettent de mieux cerner comment l'on pourra reconstituer l'univers de vie de l'analphabète, de quoi il pourrait être fait concrètement. Si jamais l'on veut définir un "besoin non exprimé", posons qu'il n'aura de sens, de validité que sur la base d'une analyse de ce qui a été dit et du point de vue de l'analphabète, et non pas seulement du point de vue d'un univers lettré laissé à lui seul.

CHAPITRE 3

CLIENTELE ANALPHABETE DE MONTREAL

CLIENTELE ANALPHABETE DE MONTREAL

L'identification de la clientèle analphabète de Montréal peut se faire de différentes façons mais pour introduire la recherche telle que pensée et présentée, je crois important de le faire de façon plus descriptive que statistique. Il est plus intéressant de découvrir ces gens selon des regroupements pour ne pas dire des groupes d'appartenance. Nous découvrirons leur exclusion sociale à travers les rapports qu'ils ont avec la société; la découverte de ces adultes nous aidera, j'espère, à les situer et non pas à les catégoriser.

Les histoires de vies m'ont d'abord fait découvrir des individus prisonniers d'une situation dont ils n'ont aucun contrôle. Chez les Québécois d'origine, on doit remarquer et tenir compte que la majorité au-dessus de 40 ans n'ont pas ou peu fréquenté l'école et que l'instruction pour eux à l'époque avait plus ou moins d'importance. De ces gens, beaucoup ont oublié et non pratiqué.

Ils constituent un groupe important de nos analphabètes québécois d'origine.

Ensuite, on doit considérer chez les gens du troisième âge dont le nombre décroît à chaque année, un pourcentage élevé de ceux qui sont analphabètes et n'ont jamais fréquenté l'école. Puis s'annoncent les analphabètes instruits, ceux qui ont fréquenté l'école, ceux de la nouvelle génération, ces jeunes que nous formons dans les polyvalentes et qui passent dans le système scolaire sans se rendre compte exactement de tout ce qui se passe. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, cette nouvelle génération de jeunes viendra assurer un avenir florissant à nos spécialistes en alphabétisation.

Ne parler de la clientèle que sous cet angle, sans apporter quelques précisions supplémentaires, serait loin d'apporter une image claire de la situation. Pourquoi plus de femmes que d'hommes sont analphabètes?

J'ai découvert par les histoires de vies un phénomène qui m'a tout à fait renversé. Je me suis vu refuser une entrevue de la part de parents exerçant un contrôle tellement fort sur leur fille qu'elle n'a pu en ouvrir la bouche. Cette jeune séquestrée était réduite à travailler au service de sa famille sans savoir, ni comprendre ce qui se passait, elle n'avait pas le droit de parole et exécutait à la lettre tous les ordres reçus de chaque membre de la famille.

Si je cite cet exemple, c'est aussi parce qu'un bon nombre de ces filles sont aujourd'hui mariées et continuent de subir la séquestration de leur conjoint à la maison. Il est évident que ces analphabètes sont difficiles à trouver et paraissent être inexistantes.

D'autres jeunes filles arrivées de régions éloignées, ont le privilège de travailler dans des maisons privées de banlieue et à Montréal. Elles aussi souffrent d'une autre forme de séquestration. Très vite, leurs nouveaux gérants ont mieux fait de leur démontrer que tout ce qu'ils font pour elles c'est dans leur avantage, leur bien quoi! Là je me suis vu refuser une histoire de vie. Cette fille qui travaillait dans une maison de banlieue depuis près de 10 ans n'avait jamais vu Montréal.

Des femmes, qui ne sont pas séquestrées, trop ont une tâche énorme à rencontrer à la maison. Elles ne viendront jamais à l'éducation des adultes.

Chez les hommes, même s'ils sont moins nombreux, ils sont plus présents dans la société. Ils ont plus de moyens pour aller à l'éducation des adultes. Habituellement ce sont ceux qui en entendent parler les premiers.

Voyons maintenant leur situation sociale. Il est évident que chez les groupes les plus défavorisés, une très forte concentration d'analphabètes s'y retrouve, les gens recevant de l'assistance sociale, de l'assurance-chômage et ceux qui travaillent à bas revenus, ex.: cafétérias, usines, manufactures, travail d'entretien de bureaux (la nuit pour des agences), textiles, etc. Aussi, les vieux quartiers, pour la plupart sur l'Ile de Montréal, comptent une forte agglomération d'analphabètes. Les délinquants, ces marginaux choisissent souvent de s'isoler du reste de la société et vivent en gang utilisant leurs propres codes, leur langage et leurs moyens de communication. Nous en trouverons un bon nombre parmi les prisonniers.

Reste le phénomène nouveau des décrocheurs, phénomène grave car tout près de 35% des étudiants quittent l'école avant la fin d'un secondaire. De ce nombre, combien y en a-t-il qui sont analphabètes? La majorité ne maîtrise pas le code écrit, surtout en professionnel court.

Parlons maintenant des groupes ethniques; de ces groupes, quelques-uns attirent spécialement l'attention. Il faut souligner leur double problème.

Premièrement, ceux qui sont analphabètes dans leur langue maternelle (ici je dois poser la question à savoir s'il ne serait pas mieux de les alphabétiser dans leur langue en premier). Deuxièmement, ceux qui sont alphabétisés dans leur langue. Devraient-ils tout simplement suivre un cours de français langue seconde?

C'est le cas surtout pour les communautés haïtiennes, portugaises et italiennes; pour ce qui est des anglophones du Québec, eux se dirigent plus vers le français langue seconde. Pour d'autres communautés importantes en aussi grand nombre que les autres, eux ont choisi l'alphabétisation en anglais.

Reste quelques cas de "fran-glais", c'est-à-dire ceux qui ne peuvent s'identifier plus à une langue qu'à une autre, ceux qui ont grandi avec les deux langues sans choisir pour autant. On y retrouve aussi les autochtones du Québec vivant à Montréal. Des Irlandais de vieille souche, élevés dans les deux langues ayant laissé l'anglais en cours de route font face eux aussi à ce problème. Ces groupes ethniques ont les mêmes caractéristiques que les Québécois d'origine, ils sont de bas salariés, travaillant et demeurant dans les mêmes conditions.

Je dois aussi parler de ces adultes souffrant d'handicaps physiques ou mentaux. Eux aussi ont un double problème, celui de leurs handicaps qui déjà les éloignent d'une participation active dans la société et celui de leur analphabétisme, conséquence souvent directe de leur condition. Je ne tiens pas spécialement à en faire une liste exhaustive. Je ne voudrais pas leur ajouter une raison de plus pour les exclure encore plus brutalement de notre société. Voyons plutôt si l'alphabétisation, dans certains cas, ne pourrait pas solutionner une partie de leur situation. Nous le verrons dans un autre chapitre touchant les pistes d'intervention.

On cherchera davantage, ici, à identifier les besoins exprimés et non exprimés d'analphabètes de souche québécoise ne souffrant pas d'handicaps physiques ou mentaux. Je me limiterai donc à présenter ces gens qui, souvent artistes dans l'âme, ont toutes sortes d'aptitudes sans toutefois se laisser découvrir.

CHAPITRE 4

LES HISTOIRES DE VIE

NOTE: Il s'agit ici de la transcription la plus fidèle possible d'enregistrements sur bande. On voudra bien excuser certaines erreurs et imprécisions.

MME POIRIER

SITUATION GENERALE

J'avais 11 ans quand ma mère est morte, j'étais en 3ième année, c'est là que j'ai arrêté l'école. Dans le français, j'ai jamais été bonne, pour écrire j'ai toujours été à la queue. Mais seulement pour le par coeur, le catéchisme dans ce temps-là, j'ai eu "grande distinction". J'étais bonne dans le calcul. Mon père n'était pas instruit, pis il disait: "J'ai gagné ma vie comme ça, fait que t'as gagneras pareil". Y disait qui m'aimait, fait qu'il m'a gardé à la maison, alors que les autres, il les plaçait à l'orphelinat, chez les soeurs grises, donc mes soeurs savent lire et écrire. Ma mère savait écrire par exemple, elle servait de secrétaire à mon père.

A 14 ans, mon père est mort (1935), c'était la grosse crise fait que personne voulait me garder. Je restais à Montréal dans ce temps-là, fait que j'ai commencé à travailler dans des maisons privées. J'avais pas besoin de savoir lire et écrire, je travaillais fort, je gagnais $1.10 par semaine, nourrie, couchée.

Si ma mère avait vécu, j'aurais été à l'école. L'instruction dans ce temps-là c'était pas important, c'est pour ça que les vieux parlent si mal aujourd'hui.

Nos parents s'appliquaient à ne pas nous montrer les bons mots, c'est pas de leur faute, mais ils trouvaient ça drôle. Par exemple, ils nous disaient un "kiki" au lieu d'un biscuit. Mais mon père ne sacrait pas. On aurait dit que les gens comprenaient pas que les enfants continuent à parler mal comme ça. J'ai 60 ans, encore aujourd'hui je prononce mal. Je me souviens à l'Expo '67 je pouvais même pas prononcer le mot "Tchékoslovaquie".

EMPLOIS

Si on revient aux emplois, à 14 ans, j'ai travaillé chez une femme où j'aidais. J'avais même pas une journée de congé par semaine, mais j'étais bien utilisée dans la maison.

Après, j'ai eu d'autres places, moins d'enfants mais plus d'argent. J'étais bien, je gagnais un peu d'argent, mais là-dessus, j'allais voir mes soeurs au couvent et puis elles m'en demandaient. J'étais leur mère car j'étais la plus vieille. J'ai toujours travaillé chez des gens qui étaient assez bien éduqués. Ça toujours été des gens qui parlaient bien, fait que j'en prenais des mots. Même que j'ai appris à parler l'anglais chez des Juifs. Si j'avais su lire et écrire (si j'avais été jusqu'en 7ième année, pas besoin d'un grand cours), ben avec le talent que j'avais, j'aurais mieux appris les autres choses, parce que j'ai appris à parler anglais et que je réussis à me faire comprendre.

Après, j'avais 19 ans, j'ai rencontré mon premier mari à Sorel dans une soirée. Il m'a dit qu'il y avait une place à l'hôtel pour travailler. J'y ai été, pis j'ai été engagée à $10. par semaine. Ca allait bien, je travaillais avec le public. Encore là, je rencontrais des gens biens, voyageurs de commerce, etc. Par exemple, j'ai toujours été débrouillarde, je suis jamais restée à la maison, même si je savais pas lire et écrire. Au restaurant j'apprenais les menus par coeur. J'ai resté là 3, 4 ans.

Ma belle-mère était maîtresse d'école. C'est drôle, j'ai toujours eu des gens qui étaient instruits. J'ai jamais eu des gens ignorants comme moi. Mes amies savaient écrire, mais on n'en parlait pas de ça.

VIE QUOTIDIENNE

Le monde pouvait pas s'imaginer que je savais pas lire et écrire. De toute façon, dans ce temps-là, les loisirs c'étaient d'aller aux vues, au restaurant et jouer aux cartes, pour ça on n'avait pas besoin de savoir lire et écrire. J'allais pas m'en vanter que j'étais ignorante. Mais les gens le savaient pas, je faisais des erreurs, mais les autres aussi car même s'ils avaient une 8ième année, souvent ils n'écrivaient plus jamais après, donc ils oubliaient.

Mes soeurs par exemple se rappellent plus de leurs verbes. Je me suis marié mais j'ai pas travaillé, mon mari savait écrire. Tout ce que je faisais c'était le ménage et aller aux vues. On avait un petit cercle d'amis et on se recevait. Notre plaisir c'était de se raconter des histoires. C'était tout ce qu'il y avait à faire.

FAMILLE

Dans ce temps-là, il n'y avait pas de cours du soir, c'était pas comme aujourd'hui. S'il y en avait eu dans ce temps-là, j'aurais eu du temps pour apprendre quelque chose. Les écoles, ça pris du temps avant que ce soit obligatoire. Pour mon fils, j'ai pas fait comme mon père. Je l'ai envoyé à l'école même que je lui ai dit que je le récompenserais pour aller à l'école jusqu'à 21 ans. Mais je n'avais pas besoin de ça, il arrivait toujours premier. Il enseigne maintenant et ses enfants parlent bien, même que sa petite fille me montre à parler. Mon fils a toujours été bon à l'école, il était facile à apprendre. Moi aussi je suis facile à apprendre. Je tricote, je sais coudre. Les soeurs de mon père auraient pu me conseiller d'aller à l'école, mais non, elles me laissaient faire.

Mon premier mari était soudeur, il savait écrire, mais dans ce temps-là on parlait pas de ça.

C'est pas comme aujourd'hui, aujourd'hui les gens apprennent beaucoup de choses, par exemple on voit chez les jeunes qu'ils veulent apprendre toute sorte de choses, toute sorte de métiers, de langues.

C'est pour ça que je trouve ça beau aujourd'hui. Ils ont toute sorte de possibilités par exemple, quelqu'un qui veut apprendre, peut. C'était pas l'instruction qui comptait, c'était la paye. L'important c'était de montrer qu'on avait une maison, des chars neufs et qu'on était bien habillé.

RELIGION

La religion c'était ben important. On avait été élevé comme ça, ma mère est morte, elle avait plein de médailles.

MOYENS D'INFORMATION

Ensuite, j'ai continué à avoir des amis, des amis et qui étaient de plus en plus instruits. Je sais pas pourquoi, mais je dois dire que quand même je suis pas instruite, (ça c'est se vanter par exemple) j'écoute ben la radio, la télévision et j'écoute beaucoup parler les gens qui sont instruits; je les admire ces gens-là.

Une fois, j'écoutais la radio, c'était un homme instruit qui donnait des conseils et il parlait à un menuisier en disant que lui, même s'il n'était pas instruit, ne savait pas faire une table alors il a dit que le menuisier valait autant que lui (celui qui était instruit). Cette discussion m'a beaucoup marquée et ça m'a donné confiance et maintenant je vous parle et je n'ai pas honte même si je sais que vous êtes bien instruit. Il faut dire que pendant qu'il y en a qui s'instruisait, moi j'ai appris d'autres choses de la vie. Ma soeur est plus instruite que moi, mais je ne changerais pas de place avec elle. Car je comprends mieux la vie et j'accepte plus les gens qu'elle les accepte. A force d'écouter, on apprend (je dis ça, mais je crois que c'est se vanter que de parler comme ça).

RAPPORTS A L'ECOLE

Quand mon premier mari est mort (elle avait 42 ans), j'avais de la difficulté par exemple à faire les reçus de loyers j'étais obligée d'acheter tout le monde, alors c'est là que j'ai décidé de prendre des cours à la Commission scolaire. Mais je vais vous dire ce que je pense de la Commission scolaire (ça va vous faire du tort je crois). Quand j'ai recommencé, on était 25 par classe, mais tout le monde n'était pas au même niveau car on avait pas la même expérience.

Il y en avait qui étaient arriérés, d'autres infirmes, etc. Des fois, c'était des professeurs qui enseignaient aussi la journée et alors le soir ils étaient fatigués, ils nous contaient leur journée, mais pendant ce temps, nous on n'apprenait pas. Je ne l'ai pas assez dit, aujourd'hui je le regrette, il aurait fallu que j'aille voir le directeur d'école et dénoncer ceux qui étaient comme ça (elle parle d'un professeur en particulier). Ca, c'est une situation qui décourage les gens. Je crois que ces professeurs-là, ne réalisaient pas qu'ils nous faisaient perdre notre temps. Et quand on le disait au professeur, c'était pas mieux, car il nous en mettait trop et on ne comprenait plus rien. Alors là, j'ai arrêté d'aller à l'école. Il n'y avait pas seulement moi qui n'était pas contente. Ce n'était pas la faute du professeur seulement mais il aurait dû être plus rigide. Des fois, ça me tente de retourner à l'école le soir, mais si c'est comme autrefois, ça sert à rien. Je sais pas si vraiment les gens qui vont à l'école le soir, peuvent s'améliorer parce que j'en connais un qui a été obligé de prendre des cours privés. Il faudrait mettre seulement des personnes de même niveau ensemble, mais c'est difficile de faire ça. Aujourd'hui, je ne vais pas à l'école et j'en profite parce que j'ai une amie avec moi, Anne-Marie, je compte sur elle. En somme, j'ai suivi des cours pendant 2 ans, je peux pas dire que j'ai rien appris, mais j'aurais pu apprendre beaucoup plus.

CULTURE - INSTRUCTION - FAMILLE

Là, je suis remariée. On a des amis instruits. Même qu'il y en a une qui parle tellement bien, qu'elle s'applique trop et qu'avec ça elle se fait des ennemis. Ça devient tannant de voir quelqu'un se forcer tout le temps. Mais, il faut lui donner ce qu'elle a, elle parle bien. Mon mari est français. Je voyage souvent. J'ai rencontré les soeurs de mon mari, elles ne me comprennent pas, mais c'est pas grave parce que moi non plus je ne les comprends. Mais elles ne savent pas que je ne sais pas écrire. Mon mari est comptable. Il parle 4 langues. Il a 57 ans et il étudie encore parce que les lois, ça changent tout le temps. Il étudie souvent, pendant ce temps-là je lis maintenant, c'est un bon passe-temps. Comme je vous dis, j'ai appris pendant les 2 ans que j'ai été à l'école, mais j'aurais pu apprendre plus. A la fin, j'étais dans une classe où les gens étaient trop avancés pour moi, c'est pour ça que j'ai laissé. Maintenant c'est Anne-Marie qui me montre. Elle me faisait lire sur le perron cet été. Je lis le journal et des petits livres (mon mari est bien content de voir ça et mon fils voudrait que je reprenne des cours). Comme petits livres, j'ai commencé avec Maria-Chapdelaine, Le Survenant, Séraphin (c'était plus facile parce que je connaissais déjà l'histoire un peu, c'était plus intéressant).

Si j'avais eu de l'instruction, quand mon mari est mort, j'aurais ouvert un magasin. J'ai toujours aimé le public. Mon père était commerçant. Je pouvais pas ouvrir un magasin, parce que dans ce temps-là, à 42 ans, je n'étais même pas capable d'écrire mon nom.

INFORMATION

Pour ce qui est de la télévision, j'aime bien écouter des films d'amour, et aussi le matin, le programme "Votre amie Suzanne" car il parle de beaucoup de choses, il y a des médecins etc., et l'après-midi, "Jeannette veut savoir" c'est intéressant parce que ça parle des choses de la vie.

Le plus important c'est d'accepter les gens tels qu'ils sont. A ce sujet, j'ai eu une expérience enrichissante quand j'ai travaillé comme bénévole (Maison Bonneau) pour aider les gens qui sont dans le besoin. J'ai servi la soupe, trier le linge, etc. J'ai travaillé avec les religieuses, on apprend beaucoup dans ce genre d'expérience.

AMIS

Ce que c'est des amis? C'est rare des vrais amis.

C'est quelqu'un qui est là quand vous êtes mal pris et quelqu'un pour qui on a pas peur de se déranger. Dans les relations avec les gens, ma parole, c'est sacré.

LOISIRS

Comme loisirs, je danse et j'ai même suivi un cours de personnalité quand je ne savais pas écrire. Quand les autres écrivaient, je faisais semblant d'écrire. J'ai appris beaucoup dans ce cours, par exemple comment mieux me comporter avec les gens. J'avais pris ce cours parce que je l'avais lu dans le journal et parce que j'aime ça apprendre de nouvelles choses. Je ne fais pas partie d'autres organisations, j'ai assez de ma danse (4 soirs par semaine). Ca fait 15 ans que je fais ça.

Il y aurait eu bien des organisations qui m'auraient intéressée mais quand tu ne sais pas lire et écrire, tu peux pas aller avec n'importe quels gens. Par exemple, je ne sais pas m'exprimer en public. C'est la base que je n'ai pas eue.

POLITIQUE

Je sais pas trop pour qui vous êtes vous. Mon père était libéral, mon premier mari était libéral, mon mari actuel est libéral et ça m'a fait de la peine quand Trudeau a perdu ses élections.

Depuis que René Lévesque est au Canada, me semble que je vois partir toutes les gens des compagnies, il y en a une gang qui s'en va pour l'Ontario. Je ne connais pas ça les élections, mais il me semble que depuis qu'il est au pouvoir, il y a plus de grèves, plus de gens qui partent. Si Trudeau rentre, je vais être bien contente.

L'Expo, ça m'a beaucoup enrichie. Voir ce qu'il y a dans tous les pays. J'y vais encore souvent. Je suis chanceuse car mon mari est bien instruit, il lit tout et ensuite il m'explique. Dans un sens, je suis bien gâtée, il me montre beaucoup de choses. L'Expo ça apporté beaucoup de choses, par exemple c'est comme ça que les gens nous replacent quand on voyage. Même si je paye des taxes, je trouve que ça vaut la peine parce que ça amène du monde à Montréal et parce que la ville fait plus d'affaires (hôtels, restaurants).

La crise d'octobre ça me rappelle quelque chose parce qu'on avait eu des problèmes avec les policiers. On avait rien à voir là-dedans, c'est parce que mon fils avait rencontré une fois une amie de Jacques Rose. Je me souviens de la peur qu'on a eue. Des meurtres, on en a autant que dans les autres pays, c'est parce que nous, c'est pas souvent des personnes connues.

FAMILLE

Je suis bien fière de mon fils, je lui ai donné ce que je n'ai pas eu dans la vie. Je lui ai laissé choisir ce qu'il avait envie de faire et je l'ai encouragé. Par exemple, j'ai loué des chambres pour pouvoir payer ses études. J'aurais aimé avoir des parents qui me laissent le choix. Ce qui était important c'est que mon fils aime ce qu'il fait, parce que c'est pas drôle pour une femme de voir un mari qui n'aime pas ce qu'il fait. Pour moi, des épreuves, il faut prendre ça dans le sens que c'est enrichissant. On dirait qu'on apprend autre chose.

INSTRUCTION

L'instruction, il y en a qui sont pas intéressés. Il y en a qui sont instruits et qui ne savent pas vivre. Ca veut rien dire, il y en a qui sont pas instruits et qui ne savent pas vivre non plus, mais en général, on dirait que ceux qui passent tout le temps dans leurs livres, ils n'ont pas eu le temps de savoir vivre.

L'instruction, pour moi, c'est la plus belle chose. Quand je vois des jeunes qui sont gentils et qui savent bien parler (même si ils sont mal habillés), je les admire.

Je trouve que c'est ça qui est le plus riche dans la vie. La première chose, c'est de savoir communiquer. Je me suis toujours sentie inférieure aux autres parce que je n'étais pas capable de parler. Je parle quand même, mais ça me fait une gêne parce que je sais que je ne dis pas les choses telles que ça doit être dit. Par exemple, quand je sors avec mon mari et ses amis comptables, je m'abstiens de parler. Je dis le minimum.

Si vous êtes préposé à l'engagement des professeurs, je verrais, soit qu'on organise des gens qui sont à peu près du même niveau et il faudrait absolument que les débutants soient moins nombreux que ceux qui sont au niveau de 2ième année. Il faudrait commencer avec seulement 2 ou 3 débutants et ensuite les intégrer petit à petit dans un plus grand groupe. Comme c'est la base qui me manque, le plus important serait de me placer avec des gens du même niveau. Il ne faut pas qu'il y en ait qui en connaisse plus que moi.

Ces débutants-là, ce n'est pas comme les enfants, ils sont adultes et traumatisés et ils considèrent le professeur comme un homme extraordinaire. Je trouve que les débutants devraient être aux petits soins. Les débutants doivent être traités à l'unité, ils ont besoin de se sentir aimer. Ils font un effort considérable lorsqu'ils viennent.

Je reconnais que c'est bien difficile de classer les gens. Même si je suis capable de lire, il y a des choses (des sons) de base que je ne connais pas encore. Il serait vraiment difficile de me classer dans une classe. Aujourd'hui à 60 ans ça rentre mieux dans ma tête. Peut-être, comme j'ai déjà entendu à la télévision, que j'avais quand j'étais jeune une maladie, parce que j'avais de la misère à lire et écrire et pourtant j'étais bonne en catéchisme et en calcul. J'étais très bonne dans le par coeur.

Il faudrait qu'il y ait plusieurs classes. Et de plus, il faudrait que ce soit des gens compétents et intéressés. J'ai donné tout à l'heure un exemple d'un professeur qui ne faisait pas son enseignement comme il faut car il faisait ça surtout pour l'argent (vu qu'il travaillait aussi le jour). J'ai eu 2 soeurs qui m'ont enseigné et là j'ai appris quelque chose parce qu'elles savent se dévouer. Elles ne font pas ça pour l'argent.

Quand même vous feriez beaucoup de classes, si les professeurs ne sont pas compétents et qu'ils n'aiment pas leur métier réellement, ça ne sert à rien. Il ne faut surtout pas jaser, on va aux cours pour apprendre. De plus, il y a plusieurs jeunes qui ne sont pas instruits, mais il faudrait plus d'écoles.

Le gouvernement paye pour les immigrés, pourquoi pas pour nous? Je n'ai rien contre les immigrés, seulement le gouvernement leur paye beaucoup de cours. J'ai été à côté de chez-moi dans une école pour immigrés, je voulais aussi prendre les cours, mais ils n'ont pas voulu me prendre (dire que j'en ai payé des taxes scolaires et je n'ai pas eu le droit d'aller là!).

Présentement, ce que je veux le plus, c'est d'être capable d'écrire une belle lettre à mon fils pour sa fête. Je vais me forcer et je vais le faire. Mon fils était tellement fier quand j'allais à l'école, il me citait en exemple à ses élèves, il n'avait pas honte de moi. Mais moi, j'ai eu honte quand je lui ai dit que je laissais l'école. Seulement je vais lui montrer que j'apprends encore (par Anne-Marie).

ANNE-MARIE

SITUATION GENERALE

Ma mère a eu six enfants, 3 gars, 3 filles. Moi je suis le bébé. Moi c'était une erreur. Elle en avait eu cinq pis à en voulait plus. Elle n'avait pas le choix, dans ce temps là c'était péché. Ca été toute une méchante erreur. Elle disait que non mais moi oui, avec toute le trouble qu'à l'a eu pour moi. Moi j'ai été élevée sur la rue Plessis pis Ontario. Je suis arrivée à 9 mois et on est resté là 20 ans. C'était la maison de mon grand-père. Mon père travaillait à la "Steemco" étirer de la broche. Y a pas travaillé tellement vieux parce que dû à ça y s'est trop magané. Quand y était plus jeune, y travaillait dans les vidanges. C'était plus dur qu'aujourd'hui y a trop forcé pis y s'est crevé une veine du coeur. Y pouvait plus travailler aussi fort. Y a toujours travaillé comme un fou dans sa vie. A 42 ans, y était obligé d'arrêter de travailler, y avait sa pension. Fait que là c'est ma mère qui était obligée de travailler parce qu'on avait pas beaucoup d'argent. On était ben pauvre. Mon père m'a gardé pas longtemps parce que mon père est mort j'avais 9 ans. Je ne me rappelle de mon âge scolaire (5, 6 ans).

Chu allé à l'école Marguerite Bourgeois, c'était pas loin. Je ne sais pas si j'ai faite une semaine ou deux. Les religieuses voulaient pas me garder. J'étais pas du monde comme vous dites. J'étais malade pis le docteur avait dit à ma mère si vous voulez la guérir il faut lui laisser faire ses quatre volontés. Je travaillais avec ma mère. C'était du monde ben travaillant chez nous pis du monde paresseux a supportait pas ça. Je faisais du ménage, je peinturais, j'aidais ma mère. Mon père était ben travaillant mais dans maison y valait pas vingt cents.

Je sortais l'huile, je faisais toutes les commissions, je faisais à manger. Ma mère me levait à 8 heures et disait: "Viens-t'en travailler avec maman". Quand c'était tranquille, j'allais faire un petit tour mais jamais loin. Pour ça j'ai toujours été encabanée parce que ma mère avait peur. Jusqu'à sa mort j'étais pas libre de rien faire. J'étais malheureuse sur ce côté-là. Etait toujours inquiète à cause de ma maladie. J'aimais bien voyager et puis on allait à New-York deux fois par année. J'aimais ça, c'était ma vie. On magasinait toute la journée du samedi. On partait vendredi soir et on revenait le dimanche au soir. C'était tout un plaisir aller à New-York. Là-bas y avait des affaires qu'ici on avait pas. Ma mère m'emmenait toujours.

Elle ne voulait pas me faire garder parce que les autres n'avaient pas la patience de faire qu'est-ce que ma mère faisait pour me garder. Depuis l'âge de 7 ans que j'allais à New-York deux fois par année. J'avais pas d'amies dû à mon caractère, y a pas personne qui voulait jouer avec moi. Je braillais souvent. Je disais: "Y a personne qui m'aime". J'étais grosse à l'âge de douze ans, je pesais 170 livres. Les gens se moquaient de moi. Ma mère s'occupait de moi parce qu'elle savait que j'étais malheureuse. Dans ma famille personne m'aimait excepté ma soeur. Elle ressemblait à ma mère. Quand ma mère est morte, j'ai faite deux dépressions. Je ne voulais plus vivre. J'ai été placée dans un foyer à Berthier. J'étais la seule de jeune. C'était toute des vieux.

Pour en revenir à New-York, quand j'étais jeune, j'avais pas d'activités, tout ce que je faisais c'était aller à New-York et aller dans les magasins avec ma mère et aller manger au restaurant. J'avais juste ça. Y avait ben des affaires que j'aurais aimé mais ma mère avait toujours peur de ma maladie. J'allais au parc Belmont mais jamais toute seule. Ça, ça durer jusqu'à sa mort. J'ai 37 ans aujourd'hui et elle est morte ça fait cinq ans. Quand ma mère est morte, j'avais eu une grosse opération. J'étais pas ben ben forte. Je m'étais loué un logement dans Rosemont je ne me rappelle plus où. Dans un bloc-appartements.

Je me sentais pas capable d'arriver, j'avais pas assez d'argent. Je l'avais dit à mon frère. Je l'ai appelé et j'ai dit là ça fait pas. Je vais me tuer. J'ai de l'éther pis je vais la prendre. Mon frère m'a dit: "Prends-là". Je l'ai pris, y m'ont transporté à l'hôpital Maisonneuve. Cé là que j'ai commencé à être suivie. Vu la situation, y ont dit qui étaient pour s'occuper de moi. Cé là qui m'ont placée à Berthier. J'étais dépressive. Un bon après-midi j'ai dit à une femme au foyer: "Si mon frère vient pas me chercher, je me jette à l'eau". Chu tannée de vivre ici. J'ai appelé mon frère. J'ai dit: "Trouve-moi une place à Montréal". Mon frère a dit qui y en avait pas de place pis penses-y pas. Vas-y te jeter à l'eau. Et effectivement j'ai été me jeter à l'eau. Y m'ont ramenée à l'hôpital Maisonneuve. Oublie ta famille. On va s'occuper de toi. On va te placer pis tu vas aller travailler.

HISTOIRE DES EMPLOIS

J'ai commencé à travailler. Ca payait pas gros mais au moins c'était pour me changer les idées. Je n'ai jamais travaillé avant. Juste laver des planchers de la pharmacie au coin de chez-nous des fois pour rendre service. Y m'ont envoyé travailler à un atelier de protégés à Montréal.

Je restais encore à Berthier et c'était en hiver. Je prenais l'autobus provincial et des fois j'attendais une demi-heure au bord de l'eau. Mais j'arrivais jamais à l'heure à mon travail. Les heures d'autobus n'adonnaient pas. La travailleuse sociale m'avait appelée pour me dire que j'avais un très bon rendement mais que je n'étais jamais à l'heure. C'était à cause des autobus. Là j'ai été transférée à Montréal au foyer de transition au coin de Delormier et Rachel. Mon frère est venu me déménager. Après bien j'étais toujours en avance de mon temps. J'arrivais une demi-heure avant. Au foyer de transition il garde les gens un an seulement avec des conditions. J'étais toute seule, je pleurais. Ils m'ont pris en pitié et m'ont gardée 18 mois au lieu d'un an. En revenant au travail et bien, on faisait plusieurs choses. On était pas obligé de lire ou écrire. On faisait des chaises d'été, tables, les tubes de colles emballés, les napkins du temps des fêtes, les nappes aussi. On sablait. On travaillait fort pour ce qu'on gagnait, $10. par semaine. En plus, ils me faisaient faire les bureaux. Je faisais le ménage. Y avait du ménage et du travail de production. Dans le temps de ma mère, j'ai essayé de travailler dans un hôpital mais j'ai pas été capable. J'étais ben sensible et je pleurais à la vue des malades. Je faisais le ménage pis y avait des chutes à linge et à vidanges pis je ne savais pas lire.

Après ça j'ai essayé de travailler avec une amie de ma soeur dans les cravates. On mettait les cartons dans la pointe de cravate, on les pliait et les taquait. D'habitude, fallait faire 3 boîtes par jour pis moi j'en avais 6. C'était pas les bonnes. Il fallait que je les démanche toutes. Rendue à maison, je pleurais encore et ma mère a dit: "Tant que je fais vivre tu n'iras plus chercher du travail". V'la pas tellement longtemps, j'ai travaillé au Château Champlain faire le ménage. J'étais contente, j'étais payé $3.60 de l'heure. J'ai pas pu garder l'emploi dû à ma mémoire. Je n'ai pas de mémoire à cause des pilules. Y avait trop de chambres, et trop de choses à retenir. Fait que là je suis retournée à l'atelier de protégés, pis là j'ai laissé à cause d'une crise et des problèmes avec le boss.

TRAVAIL ACTUEL

Maintenant je fais du ménage pour des gens que je connais. Comme là je vais faire le ménage chez mon frère une fois par quinze jours pis il me donne un peu d'argent pour ça. En plus j'ai une pension de $300. et quelque par mois. J'ai une amie qui me donne du linge. C'est comme ça que je rejoins les deux bouts.

LOISIRS

Pour commencer, j'aime ben le monde. Y a une rencontre organisée par les mariniers qui se donne une fois par mois le vendredi. J'aime ben ça. Si y en avait tous les soirs, j'irais. J'aime ben voyager. J'ai faite ben des voyages; été à Québec, Toronto, Chutes Niagara, Granby. J'aime ben les spectacles. Si j'avais de l'argent y en a ben que j'irais voir. J'aime Adamo, France Gall, Ginette Reno, etc. Pas de classique par exemple. J'aime le bowling mais je peux pas me le permettre. Mon école est payée par une amie. J'y vas deux fois par semaine mais ça revient cher. J'aime faire à manger parce que j'apprends vite. Quelque chose qui me prend du temps à apprendre, ça m'intéresse pas pis je veux pu apprendre. J'aime ben aller dans les magasins. Des fois je vais passer la journée dans les centres d'achats. Je me promène et puis je rêve. J'aime ben le hockey quand les Canadiens jouent. Je ne regarde pas la T.V. souvent. Quand je la regarde, j'écoute "les Tannants", ou les quiz ou les spectacles quand y en a. J'aime ben la musique. La plupart du temps je mets des disques. Quand je suis trop occupée, je mets la radio à AM/FM Laval parce que c'est toutes mes vedettes qui passent. J'ai été à la Ronde l'année passée. J'avais des billets gratis pour les jeux. C'était ben l'fun. Y a le bingo aussi mais j'ai pas les moyens.

POLITIQUE ET INFORMATION

Bon; les élections ça me tombent ses nerfs. Ca m'énerve. J'aime pas ça du tout. Ca l'air qu'on va y retourner là... je ne sais pas comment ça, je n'ai entendu parler. Le référendum? Je ne sais pas ce que vous voulez dire par là. Je sais pas cé quoi.

J'écoute jamais ces choses là. Je n'écoute pas les nouvelles. Chu pas une écouteuse de ça ben ben. La radio non plus. Ca m'intéresse pas vous savez. Je ne sais pas assez lire pour lire les journaux. Si je savais lire, ça serait des affaires sur les vedettes. Je ne sais pas ce qui se passe dans le monde. Je ne me souviens pas qui avait eu des troubles ici en 1970 (l'armée, etc.). Dans ce qui se passe à Montréal, y a rien qui m'intéresse. Je connais Drapeau, Trudeau, Lévesque, mais pas assez pour avoir une opinion. Je connais pas les lois, fait que cé pour ça. Je pense pas grand chose du gouvernement. Exemple, B.S. ils connaissent pas tout le monde, fait que ils se font jouer des fois. J'ai jamais pensé à demander les droits que j'ai en ce qui concerne le B.S. Je trouve que c'est important de connaître les lois.

FAMILLES - AMIS - JEUNES

Aujourd'hui dans ma famille, personne me fréquente. J'ai juste un frère qui m'appelle une fois par semaine. Le reste me visite jamais. Durant les fêtes, personne m'invite. C'est le temps le plus dur à passer. C'est dur j'ai plus de parents. Ma famille est jalouse parce qu'ils n'ont jamais pensé que j'en sortirais. Si ils m'aimeraient, ils auraient pitié de moi ou ils s'intéresseraient à moi, savoir qu'est-ce que je fais, comment je vais. Dans ma famille, j'me sens pas aimée, excepté ma soeur qui ressemble à ma mère.

Au moins, j'ai des bons amis que le prêtre m'avait recommandés. Quand une personne est bonne pour moi, je pourrais tout faire pour eux-autres. Comme la soeur Henriette. Elle m'a ben aidé. Je reçois du courrier une fois par mois par les mariniers. J'avais une amie, elle était une chanteuse, elle me considérait comme une soeur. Elle s'appelait Gertrude. Aujourd'hui elle est morte. J'ai aussi mon amie de femme, elle est dans les Chevaliers de Colomb. Ç4 Monique son nom. Des fois elle m'invite pis je vais danser. Elle m'avait présenté un garçon. Je l'ai laissé après une couple de mois. J'aime ben le monde. Je suis restée chez du ben bon monde, M. et Mme Kensley. Là-bas, j'étais "chez-nous". Les mariniers s'occupaient et s'occupent toujours de moi. Ils viennent souper tous les lundis soir.

Je peux pas parler en mal pis je peux pas parler en bien des jeunes.

RELIGION

(Aucune mention comme telle à propos de la religion. On sait qu'il y a beaucoup de contacts avec les religieuses, des prêtres. Elevée selon les préjugés de l'église catholique).

PHILOSOPHIE DE LA VIE

Bon; si on parlait de la police, je dirais qu'elle fait une bonne job. Mais des fois y surveillent pas assez cé pour ça qui a tant de vols. Comme moi qui s'est faite voler mon porte-feuilles dans ma sacoche. Y pourraient être plus sévères. Moi je ne suis pas pour le vol. J'aime mieux quêter. Le mariage... le mariage c'est bon pour les autres, pas pour moi. Je sais que je suis pas faite pour me marier. Moi j'aime trop m'amuser et sortir. Quand je vais avoir fini de m'amuser là peut-être mais pas avant. Quand tu te maries il faut que tu restes encabané. J'ai laissé mon ami v'la 2 ou 3 mois à cause de la rencontre y voulait pas venir pis parce que la couchette ça m'intéresse pas. On est pas une famille comme ça. Je ne suis pas forte à sortir avec les hommes.

Avoir plus d'argent, je m'amuserais, je ferais des voyages. J'irais voir mes vedettes parce qui me donnent de l'affection et du réconfort.

En gros, je dis que les bons payent pour les méchants.

INSTRUCTION

Moi, avoir de l'instruction je travaillerais dans un bureau comme secrétaire. Savoir plus lire et avoir plus de mémoire, je ferais de la couture. Je lis un petit peu. Pour lire je me débrouille pas trop pire mais écrire c'est un autre affaire. Je lis des affaires de vedettes un peu. J'aime ça. Les autres livres comme les romans d'amour, histoires policières, les livres de géographie, encyclopédie, etc., ça m'intéresse pas. Je me force pas trop à lire parce que ça me donne mal à tête. Je me force juste dans mes devoirs. Savoir lire comme il faut, je lirais juste des affaires sur les vedettes!

P A U L

SITUATION GENERALE

Où vit-il? D'où vient-il?

Mon père vient d'Anticosti, il était garde-chasse, il s'est envenu rejoindre ma mère à Montréal. Je suis venu au monde à Rosemont en 1940. J'ai 9 frères et 8 soeurs. Je suis à peu près le 20ième. Ma mère s'est mariée à l'âge de 13 ans, mon père en avait 18. On a tous le même père et la même mère. Quand il s'est marié, mon père venait de sortir de ses études aux Etats-Unis, à l'université. Dans le temps c'était la 10ième année. Il était assez instruit et était bilingue. A Montréal mon père a travaillé à Rosemont, il était mécanicien, pis par le soir il travaillait comme super à la ville.

Dans les enfants, il y en a plusieurs qui sont allés à l'école, "mais y ont pas appris grand chose". Mon père plaçait les garçons pour qu'on puisse s'instruire. Ma mère n'était pas du tout instruire, fait qu'à pouvait pas nous montrer. L'école c'était comme une école de réforme à Shawbridge. Mes soeurs sont moyennement instruites, elles ont une 7ième année.

A l'âge de 6 ans, j'ai été à l'école St-Brandon de Rosemont, c'était une école anglaise. Ma mère pouvait pas nous aider. Pour lire je savais pas comment m'y prendre, pis dans ce temps-là les maîtresses avaient trop d'élèves (35 ou 40) donc elles n'avaient pas le temps de s'occuper de tout le monde; fait que nous autres on était moins bons pis on se forçait pas assez parce qu'on avait "personne pour nous montrer". Mes frères pis mes soeurs, ça leur tentait pas de nous montrer parce qu'ils avaient de la misère eux-autres mêmes. J'ai été à peu près jusqu'en 3ième année, "ça m'intéressait plus parce que j'apprenais rien". J'ai tout lâché à 15 ans. Mes parents ne nous ont pas sortis de l'école, mais on redoublait tout le temps.

A l'école on se faisait souvent punir "mais c'était pas de notre faute parce qu'il y avait personne pour nous aider". On a mangé souvent la strappe, ça pas aidé. J'étais bon en calcul, y m'en reste juste assez pour me débrouiller. A l'école, même si on était les derniers, on laissait pas rire de nous-autres. A 12 ans, ça devenait dur à supporter.

Quand j'ai lâché l'école, j'ai fait plusieurs jobs. J'ai rencontré une fille à 19 ans, pis je me suis marié. Aujourd'hui, je suis chauffeur de lift. Ca fait 17 ans que je travaille à la même place.

HISTOIRE DES EMPLOIS

J'ai commencé par livrer des commandes. Je pouvais livrer les commandes car c'était des avenues qui allaient de 1 à 17 et quand c'était des noms de rues, je me dévrouillais car je connaissais le bout par coeur. Le boss criait un peu mais on le laissait faire. J'étais un genre de gars qui s'assit sur ses affaires là. J'ai fait ça pendant 3, 4 ans. Mes loisirs c'était de jouer à la balle, pis de me promener en bicycle. C'était rien que moi qui en avait un dans la famille.

L'autre job après, j'ai travaillé pour les juifs sur la rue St-Laurent. J'étais empaqueteur. J'avais été recommandé par un de mes amis. Je savais pas lire et écrire mais j'étais bon travaillant. J'enveloppais, pis mon chum marquait. "Pour empaqueter je marchais par les numéros". J'étais pas syndiqué mais si tu travailles ben, t'as pas de problèmes.

Après, j'ai été 2 ans sans travailler. J'avais laissé ma job parce que je voyais aucun avancement là-dedans. J'ai rencontré ma femme, pis son père m'a donné une job dans les bobines à fil. J'ai laissé ma job parce que je pouvais pas faire du bon travail, c'était de nuit et je m'endormais tout le temps.

Après mon frère m'a fait rentrer pour la ville. J'ai travaillé sur un bicycle triporteur. J'ai été "slaqué" parce que c'était une job à étape. Je pouvais pas me permettre de pas travailler des fois parce que j'avais besoin d'argent, j'étais marié.

Après j'mé trouvé une job, dans le moment où je suis. Ca s'appelait Fly? J'ai été voir le boss, je lui ai expliqué mon cas, il m'a engagé. Je faisais $63./$65. par semaine. Comme je restais chez mon frère, j'ai pu partir. Je chauffe une machine. Pour travailler sur la machine, je me fie aux numéros pis j'ai les couleurs dans ma tête. Ca fait 17 ans que je suis là.

RAPPORT AU MILIEU DE TRAVAIL (usine - boss - travailleurs)

J'ai eu un problème quand la compagnie a été achetée, j'ai perdu ma "seignorité" de 12 ans, mais j'ai été chanceux parce que la nouvelle compagnie m'a gardé. Y avait rien que moi qui savait chauffer la machine.

C'est toujours un combat, il faut se "watcher" tout le temps. La compagnie veut embarquer sur notre "seignorité" et veut engager des jeunes.

J'ai jamais dit à la nouvelle compagnie que je savais pas lire, ni écrire. C'est mon chum qui a rempli la formule. Le syndicat est là depuis 8 ans. On est payé tant de l'heure avec telle qualification dans ton métier que t'as.

On avait un club de balles au travail, pis le boss payait l'équipement mais un moment donné il a eu le "fo cul" contre nous-autres et pis là, il nous paye plus rien, alors il a fallu laisser tomber l'équipe. On est allé jouer pour d'autres shops à la place. Mais j'ai lâché parce que ça finissait par des batailles. C'était tous des mauvais perdants. Même les femmes dans les estrades se battaient.

Le boss est un genre hypocrite, à ma manière je veux dire. Il nous regarde avec des sourires, mais à chaque fois qu'on fait une erreur, il est là pour nous piquer, "c'est ça qui t'encourage les employés". Et il est ben trop gratteux pour nous donner des bonus.

SA VIE QUOTIDIENNE

Des vacances, ça me dit rien parce que j'en ai jamais pris. Les trois quarts de mes vacances, je travaille.

Je fais des jobines, tu peux pas prendre de vacances surtout quand t'as des enfants qui te coûtent cher d'avance. Si j'avais à en prendre, ça serait pour sortir d'ici complètement, à Hawaii ou Dysneyland.

J'ai jamais eu d'autos parce que les moyens me le permettent pas. J'aime autant que les enfants mangent bien. De toute façon, ça m'intéresse pas tellement parce que je chauffe toute la journée au travail et que ça demande une attention constante.

La télévision je suis pas fou de ça, des fois je regarde les nouvelles pis des programmes. Dans les films j'aime bien des Western, "c'est peut-être enfantin". Des programmes comme les "Tannants", j'haïs pas ça non plus, c'est ben l'fun. J'aime ça rire. Ca fait 10 ans que j'ai pas été au cinéma. J'écoute un peu les nouvelles pour me tenir au courant de ce qui se passe. A la radio, j'aime bien la musique, le sentimental, ça te tient au courant de l'amour.

J'ai pas le temps de faire partie d'associations ou d'organisations j'ai trop de choses à faire, j'ai des responsabilités.

Les sports ça coûte cher. Il y en certains pour les riches: ski alpin, golf, ski-doo. Mais nous on peut faire du patin et se baigner. On est pas obligé d'être riche pour faire du sport, il suffit d'avoir de l'argent de "lousse", mais nous on en a pas. La meilleure chose c'est de voir nos amis, ça coûte pas cher (bière et sandwiches) et on s'amuse.

SA PHILOSOPHIE DE VIE

J'ai déjà rêvé d'être chauffeur de lift et je l'ai eu. Avec ça, je peux me défendre dans la vie parce que je sais de quoi. Après avoir été marié, j'ai rêvé à m'instruire pis à faire un chauffeur de vannes. Maintenant ça m'intéresse plus parce que je connais la routine de ces jobs-là aussi. A ce compte-là, j'aime mieux ma job. Mon but c'est de m'accorder avec le monde, ça c'est très important. Je veux suivre un certain milieu. Je veux que les gens me respectent de la même façon que je les respecte. Aujourd'hui, le monde pense rien qu'à eux-autres et à l'argent. Le monde est plus comme avant. Avant c'était mieux, le monde avait de la misère mais y s'entraidait.

ENFANTS - JEUNES - FAMILLES

Mon fils a 19 ans, il était aussi allé à l'école. Il a appris, mais ben juste.

Assez pour se débrouiller pour lire et écrire. Il n'a pas de métier. Les jeunes aujourd'hui aiment pas travailler. C'est la maudite drogue qui fume, ils savent pas eux-mêmes où ils s'en vont. C'est à cause des polyvalentes, quand mon fils a commencé à aller là, y'a commencé à avoir du trouble. Y avait même les professeurs et les gardes de sécurité qui en prenaient, ils encourageaient les jeunes.

L'éducation aujourd'hui, les enfants apprennent rien. Les professeurs s'en occupent pas au prix de d'autres. Mon fils prend de la drogue aujourd'hui et j'aime pas ça parce que dans ce temps-là, ils peuvent faire n'importe quoi, même voler.

(Les amis semblent surtout être dans la famille et chez les voisins).

Avec nos amis, on parle de toutes sortes de choses, de travail, de sport. On se fait du fun. On se mêle de nos affaires, on ne critique pas personne. Dans nos amis, il y a des vendeurs, bouchers et chômeurs. Chômeurs car ils ne sont pas instruits. Ils vivent sur le bien-être social, mais moi je serais pas capable.

SYNDICATS

Certains syndicats sont ben bons. Ce qui est bon pour les employés c'est la "seignorité". Pis on peut recevoir de l'aide quand les patrons ambitionnent sur vous. Par exemple pour les vacances. Et pis l'ancienneté c'est parce que les boss engagent des jeunes pour nous faire du trouble, c'est une histoire de beaux-frères de boss etc. Chez-nous le syndicat est bon. En général je trouve ça bon à condition que ça soit juste. Par exemple, des fois c'est un employé qui exagère, mais bien sûr le syndicat prend pour lui, mais ça c'est pas correct.

Des grèves, je pense que d'un sens c'est bon et de l'autre sens c'est pas bon. On n'a jamais eu de grèves à la compagnie. En général, les grèves n'attirent pas d'attention pour moi. Mais pour les autres il y a les grèves des écoles et puis pour les malades. Ca, ça attire plus l'attention. Des grèves de-même, j'aime pas ça.

POLITIQUE

Le référendum c'est une bonne chose. Dans les autres pays, ils ont droit de parler leur langue. Moi je suis un Irlandais et quand je suis venu ici, j'ai appris l'anglais, qu'ils fassent comme moi.

La séparation je suis pas pour ça parce qu'au Québec on n'a pas assez d'hommes d'affaires canadiens-français en business. Quand on regarde ça, c'est tous des Juifs, des Italiens, des Anglais.

Les dernières élections fédérales, j'ai trouvé ça niaiseux parce que c'était une obstination pour le pétrole.

La politique c'est un jeu de mots dans l'ensemble. La politique en général c'est comme une business, ils pensent à eux-autres avant de penser aux citoyens. Nous autres on est mouton, il faut suivre, mais il y a des limites, on est libre de changer de politiciens. A chaque fois que ça change, il y a toujours quelque chose de plus qu'il n'y avait pas avant. C'est la seule différence que ça fait. Les politiciens sont obligés de donner de quoi, s'ils veulent revenir.

La politique depuis quelques années, ça a remonté la ville, on a plus d'amusements pour les enfants, plus de sports.

Les troubles d'octobre, j'ai trouvé que c'était une chose de politique. Quand ils veulent se débarasser d'un politicien, ils s'errangent de n'importe quelle manière. Ils vont accuser un gars qui est pas coupable pour cacher ce qu'il y a en-dessous de ça.

L'affaire des otages en Iran, c'est épouvantable. Ils les envoient là pour avoir soin des touristes et c'est eux-autres qui payent pour les gros encore. Le Shah, il a fait son argent, pis a "sacré" le camp. Dans le fond, c'est un "voleur honnête". Y en a toujours des croches dans la vie. Si il s'est pas fait pincer, tant mieux pour lui. De toute façon, cet argent là, il ne la garde pas pour lui, il va en donner à toute sa famille.

RELIGION ET CULTURE

J'ai ma religion à moi. Je me confesse au Bon Dieu direct. Mais pour la religion en général, comme les prêtres, ça me dit rien. Je suis catholique, pas pratiquant. Ce qui m'a fait lâcher (1961) c'est qu'une fois j'avais besoin d'aide et que le curé a pas voulu m'aider parce que j'étais Irlandais. Il a dit que je devais m'adresser à une paroisse Irlandaise, pourtant c'était bien ma paroisse. Quand le prêtre venait chercher les dîmes par exemple, il prenait mon argent. Je suis croyant à ma manière. Dans ce temps-là, l'éducation c'était l'Eglise (frères, pères, soeurs). Dans le moment, ma religion c'est direct à Dieu, mais peut-être que si je savais lire et écrire, je changerais de vision parce que là, je la connaîtrais plus.

Le nouveau pape montre que c'est un homme normal. Il sert le Bon Dieu à sa manière. Il a droit de se promener d'un bord pis de l'autre, pis en jeans s'il veut. C'est le premier qui fait ça, il voit comment le monde vit.

Le Stade Olympique, j'aime ça. Ca coûte des taxes, mais si ce n'était pas là-dessus, ce serait sur autre chose. Au moins, là, on a de quoi de beau. Ca nous rend plus important aux yeux des autres pays, "c'est important parce que ça développe plus d'affaires ici". Le dialogue c'est très important. Il faut être capable de se comprendre. Tout le monde fait des erreurs, et si t'en discutes jamais, tu peux pas les corriger. Les divorcés aujourd'hui c'est parce que les gens discutent pas ensemble et essaient pas de se comprendre. C'est les enfants qui en pâtissent dans ce temps-là.

Si je savais lire couramment, je lirais la bible parce que je pourrais comprendre ce qui est bon et ce qui est mal. J'aimerais aussi lire le journal et les livres de sciences. La nature aussi, parce qu'il y a ben des sortes d'animaux que je ne connais pas. C'est important savoir lire parce que tu peux savoir où tu t'en vas. Par exemple, si tu veux placer de l'argent à la banque, ils peuvent te faire signer n'importe quoi si tu sais pas lire, et tu peux te faire "amancher".

C'est important aussi pour le courant de la vie, faire les choses comme tout le monde, et savoir des choses sur bien des sujets. Pas savoir lire, ça empêche pas de faire des choses mais si je savais lire, je pourrais mieux les faire. Pis ça t'aide à comprendre plus le monde. Par exemple, il faut que tu étudies pas mal pour savoir juger une personne. C'est aussi important parce que ça t'encourage plus. Par exemple à l'ouvrage, tu peux avoir de l'avancement si tu comprends mieux. Aussi, tu peux prendre plus tes responsabilités, t'as pas besoin d'achaler tout le monde avec ça. (Sa femme est importante à ce niveau). L'avenir je trouve ça ben dur sans instruction. J'aurais moins de craintes. Pour ceux qui ont ben de l'instruction, je suis content. Mais il y en a qui sont bien instruits et qui ne sont pas débrouillards, ils sont lâches, ils veulent rien faire (j'en connais), mais ce n'est pas comme ça que ça marche. Y en a qui sont instruits, mais on dirait qui sont à part. Il y a de bonnes choses dans la vie, mais il ne faut pas en abuser.

DERNIER POINT

(Comment explique-t-il son analphabétisme? Que penser de l'instruction?).

Dans l'ensemble, l'instruction c'est très important aujourd'hui. Au début, ça marchait pas, j'ai pas eu d'aide.

A 20 ans, j'ai voulu m'instruire dans une polyvalente, mais ils m'ont mis en 7ième année et c'était trop fort pour moi; pis je voulais pas faire rire de moi, ça fait que je n'y ai pas été.

Dans la vie y en a qui rient de moi, mais j'ai toujours caché mon jeu, pour que ça paraisse pas trop. Exemple, si on me dit que je sais pas lire le français, je leur dis que j'ai été élevé en anglais et vice-versa. C'est toujours une cachette parce que tu te sens à part des autres. J'ai de la misère à m'exprimer.

L'éducation aux adultes c'est important pour ceux qui veulent apprendre. Ma soeur m'en a parlé. J'ai été m'essayer pour voir si j'étais capable d'apprendre. Mais c'est mélangeant. J'ai de la misère car j'ai appris ma base en anglais. C'est dur. Je vois un petit changement mais pas à mon goût. J'aime bien les gens qui sont avec moi dans les classes parce que c'est des gens de notre classe et qu'ils peuvent pas rire de moi. A part ça, on essaye de s'aider. On s'encourage. Je voulais y aller pour pouvoir mieux me débrouiller et avoir plus de chances dans la vie. C'est important pour l'avancement, pour avoir une autre job car dans la vie tu sais jamais quand tu vas perdre ta job.

Quand on est pas instruit, on dirait qu'on a moins de caractère, c'est-à-dire qu'on a pas de chances de penser comme il faut avant de parler. Ca fait que l'instruction ça développe plus l'intelligence. Des fois je dis des choses blessantes, mais je sais pas parce que je comprends pas ce que je dis et que j'ai pas pensé.

ROGER

SITUATION GENERALE

Je suis venu au monde dans le bout de Charmas. J'ai eu une belle jeunesse. On était 8 enfants, 4 garçons, 4 filles. Il y en a rien qu'une qui en a arraché, c'est ma mère. Elle nous a tous élevés et elle ne pouvait pas se fier sur mon père. Mon père était ben instruit pour faire un avocat, un docteur. Il a choisi la cookerie. J'ai été à l'école Bonsecours en 1ère année chez les soeurs. Ensuite, ils m'ont envoyé à St-Jacques jusqu'en 4ième et ensuite à St-Laurent. A St-Jacques, j'avais un peu de misère et quand ils m'ont envoyé à St-Laurent, ils m'ont dit que je continuerais à étudier mais que j'aurais aussi 2, 3 heures de travaux manuels. Là, ils nous forçaient pas à étudier et c'est là que j'ai commencé à lâcher le crayon. Je voulais pas apprendre et je foxmis l'école. De là, ils m'ont envoyé dans une autre école de métiers, mais là c'était pareil, je voulais pas apprendre.

J'ai commencé à travailler à 13 ans. J'ai attendu un an mon permis de travail parce que j'étais trop jeune. C'est eux-autres là-bas qui ont rempli ma formule. Dans ce temps-là, ça me dérangeait pas "pantoute".

C'est à l'âge de 20 à 24 ans que j'ai commencé à me sentir gêné. J'ai commencé à travailler dans la chaussure à 14 ans, sur la rue St-Paul. Après ça, j'ai tombé chez Lasalle pendant les 25 années. J'aurais aimé être menuisier, mais mon foreman n'a pas voulu que je quitte.

Pas savoir lire et écrire, ça veut dire qu'il faut toujours demander. C'est aussi un inconvénient pour l'emploi, par exemple ça prend une 12ième année pour être balayeur, finalement aujourd'hui, toutes les jobs intéressantes ça prend de l'instruction. J'ai été chanceux, j'ai jamais eu à me chercher un emploi.

Chez Lasalle, j'ai commencé comme cimenteur et aujourd'hui je suis dans le shipping (c'est spécial pour moi). Quand ils m'ont donné la job, j'ai dit au foreman que je savais pas lire et écrire mais il m'a répondu que c'était pas difficile et que j'apprendrais. Ca fait 15 ans que je suis dans le shipping. Aujourd'hui je sais écrire mon nom, mon adresse et quelques mots. J'ai commencé à apprendre à écrire des mots dans le shipping. Dans le calcul, je suis correct. C'est dans le lisage que c'était moins bien. Au shipping je demandais qu'on écrive sur les boîtes en lettres détachées et j'ai appris comme ça une couple de cent mots.

Là, j'ai assez d'expérience, je me débrouille tout seul. J'ai vu faire mon foreman. Je connais l'ouvrage par coeur. Il s'agit qu'on écrit en lettres détachées. Aujourd'hui, dans ma job, ça me pose pas trop de problèmes. Mon boss sait que je ne sais pas trop écrire et lire et quand il a besoin, il envoie quelqu'un pour me montrer. Maintenant je pense pas à changer de job, à la shop, c'est mon 21ème chez-nous.

LOISIRS - FAMILLE - AMIS

Le plus gros loisir que je fais c'est m'assire devant la télévision, c'est la pire affaire à faire, mais qu'est-ce que tu veux? J'adore l'entretien de mon chalet, travailler dans la terre, je bâtis, je fais des changements dans la maison. Quand on fait ces choses, les vraies méthodes sont marquées dans les livres, des fois je fais lire par ma soeur, mais je m'imagine comment ça marche et je fais comme je pense. Exemple: planter des arbres. J'ai un frère aussi qui sait lire un peu mais il n'est pas tellement débrouillard. Comme j'ai déjà dit, c'est mon foreman qui s'occupe de mes papiers, d'ailleurs c'est mon chum, moi je l'appelle mon secrétaire.

Chez-nous, nous sommes plusieurs pas tellement instruits. Moi je dis que c'est à cause de nous-autres, on a pas voulu.

Dans ma famille, il y en a 3 qui sont instruits. Mais les autres, on est pas paresseux, on est de bons travaillants. A tous les jours, les problèmes que je rencontre fréquemment parce que je sais pas lire ou écrire, c'est comme quand tu signes des contrats de "chars" ou de notaires. Quand j'ai des contrats à signer, j'emmène toujours quelqu'un avec moi, comme mon beau-frère par exemple. Ca m'inquiète pas trop. Si quelqu'un m'a joué par exemple, je le revois après et là, je deviens malin. Si je vais au restaurant, je n'ouvre pas le menu, je demande toujours la même chose. Si je vais dans un restaurant plus luxueux, ma soeur me dit quoi demander. Mais c'est très rare que je vais dans des places de même.

Quand je suis avec une autre personne, ça paraît pas, je fais comme les autres, disons que c'est une chose que je crie pas sur les toits. Mon problème c'est que je ferais pas de voyages à cause de ça, pas savoir où on s'en va c'est pas plaisant. Si j'y vais, j'emmène quelqu'un qui sait lire.

En ville, j'ai pas tellement d'amis. En campagne, c'est mon beau-frère. Mes seuls amis, c'est alentour de la campagne.

INFORMATION

J'aimerais lire des journaux, des meurtres crapuleux. J'aimerais lire des livres de playboy, des histoires un peu cochonnes. J'ai un faible pour ça. Ca l'air que mon signe (la Vierge), c'est un signe vicieux. J'aimerais lire aussi des comiques et des romans d'amour. Pas savoir lire et écrire, ça me manque beaucoup des fois. Une fois j'ai fait une tentative, c'était chez la femme qui m'avait montré à conduire chez Lauson. J'y ai été une couple de fois, mais on dirait que je suis paresseux, j'avais autre chose à faire. Je suis un homme de télévision. Je regarde la télévision comme "Terre humaine" par exemple. C'est des choses que j'aimerais vivre. Comme chez nous par exemple, on pouvait pas embrasser ma mère parce qu'elle était paralysée et avant elle avait pas le temps parce qu'elle travaillait trop à nous élever. Elle s'est bien endettée pour nous ma mère, elle nous a tout donné. Mon père, je n'en parle pas, c'était un alcoolique qui voulait rien savoir de la vie. En famille, on ne parle pas beaucoup. Je sens les choses, je n'ai pas besoin de demander. J'ai un grand coeur, ça c'est un défaut.

INSTRUCTION

Quand on est instruit, on peut aller loin. Quelqu'un qui est instruit, c'est un gars qui aime l'école.

Un gars qui a de l'instruction, il est mieux qu'un autre, le salaire est tout de suite là. Quand j'étais jeune, l'instruction c'était pas important; aujourd'hui ça l'est plus, je ne sais pas pourquoi. Mais il y en a ben qui me disent au travail que je suis assez travaillant que je n'aurais pas besoin de ça et que j'ai assez d'expérience que les autres m'engageraient.

RELIGION

La religion ça veut pas dire plus que ça. Disons que si on allait pas à la messe le dimanche, quand on était petit, ma mère ne nous donnait pas notre 30 sous pour aller aux vues. Aujourd'hui, ça veut pas dire plus que ça. J'ai rien contre ça. Ma soeur y va elle, mais c'est pour se faire remarquer. Disons que ça me dit rien. Je suis allé une fois parce que ma soeur m'a dit que c'était une messe pour ma mère, mais j'y suis allé pour ma mère et pas pour moi. Les prêtres, s'ils veulent faire ça, c'est leur vie.

J'ai ben des trucs pour me débrouiller. Je fais des dessins pour me reconnaître ou pour savoir qui est qui. J'ai aussi une bonne mémoire. Je demande beaucoup aux gens. Des fois, je me sens mal mais j'ai pas peur qu'ils rient de moi. Ca ne m'est jamais arrivé.

Sauf une fois j'ai pris la défense de quelqu'un qui savait pas lire et qu'on ne voulait pas aider. Je suis capable me faire respecter.

Il y en a qui prennent des cours du soir, mais je sais pas où c'est. Si il y en a qui sont intéressés à y aller, qu'ils y aillent. Moi, si ils m'enverraient avec des adultes, je serais peut-être d'accord pour suivre des cours. Ca serait à moi d'y penser. Mais avec un cours privé comme j'ai eu avec la fille dont j'ai parlé, il me semble que ça manquait de chaleur. Si j'y retournais, il faudrait que je me sente un peu plus en famille, avec une couple de gars, il faut bien rire un peu.

De moi-même, présentement, je prendrais pas un cours. Même s'il y avait des cours à la télévision, je crois que j'aimerais mieux les programmes. Le meilleur moyen de publicité pour aller chercher ceux qui veulent retourner à l'école, c'est la radio et la télévision, et il faudrait bien les renseigner pour qu'ils sachent où aller.

C L A U D E

SITUATION GENERALE

Je m'appelle Claude. Chez-nous on est 4 garçons. Des 4 garçons, il y en a un qui n'a pas appris, c'est Claude. Il a appris certaines choses. Je ne comprends pas, je comprends n'importe quoi, sauf quand vient l'instruction. J'mé dit une journée, pourquoi que t'as pas appris? J'mé posé des tonnes de questions. J'mé ramassé à l'école et c'est fort, je me souviens même pas s'il y avait des amis dans ma classe.

J'ai été à l'école, pis ça marchait pas j'ai redoublé ma 1ère année. Pis en 1ère année, quand mon père a vu ça, il m'a fait donner des cours privés. Le professeur était aimable, il voulait tellement me montrer, qu'il criait après moi, mais c'est pas de sa faute, il voulait tellement que j'apprenne. J'étais comme endormi. J'aimais bien jouer avec mes amis. A 7 ans, j'avais beaucoup travaillé de mes mains. Mon père était agent d'immeubles. J'ai appris à travailler le bois avec mon oncle que j'ai beaucoup aidé. Si tu me donnes un livre, je vais avoir certaines complications mais je sais construire une maison, j'arrive toujours à me débrouiller. Si on revient à l'école, je me souviens toujours de la maîtresse qui criait.

Il n'y avait rien à faire avec moi. Je me souviens que la 2ième année que j'étais en 1ère année, il m'ont monté par charité, comme d'habitude. La 2ième année, j'ai encore doublé. Quand mon père a vu que j'apprenais pas encore, il m'a envoyé prendre des cours chez une femme qui était retirée et qui enseignait dans son sous-sol. Elle a donc essayé de me montrer, mais j'étais pas capable. Je voulais apprendre, j'étudiais mais j'oubliais. 3, 4, 5, 6ième année, je m'en souviens plus. En 7ième année, ils m'ont passé un orienteur. Le gars a dit, la seule place qu'on peut l'envoyer, c'est l'école des métiers, parce qu'il y a rien à faire avec. Ça m'a passé encore par-dessus la tête.

Ensuite, j'ai été apprendre la chaussure à Montréal, mais j'ai tout abandonné après 2 ans. Parce que j'étais un gars qui savait pas contrôler la tension nerveuse. Mais aujourd'hui, j'ai appris par moi-même, par mon vouloir. J'oubliais le pire. A 13 ans, j'ai eu la polio et j'ai été infirme jusqu'à 19 ans environ, je portais une prothèse. Je sais pas à quel âge je l'ai enlevée, parce que je me suis mis dans la tête qu'il fallait que j'oublie. Je m'en ai sorti. Je sais pas si c'est ça mais à 13 ans je rêvais de devenir police montée, pas juste l'habit mais l'homme qui était dedans. Toujours est-il qu'à 19, 20 ans, j'étais rendu comme un autre. Le comportement des gens n'est pas le même quand tu es infirme. Je le vois aujourd'hui.

J'aime pas la violence, c'est une chose que je déteste. D'ailleurs, j'ai jamais exploité ça et je n'exploiterai jamais ça. Par exemple si tu veux arrangé un problème, il faut essayer de se parler plutôt que de se battre. Et si on peut pas arranger le problème, il faut disparaître. Si on ne se comprend pas, ça ne sert à rien de se voir.

A 23 ans, je me suis fêlé les 2 mains c'était un accident. Là j'ai commencé à réaliser qu'il m'en fallait de l'instruction. Parce qu'aussitôt que tu me montrais un papier (parce que j'étais un gars nerveux) je "shékais". J'avais de la misère à écrire mon nom, le stress quoi! Si je suis calme aujourd'hui, c'est que je l'ai appris par les choses de la vie.

HISTOIRE DES EMPLOIS

Si on revient en arrière, après l'école des métiers, il y a eu la chaussure, après ça a arrêté là. Il faut dire qu'après la chaussure, j'étais incapable de me placer parce que j'étais trop nerveux. Pis faire 2,400 opérations par jour, c'était presque pas faisable pour moi. Je serais sorti de là à moitié "brack".

Après la chaussure, je travaille pas. Mais je viens à bout de me placer les fins de semaines dans les petits magasins. Placer les cannages, etc. Ensuite, j'ai travaillé en taxi pour mon père. Ensuite je portais des commandes. Aujourd'hui j'ai une base d'instruction que j'ai commencé à tenter dans ces temps-là. Je me disais qu'il fallait que je fasse quelque chose. Je voulais vivre avec le monde. Je me disais que j'avais mon droit de parole. C'est pas parce que je pouvais pas acquérir cette chose (l'instruction) que je méritais d'être rejeté du monde. Je suis humain. Je sais ce que c'est le mal.

Dans la vie, il faut que tu te débattes, t'as pas le choix, que tu le veuilles ou non. Si tu veux pas, tu vas rester dans ton coin, et les gens vont t'appeler (un mot que je déteste): l'ignorant. Un ignorant pour moi, c'est un gars qui peut pas s'exprimer, un gars qui a pas de savoir-vivre. Tu peux ne pas être capable d'apprendre certaines choses, ça veut pas dire que t'es ignorant. Tu sais quand même ce que ça veut dire le mot responsabilité. Je me suis dit: Claude, t'as peut-être pas d'instruction, mais t'es pas un fou, tu sais où tu t'en vas dans la vie, le bien et le mal, tu le différencies. Tu essayes d'apprendre mais tu peux pas. La science est pas assez avancée pour comprendre ce que j'ai.

Je me pose la question: "Qu'est-ce que j'ai, qu'un autre a, que moi j'ai pas?". Si tu veux réussir quelque chose dans la vie, c'est [illegible] le dire mais il faut que tu le fasses et ça c'est pas facile.

Si on revient à l'emploi, quand je portais des commandes. Je connaissais le bout par coeur et quand je savais pas je demandais aux gens. J'aimais ça, mais c'était pas ma vie. Je travaillais pour de l'argent de poche car je voulais pas trop en demander à mes parents qui étaient pas tellement riches. Là j'avais 25 ans, c'était pas drôle. J'ai commencé à aller à l'école. Pourquoi? Eh bien parce que j'avais besoin de quelqu'un pour m'aider. Un après-midi que je regardais la télévision, il y avait quelqu'un qui a dit: "Si tu sais pas lire et écrire, t'es comme un aveugle". Cette journée-là, ma mère a trouvé une place pour moi chez les soeurs, elle avait pris le numéro de téléphone à la télévision. Je voulais pas que la soeur vienne chez-moi parce qu'il y a des gens qui pouvaient venir à la maison et c'était gênant pour moi, alors j'ai préféré me déplacer moi-même chez la soeur. Je me suis ramassé chez soeur Blanche et j'ai appris. Mais j'étais pas encore tout à fait là. Cependant, j'essayais parce que je me souvenais toujours de l'émission de télévision que j'avais vue, ça m'a bouleversé dans la vie.

Ca été pour moi comme un coup de fusil, ça m'a réveillé, ça m'a donné le gros coup pour partir dans la vie. Là je savais qu'il fallait de l'instruction et c'est aussi important pour marier une femme. J'aimerais ben ça avoir une femme, mais je peux pas. C'est pas n'importe qui qui peut accepter cette chose-là.

Une autre chose qui m'a frappé à 25 ans, c'est quand j'ai vu une fois, des robineux. Ca m'a frappé, je me suis dit, si j'ai pas d'instruction, je peux devenir comme eux-autres. Je voulais pas devenir comme eux-autres, des rejetés de la société, je voulais être accepté par la société, comme tout le monde. Je me suis aperçu que à 25 ans je travaillais pas et que j'avais mes parents mais je me suis dit que mes parents partiraient avant moi et qu'il fallait que j'aille quelque chose en-dessous des pieds, que je puisse être indépendant et avoir une femme qui comprendrait ce que j'ai pas eu, mais ce que j'ai en retour. Là je me battais moralement, j'étudiais toujours et je me disais combien il était important que j'apprenne. J'ai été chez soeur Blanche pendant une couple d'années, ça marchait pas mon affaire mais j'avais quand même appris. Je venais à bout de lire et de prendre des livres. J'avais pris confiance. Je prenais le journal et j'explorais.

Là je me suis laissé aller un peu. Je sais pas pourquoi. J'allais chez soeur Blanche avec d'autres et mon père m'a trouvé une job. C'est la job que j'ai en ce moment. Ca fait 6 ans que je suis là. Je suis homme d'entretien et je gagne très bien ma vie. Je suis très heureux à mon ouvrage. Au fond, je suis concierge dans une école. Il faut dire que j'ai été ben chanceux d'avoir cette job-là car je n'ai pas été obligé de remplir des papiers devant eux, sinon j'étais fait. J'avais 26, 27 ans. Ben là, travailler et étudier en même temps, c'était trop dur. Là, j'ai abandonné l'école. Je travaille le soir et tant qu'à moi, je m'en suis bien sorti. Il faut que je raconte une autre chose qui m'a marqué. A l'âge de 32 ans (ça fait 1 an) j'ai sorti avec une femme pendant 8 mois et ça s'en venait au mariage. J'ai décidé de lui dire que j'étais pas instruit parce que je trouve que la vérité entre 2 personnes, c'est la plus belle chose. Mes amis m'ont dit que il fallait pas que je me dise pas instruit parce que je sais m'exprimer et je sais vivre, en plus je veux apprendre et un jour ça va sûrement débloquer. Enfin, je lui ai dit quand même et au début elle l'a pris mais pas ensuite. Ca fait qu'elle m'a laissé et que j'ai eu une peine d'amour. Mais il fallait que je me ressaisisse.

Je me suis mis à sortir pour avoir du fun mais sans me faire poigner parce que tu sais que je vis avec une chose que toi tu as et que moi j'ai pas, c'est-à-dire que quelqu'un peut s'apercevoir vite que je suis "mal instruit". Enfin, j'ai oublié tout ça. C'est ce qu'on appelle une expérience et c'est ça la vie. Ca m'a pris du temps avant d'accepter ce mot-là. Je pensais que c'était un mot trop long pour dire ce que ça voulait dire (c'est un peu comme le jargon des médecins). Mais maintenant j'ai un livre de psychologie et je l'étudie et je sais que la vie c'est vraiment des expériences.

En tout cas, j'aime mon ouvrage. C'est pas ça que j'aurais aimé faire, j'aurais aimé être police montée, mais ça c'est un rêve. La police montée c'est un homme de loi, un homme respecté et qui sait beaucoup plus de choses qu'une petite police. Je te parle de la police montée d'avant, pas aujourd'hui parce qu'on retrouve des petits jeunes là-dedans qui sont rentrés à cause de leurs connections. Mais ça, c'est de la politique et je n'ai rien à dire là-dedans. Tant mieux pour eux, si j'avais pu, j'aurais probablement fait la même chose.

RAPPORT AU TRAVAIL

Mais ça c'est un rêve, c'est oublié.

A mon ouvrage, le plus que je peux devenir, c'est contremaître mais c'est comme chercher une aiguille dans une mule de foin. Je suis ambitieux parce que si je l'étais pas, j'aurais pu devenir rien dans la vie. Moi j'ai toujours eu l'ambition de faire mieux. La vie c'est pas juste d'avoir de l'argent, un char et de courir les femmes. La vie pour moi c'est d'être capable de me marier un jour, d'avoir un enfant. Si j'ai pas d'enfant, au moins j'aurais quelqu'un à côté de moi. C'est un rêve mais je crois que je vais le réaliser un jour. Il s'agit de trouver la personne qui va comprendre. Il faut faire attention parce qu'il y en a qui peuvent exploiter ça comme ça m'est arrivé. Mais je passe à côté de ça dans ce temps-là. C'est dur de faire l'innocent mais je suis obligé car je peux pas donner de preuves que je suis vraiment instruit. Il faut pas que je me rende malade avec ça. Pour le moment ma job est aussi bonne que quelqu'un qui travaille dans une compagnie. Je gagne bien ma vie et c'est une job sécuritaire. Tout ce qu'il me manque, c'est un peu d'instruction pour pouvoir me débrouiller et pouvoir me marier. J'ai tout ce qu'il faut. Je suis gâté dans la vie, j'ai un char, un bicycle, une chaloupe, je dois rien à personne.

INFORMATION

C'est bon à regarder la télévision parce que ça t'instruit jusqu'à un certain point.

J'aime bien les vues des pirates et des belles femmes. J'aime bien l'émission du dimanche matin où on voit à Québec les gens qui s'obstinent. Ca me fait bien rire. Avant j'aimais pas ça mais là je porte intérêt au Québec parce que le Québec c'est à moi. Je suis là moi aussi et il faut que je bâtisse quelque chose. Si je vais voter par exemple, je ne suis pas comme un mouton, j'écoute ce que les gens disent et je balance le pour et le contre.

POLITIQUE

La politique, ce que j'en pense? Mon père c'est un gros politicien, il est un grand organisateur. Disons que j'haïs pas le parti québécois parce que je commence à comprendre. J'haïs pas non plus les autres partis parce que c'est bon d'avoir de l'opposition, sinon un parti devient pourri.

La séparation du Québec, je suis pas contre, je suis pas pour, je le sais pas encore. C'est pas bête ce qu'ils disent. La question du référendum m'a été expliquée de 2 façons différentes. Je voudrais pas que le Québec soit dans le trou pour qu'on puisse pas s'en sortir. Mais si ça rapporte quelque chose à ma langue paternelle, je suis d'accord de manger de la misère pendant 5 ou 10 ans. Lévesque est pas fou.

Ryan c'est un homme de grosse politique, il a l'air très autoritaire. Mais comme tout parti, il a du bon et il a des paroles en l'air. Ce qu'on m'a expliqué c'est que s'il y avait une séparation, on ferait des papiers juste au Québec et on aurait de la misère. Il faudrait voir si le Canada ne nous empêcherait pas de vendre nos choses aux Etats-Unis, c'est-à-dire notre bois et notre électricité. La politique c'est très compliquée et avant de me brancher, je vais écouter encore.

Si on revient à la télévision, il y a une émission que je n'aime pas manquer c'est "The Price is Right". Je me débrouille assez bien en anglais. Je l'ai appris comme ça, dans la rue. Pour ce qui est du sport, je ne m'intéresse plus au hockey comme avant parce que les gars maintenant ne jouent plus pour l'honneur mais pour l'argent. Je les blâme pas, si j'avais la chance je ferais pareil. Parce que c'est ben de valeur, on est aujourd'hui dans un système où c'est le plus fort qui gagne. Le système est comme ça parce que c'est les gens qui l'ont amené comme ça. Ils désirent toujours avoir plus d'argent. C'est vrai qu'au Canada, on est au paradis, comparé à d'autres pays où les gens crèvent de faim. Mais le malheur c'est qu'on l'apprécie pas.

J'ai pas voyagé terriblement (Vermont, Lake Georges, Lac St-Jean, Québec) mais si un jour j'avais l'argent, j'irais en Egypte.

Comment les hommes ont fait pour construire sans outils des pyramides aussi considérables, imagines qu'on a même pas la réponse aujourd'hui! Ca c'est un rêve. Mais j'aimerais bien et ça j'ai les moyens, aller à Las Vegas, parce que j'aime le jeu mais jusqu'à une certaine limite. J'ai joué aux courses, aux cartes, mais jamais de gros montants parce que j'aime pas perdre ce que j'ai gagné. Ca c'est une maladie, je l'ai bien vu quand je faisais du taxi, on voit ces gens-là quand on est dans le réseau du taxi. Les voyages ça apportent la connaissance de certaines choses.

RELIGION

Je suis croyant, je suis pas parfait, je vais pas à la messe tous les dimanches mais une chose qu'on pourra jamais m'enlever, c'est d'aller à la messe de minuit. Même si ma maison était en train de tomber, ça m'empêcherait pas d'y aller. Je vais à la messe quand j'en sens le besoin. Le pape c'est un homme qui a une grosse job à faire. Je trouve qu'ils ont modernisé l'Eglise. Il y a des points qui ont été bons, d'autres moins; par exemple les guitares dans les églises, je trouve que ça n'a pas sa place. Mais c'est pas de leur faute, je les comprends, ils ont essayé de ramener du monde dans les églises. Je crois que la foi, ça revient. Le monde est moins méchant qu'avant. Il essaye plus de comprendre l'autre.

Avant c'était de se détruire (il y a 10, 15 ans), c'était celui qui faisait la "pisse". Aujourd'hui, les gens commencent à avoir une conscience. Les soeurs, c'est eux-autres qui m'ont aidé dans la vie, on en a besoin. Elles ont essayé de me comprendre. C'est comme toi, tu es dans le système et tu as essayé de me comprendre, tu ne m'as pas traité de niaiseux. Je sais pas si ce que j'ai, c'est une maladie, mais c'est certainement quelque chose parce que je veux apprendre. Si le Bon Dieu a pas voulu me donner ça, ben il m'a donné autre chose, il me fait mon chemin. Tout ce que je demande c'est de faire ma vie. Je respecte mon prochain, mais il faut que mon prochain me respecte même si j'ai pas tout ça. Le chantage, ça marche pas avec moi. Je deviens méchant mais je ne suis pas violent. Je déteste la violence. J'ai vu ça dans les tavernes. Je déteste les tavernes. C'est des gens qui se parlent de n'importe quoi sans rien dire. La violence ça apporte seulement des problèmes. Par exemple, tu peux tuer un homme en te battant et là tu passes pour un meurtrier, tu l'as pas voulu pourtant.

AMIS

Un chum, j'en ai jamais eu tellement. J'en ai en ville, mais ils ne savent pas que j'ai pas la chose (l'instruction), mais quand je vois qu'ils commencent à sentir ça, je suis obligé de me défiler.

Un chum pour moi, c'est un copain à qui tu peux conter certaines choses de ta vie, pas toutes. C'est aussi une personne qui continue à te voir quand tu te maries. Moi je veux sortir avec des jeunes et avoir du fun. Un vrai chum, c'est quelqu'un qui t'aide quand t'es mal pris. C'est quelqu'un à qui tu peux conter tes problèmes et qui peut te conseiller. C'est une question d'échange et aussi de disponibilité. Il faut pas que tu dises à des amis que t'es pas instruit sinon tu vaux plus rien. Je ne l'ai pas expérimenté mais c'est la pensée des gens qui me fait dire ça. Ils pensent que quelqu'un qui est pas instruit, c'est parce qu'il ne veut pas apprendre. Ça c'est une pensée que je garde dans ma vie. On trouve pas ça à toutes les portes quelqu'un qui peut nous comprendre. J'essaye encore aujourd'hui de m'instruire, penses-tu que c'est un plaisir ça pour moi de pas le savoir. J'aimerais l'avoir cette chose-là. J'en ai un peu, mais pas assez. Les gens essayent pas de se mettre à ma place. Tu vas prendre des gars qui sont instruits par-dessus la tête, mais ils ont une tête et savent pas s'en servir. Moi j'appelle ça des gens super-instruits, mais imbéciles.

INSTRUCTION

L'instruction c'est un art. C'est découvrir tout un monde. C'est merveilleux quand tu peux écrire n'importe quoi.

Je peux écrire mon nom mais je serais pas capable d'écrire le tien. De plus, je peux pas écrire mon nom correctement si je suis sur un stress. J'aime pas mon écriture non plus, je fais pas des belles lettres. Il y a des gens ben instruits mais qui ont une écriture qu'il faut deviner. On dirait qu'il s'applique à mal écrire (exemple, les docteurs). Mais au fond je les comprends, c'est parce qu'ils sont habitués à écrire vite.

Etre instruit ça ouvre des horisons. Ca peut te donner un pouvoir, avoir de belles jobs, avoir ce que tu veux dans la vie. L'instruction c'est encore mieux que l'argent aujourd'hui.

Si j'avais de l'instruction, je ferais soit une police montée, soit un aviateur, ou un capitaine de bateau. Si je peux pas l'avoir, je me contente de ce que j'ai. J'ai rien à me reprocher, je vis pas sur le bien-être social, je dois rien à personne, même que je fais vivre des sans-coeur qui sont instruits et qui veulent pas travailler. Si je perds la job que j'ai là, je ferais n'importe quoi pour gagner ma vie. Le bien-être social ça m'intéresse pas. Je trouve que le système est pourri.

L'intelligence c'est pas l'idée d'un homme super-instruit. L'intelligence pour moi c'est de savoir le bien et le mal, c'est de savoir te débrouiller dans la vie. J'ai une langue pour parler, etc. Il y a des fois où j'ai besoin d'aide. Par exemple, quand je me promène, il faut que j'aie des points de repère sinon je ne me retrouve plus et je suis obligé de téléphoner à ceux qui savent que je suis pas instruit, eux peuvent m'expliquer comment me rendre à telle place. A chaque fois c'est une expérience. J'ai toujours réussi à trouver des places. J'ai jamais abandonné. J'ai même été dans le nord pour me prouver que j'étais capable.

Les gars qui sont comme moi, ils ont peur de faire des choses comme moi, parce que c'est une crainte continuelle, il faut pas faire rire de nous, il faut pas perdre la face. Parce que c'est dur pour ton orgueil, quand tu perds la face. L'orgueil ça nous fait souvent avancer. On reste pas dans notre coin. Sinon j'aimerais pas la société, là j'aime la société, je parle aux gens. Dans la vie, le dialogue c'est la chose la plus importante. S'il n'y en avait pas, les gens se comprendraient pas. Le dialogue, c'est une partie de ma vie. J'aime parler avec les personnes qui sont dans mon rang de la société.

Les gens de la haute société, il y a ben du bon. Il y en a qui ont commencé au bas de l'échelle.

Mais il y en a aussi des pourris, c'est normal. Je n'ai rien contre ces gens-là, c'est des gens assez aimables pour parler à un homme simple. Ils comprennent que c'est pas donné à tout le monde de devenir riche. Dans la vie, il y a 3 classes de gens: le riche, l'homme moyen et le pauvre. Et ça en prend des 3 sortes. Il y en a qui sont pauvres parce qu'ils n'ont pas réussi et il y en a d'autres c'est qu'ils n'ont pas voulu essayer.

LOISIRS

Timbres, la vieille argent, les vieux meubles, j'aime bien collectionner depuis que je suis jeune. J'ai déjà travaillé le cuir. J'adore la pêche, encore aujourd'hui. Dans le moment mon plus gros loisir c'est de sortir et avoir du fun en ville. Courir le jupon, jaser, etc., sans prendre un coup.

Les femmes? Il y en a des gentilles et des exploiteuses. Je crois pas que tu ne peux pas rencontrer ce qu'on appelle une femme, dans un club. Au contraire, ce que j'appelle une femme, c'est quelqu'un qui a de l'expérience, qui a un peu sorti et qui connaît la vie, comme ça elle est capable de se contenter d'un homme et qui est heureuse de ça.

La femme se fie beaucoup à l'homme pour payer. Elles exploitent ce côté-là. Mais il y en a qui sont pas comme ça.

Il y en a qui sont bien gentilles, mais il faut faire attention pour pas que ça nous fasse mal. Par exemple, quand on en connaît une, un peu mieux, et qu'on lui pose une question sur l'instruction, là on sait vraiment ce qu'elle veut. Mais une femme, c'est la vie d'un homme. Si on réussit à trouver une femme avec qui on va bien s'entendre toute la vie, et bien on vient de faire une fortune.

J'ai jamais fait partie d'organisations. Quoiqu'une fois j'ai écrit au courrier du coeur. J'aime ça le courrier du coeur, je fouille là-dedans. C'est ben drôle. Il y a le côté des femmes qui se cherchent des hommes, des hommes qui se cherchent des hommes, etc.

L'astrologie? C'est toutes des stupidités. Dire qu'il y en a qui sont bien instruits et qui croient à ça. Notre avenir, c'est nous qui le faisons. C'est à nous d'être assez fins pour détourner les problèmes.

La musique j'aime ça un peu. Je ne suis pas un amateur de concerts de la Place des Arts, mais j'aime bien aller voir des spectacles comme Ginette Reno, Yvon Deschamps. J'aime bien les vues et le théâtre à la télévision, pas sur scène. Je me dis que la télévision m'a développé d'une certaine manière.

L'Expo, ça a fait connaître Montréal. Montréal est rendu un point de mire international.

POLITIQUE

Les troubles d'octobre, le meurtre de Laporte, je pense que c'est toute une politique. Je me pose une question: "Est-ce que c'est la politique qui l'a tué?". Mais quelle politique. Peut-être ce serait son parti qui l'a fait tuer, parce qu'il était trop intelligent? Est-ce que le gars était dans la pègre? C'est compliqué. C'est ben mêlé. Le système est ben comique. Pourquoi tout mêler? C'est parce qu'il se cache des choses en arrière de ça. Il y a des hommes hauts-placés là-dedans qui donnent des ordres. Comme on dit, c'est la haute finance. Ces gars-là sont obligés de faire comme leur parti le veut. La politique, ça se lave pas, c'est trop sale.

Les otages d'Iran, j'ai peur que ça mène à une guerre. J'espère que les Etats-Unis laisseront pas faire ça, parce que la Russie, c'est ça qu'elle cherche. La Russie veut envahir le monde, comme Hitler. Le Canada devrait faire l'armée obligatoire pour 6 mois. Mais le jeune de 18 ans qui n'a pas d'ouvrage il devrait le garder 2 ans et le dresser.

Ca va en faire un homme dans la vie. C'est important pour la défense d'un pays et c'est pas méchant pour les jeunes. Ils peuvent apprendre un métier. On pourrait même attendre à l'âge de 21 ans pour qu'ils aient fini l'école. Les filles devraient aussi y aller 6 mois et apprendre le "first aid".

IVAN

SITUATION GENERALE

Moi, je suis venu au monde dans les cantons de l'Est. A campagne, dans un petit rang avec une quinzaine de voisins. On allait à petite école du rang. Y avait une maîtresse qui enseignait de la première à la septième année. Après la septième on pouvait aller au couvent jusqu'à la neuvième avec les soeurs. Là, ben c'était trois milles de marche. A petite école, on était une vingtaine; trois en première, trois en deuxième, trois, quatre en troisième, etc. Y avait une maîtresse pour enseigner sept années différentes. Ca fait 38 ans de ça. J'en ai maintenant 45. Moi j'ai fait ma première année trois fois. Pis là, mon père m'a placé dans un orphelinat à Sherbrooke. Ma mère est morte j'avais deux ans. On peut dire que je l'ai jamais connue. On était deux enfants; deux garçons. Je suis resté à l'orphelinat cinq ans. Quand je suis sorti, ma cinquième était finie. Je suis retourné à campagne et je suis resté. J'ai fait ma sixième et ma septième pis y avait pas plus loin que la septième. Mon père m'a placé d'un collège à Sherbrooke. Je suis revenu faire ma huitième au village. Là, ça prenait trois heures aller, trois heures retour.

Fait que tu comprends j'ai été branlé d'un bord pis de l'autre. J'étais dépaysé. Lui mon père a arrêté en troisième année. Il ne savait ben écrire ni lire. C'est peut-être pour ça qu'il n'est jamais sorti de ce bout là. Pour en revenir à l'école, je n'ai pas passé ma huitième. De toute façon, j'étais tanné et j'ai décidé de travailler.

HISTOIRE DES EMPLOIS

J'ai décidé de travailler. Je travaillais dans le bois, sur la ferme. J'ai faite cultivateur pendant une couple d'années avec mon père. Je me suis ramassé à Montréal vers les 18 ans. Je suis rentré à Montréal pour apprendre la coiffure. Mon frère était rentré dans le domaine quatre mois avant. Lui, il avait ça dans la peau. Moi, je ne savais pas quoi faire pis je voulais m'en aller de chez nous. Fait que en même temps, ça me donnait une porte de sortie. On est resté ensemble moi pis mon frère.

Quand je suis arrivé à Montréal, c'était ben différent. C'était loin d'être la campagne! Bon; je suivais des cours pis j'ai commencé à travailler dans un salon. Je coupais des cheveux pis ça m'attirait même pas. J'ai travaillé dans un salon une couple d'années sur la rue Ontario.

Après ça, j'ai été transféré dans le nord de la ville. J'y suis resté un bon bout de temps. Après je me suis ouvert un petit salon. J'étais tout seul mais, j'étais presque jamais là. En réalité, ce n'était pas les cheveux qui me faisait faire de l'argent, c'était les chevaux (course).

TRAVAIL ACTUEL

Maintenant là; je fais quelque chose que j'aime ben gros, je pense. Ce n'est pas de la coiffure mais... autrement c'est employeur. Bien... pas tout à fait. C'est plutôt contact avec les gens. On peut dire administration. Ca fait trois, quatre ans que je suis là-dedans. J'aime ben ça. J'ai la responsabilité d'un salon à moi tout seul et mon frère a l'autre.

LOISIRS

Avant mes loisirs étaient presque rien. J'avais pas gros d'argent. Des fois, j'allais au parc Lafontaine voir les juniors jouer au baseball (ça coûtait rien). J'allais au cinéma une fois de temps en temps. Où est-ce qui avait le canal 10 avant c'était des films 3 pour 45¢. Ou bien, je jouais une partie de carte. Quand je travaillais à temps plein, j'ai rencontré des amis pis là je faisais de la boxe amateur.

J'ai fait ça une couple d'hiver. L'été, le centre était fermé, c'était trop chaud. C'était surtout de l'entraînement. On s'entraînait trois fois par semaine. Un petit hobby quoi!

Après ça, j'ai commencé à aller dans les clubs de cartes avec mon patron. On jouait à l'argent. L'idée de faire de l'argent sans travailler. Gagner de l'argent facilement. Après ça, j'ai laissé tomber ça pis c'était les courses. Les courses y en a six fois par semaine. Fait que un moment donné j'y allais à tous les soirs. Quand il me restait de l'argent j'allais à la Barbotte (club). J'étais un fou des courses, je dépensais toute mon énergie dedans. J'y vais encore mais c'est ben rare. On peut dire que j'ai arrêté.

Après, je me suis inscrit à l'éducation des adultes. Question de passer le temps. J'ai passé des tests, y m'ont classé, pis j'ai commencé. Pis maintenant, j'ai mon secondaire V en maths, français et anglais. Je suis allé au C.E.G.E.P., j'ai pris des cours le soir et je vais encore au C.E.G.E.P. aujourd'hui. J'aime ben ça.

AMIS

Bien, forcément, quand tu vas à l'école pis que tu vas toujours plus haut, ben t'a tendance à changer tes amis(es).

Bien... d'un côté oui, d'un côté non. Moi, au travail j'ai toujours les mêmes amis ça fait un bon bout de temps. A part ça, je fais de nouvelles connaissances. Maintenant, quand je vais chez ma blonde euh... chez les parents de ma blonde, on peut discuter de plus d'affaires, plus longtemps. Ca fait du bien de te faire dire que tu as changé.

INFORMATION

Moi, dans les journaux, je lis toutes les pages sportives au complet. Je connais tout le monde au hockey, dans les ligues de baseball, et de football. Quelquefois, je regarde les premières pages mais pas plus que ça. J'ai commencé aussi à regarder d'autres journaux que celui du Journal de Montréal, parce que je me trouvais un peu ignorant. Je lisais Le Devoir plus que le Journal de Montréal. Après je lisais la Gazette pour me pratiquer en anglais.

Je trouve que la radio est pas tellement importante. Franchement tu vas partout aujourd'hui pis c'est rien que ça que t'entend. C'est trop généralisé. Ca on l'écoute pis on l'entend plus. La T.V., j'écoute pas ça. Je n'ai pas ben le temps. Et quand je la regarde, c'est le sport ou les nouvelles le soir. Je ne suis pas un fervent de la T.V.

JEUNES - FAMILLES

Bof; je pense qu'ils sont aussi bons que les autres. Ils ont des avantages mais encore là, ce n'est plus le même contexte non plus. Tu prends les jeunes qui sortent de l'université; tu dis: Y é tu chanceux, il a étudié et toute mais en réalité, ils ne peuvent pas en faire plus que nous autres on en faisait. C'était bien plus dur dans notre temps. Ils ont sûrement des avantages mais pour eux-autres ce n'en est pas parce qu'ils ne peuvent voir de la même façon. Quand t'as pas eu de misère, pour moi, tu peux pas savoir qu'est-ce que c'est que le bon temps. La moyenne dans les familles aujourd'hui est de deux à trois enfants. Les parents peuvent plus s'en occuper adéquatement. Ils sont gâtés dans ce temps là à comparer aux familles de 17-18 enfants dans le temps. Ils ne peuvent pas comprendre le contexte. D'après eux, ils font aussi pitié que les enfants dans les grosses familles. Je trouve qu'ils ont tout cuit dans la bouche. Nous on le sait. Moi, aujourd'hui je me trouve "gradure". Il m'en faut pas gros pour être content, parce que j'ai vécu les temps durs. Fait que; les jeunes y ont aucune raison d'être ben heureux. Ça veut finalement dire qu'ils ont plus de chances d'avoir des problèmes. Si eux ils ont un contretemps ça les assomme ben raide.

Si moi j'en avais un je pourrais le prendre plus facilement. Ils sont moins fort à prendre la vie en général. Ils trouvent ça compliqué tout de suite pis ils trouvent qu'ils sont à plaindre. J'aimerais bien voir les gars d'université ou C.E.G.E.P. faire leur service militaire; malgré que même dans l'armée c'est plus facile que c'était. Ca ne serait pas beau à voir. Moi, je dis que les jeunes en veulent trop.

PHILOSOPHIE DE LA VIE

La vie aujourd'hui c'est dur. Je trouve que la vie pour les jeunes est pas dure. Elle semble dure. C'est trop facile. Bon; ils parlent des délinquants, des prisonniers pis ils disent que c'est la société. La société dans le fond c'est ton père pis ta mère hein!

Je ne suis pas marié. Je ne veux pas me marier non plus. Je ne suis pas assez stable. Pour moi, me marier c'est une grosse responsabilité. T'as pu le droit de manquer l'ouvrage et ci et ça. Tu sais ça te suit tout le temps. Ca m'intéresse pas pour le moment.

RELIGION

Bien, la religion, comme on dit c'est quand on avait quelque chose, une discussion à parler. Je pense qu'en réalité, la religion c'est parler pour rien dire et puis c'est des choses ce dont on se mêle pas. La religion ça a rapport avec la politique pis je ne sais pas moi.

Eux-autres aussi ils se servent du monde, ils se servent de tout ce qui peuvent. Je me demande si ça ne serait pas une guerre de la religion. C'est celle qui serait la plus forte, celle qui continuerait à être la plus populaire. Ils essayent d'englober le plus d'espace pour garder tout le monde. Finalement c'est ça. C'est à laquelle qui serait la plus puissante. C'est aussi pire que les forces militaires.

POLITIQUE

Tu peux pas faire autrement que de dire: "Qu'est-ce que je fais là-dedans?". Je trouve que c'est écoeurant. Je trouve que c'est une minorité maudite qui mène tout le bateau. Exemple, regarde, y ont toujours dit qui peut pas avoir une troisième guerre mondiale, pis maintenant ce qui arrive c'est qu'ils réalisent que ce soit d'un côté ou de l'autre, c'est une question de gloire et de victoire.

Ils se servent du monde comme si c'était rien, comme des bâtons. En réalité, on est rien, c'est écoeurant. C'est ben beau essayer de faire croire au monde que c'est pour notre bien, pis ci, pis ça. Tiens; tu regardes dans le monde. Les cambodgiens qui crèvent de faim, pis toute. C'est l'affaire la plus facile de faire manger du monde. C'est l'affaire la plus voulue. C'est tellement intentionnel. Pis tout ce qui disent c'est: "On va pas se marrer avec ça". La politique c'est la politique. Que ce soit pour n'importe quoi, c'est une question que le monde essaye d'être le mieux qui peuvent être. C'est ça qui compte. Celui qui va promettre le plus de belles choses c'est lui qui va gagner. C'est lui qui va être au pouvoir. Finalement, le monde va toujours être insatisfait. Tu sais quand t'a vu qu'est-ce que ça l'air ailleurs ben... qu'est-ce que je fais ici, ça n'a pas de bon sens, ça tient pas debout pantoute. Ici le monde y sont gâtés, c'est effrayant comme ils sont insatisfaits. On peut pas faire autrement que de dire qu'un jour les gens mangent de la misère à tous les jours pis qu'un moment donné y va falloir qui en aient parce qui seront jamais heureux. Il faut qu'on ait de la misère pour être heureux! C'est incroyable!

ELECTIONS

Bien, c'est ben beau les bonhommes qui sont là, y sont peut-être sincères pis toute mais si tu sais lire entre les lignes pis que tu les regardes entre les deux yeux, tu dis: "Y sont toujours ben toutes pareils".

Même si le gars est bien sincère, si il est rendu là, c'est parce qu'il veut le pouvoir. Veux, veux pas, c'est ça qu'ils veulent. Ils ont besoin du pouvoir pour faire faire telle ou telle chose. Pourquoi toi tu en aurais besoin pour faire les choses que tu veux. Les élections, la politique en fin de compte c'est comme la religion. C'est une erreur de crampe. C'est la même affaire. Il faut que tu mettes dans tête du monde que c'est comme ça ou que c'est telle ou telle chose. Sans ça tu pourras pas opérer. C'est la vieille routine. Les lavements de cerveau ça se fait encore. C'est là que les V.S. ont eu la révolution. Le gouvernement va tout faire pour garder le monde dans l'ignorance. Ca leur avantage. Que ce soit P.Q., Libéral ou N.P.D. ils ont toute la même politique.

INSTRUCTION

L'instruction ou être instruit c'est de savoir lire et écrire. Ne pas savoir ça, ça devient un handicap un jour ou l'autre. C'est important de le savoir, d'être capable de converser sur tout au moins un petit peu. C'est fatiguant de se sentir ignorant. L'instruction ça a beaucoup de valeur pour moi. L'instruction c'est de savoir parler plusieurs langues. Dans le temps de la guerre, ça serait, bien... si tu savais parler plusieurs langues tu serais capables de communiquer d'un pays à l'autre, et d'en retirer un profit.

L'instruction en tant que l'école, c'est la même chose. Si y a un gars dans ma chaise puis il parle juste en anglais et moi je ne le parle pas et bien c'est un contact d'enlevé. Dans le public pareil; exemple, y a un gars qui a le sens de la comptabilité puis que je peux en parler un peu, avec un peu de politique bien, c'est un contact qui va être en faveur pour moi et lui. L'instruction est quelque chose que tu vas chercher à l'école et dans la vie. En tout cas, dans le contexte qu'on est aujourd'hui, l'instruction de l'école est obligatoire. Tout ce qui se fait, tout ce qui a aujourd'hui requiert un certain niveau d'instruction. Tout est rangé sur ce côté là (prescription, recettes, monter un jouet, etc.). Il faut absolument que tu saches au moins lire et écrire.

Pour venir en aide aux gens qui ne savent ni lire ni écrire, je ferais comme vous avez dit de la publicité pour les gens qui connaissent des illettrés pour essayer de leur venir en aide!

CHAPITRE 5

IDENTIFICATION DES BESOINS EXPRIMES ET NON EXPRIMES DES CLIENTELES

IDENTIFICATION DES BESOINS EXPRIMES ET NON EXPRIMES DES CLIENTÈLES

Il est évident que dès la fin des entrevues, déjà, je découvrais que ce que les adultes analphabètes ont toujours exprimé en terme de besoins, se résumait à: "Je veux lire", "Je veux écrire", "Je veux m'exprimer", "Je veux comprendre", "Je veux additionner", "Je veux compter", "Je veux un livre", "Je veux un cahier", etc.

L'adulte exprimait toujours des besoins conformes à ce qu'il s'attendait de recevoir dans une classe traditionnelle. L'adulte ne s'exprimait pas sur la stratégie, ni sur les méthodes ou l'organisation de la classe. Il se fiait en général au professeur et le voyait tel que l'image qu'il en avait reçue à la petite école. Ni sur l'horaire, le rythme, l'endroit ou avec qui il était, il ne se prononçait jamais. Il approuvait même s'il était inconfortable. Toutes ces caractéristiques pourtant viennent intervenir dans l'apprentissage.

Pour réaliser un apprentissage, il y a des conditions à respecter telles: le rythme de l'étudiant, sa façon d'apprendre, soit par expérimentation, déduction, induction; sa façon d'aborder un sujet, soit approche concrète, abstraite, etc.

Son milieu ou environnement éducatif. Tenir compte de ses expériences passées, de son vécu, est très important. Les contenus doivent être significatifs et sa relation avec le professeur doit être honnête, d'égal à égal. Il doit comprendre son langage et savoir qu'il est lui aussi compris, que chacun parle des mêmes choses.

Tous les objectifs que chaque professeur cherche à atteindre auprès de ses étudiants adultes doivent rendre ces derniers capables de plus en plus d'autonomie.

Nous verrons quels sont ces rapports sociaux. Nous y découvrirons l'importance de son exclusion sociale. Qu'est-ce que l'analphabète valorise le plus? Quels sont ses priorités? Qu'avons-nous vraiment besoin de savoir pour que notre intervention réussisse? Comment pouvons-nous vraiment lui garantir qu'un apprentissage sera réussi, et s'il est pertinent, souhaitable?

A l'aide d'exemples tirés des textes sur les histoires de vies, nous constaterons que l'analphabète privilégie une façon d'être, une structure de classe (environnement), une composition de groupe, un type de professeur, etc.

Avec qui établit-il ses rapports inter-personnels? Yvan raconte avoir perdu sa mère à l'âge de deux ans, puis son père l'envoie dans un pensionnat. Un peu plus loin, il affirme: "La société dans le fond c'est ton père pis ta mère".

Roger raconte lui que son père avait beaucoup de potentiel mais "alcoolique", il ne voulait rien savoir de la vie. Sa mère, "on ne pouvait pas l'embrasser parce qu'elle était paralysée et avant elle n'avait pas le temps parce qu'elle travaillait à nous élever".

Anne-Marie avait un père magané par le travail à 42 ans et sa mère l'a séquestrée à la maison jusqu'à l'âge de 32 ans.

Tous issus de quartiers et familles à bas revenus, dès le début ils n'ont pas eu l'occasion d'avoir une relation saine avec leurs parents, les rapports déjà étaient court-circuités. La richesse de l'inter-relation entre eux et leurs parents déjà faisait sa marque.

"C'est des choses que j'aimerais vivre. Comme chez-nous, on pouvait pas embrasser ma mère...". L'affection n'était pas servie avec les repas et la présence était absente. Déjà, on pense à l'évasion. "J'ai commencé à travailler à 13 ans". "Je me suis ramassé à Montréal à 18 ans avant j'ai fait le bois, et la ferme". "Pour ça j'ai toujours été encabanée parce que ma mère avait peur. Jusqu'à sa mort, j'étais pas libre de rien faire".

Etre exclus socialement et vivre une forme d'ignorance dans la famille, influencent directement dans les rapports qui se développeront ensuite avec les autres.

En situation d'apprentissage, l'étudiant a besoin d'un climat de sécurité personnelle pour apprendre. Dans la relation professeur-étudiant, ce dernier ayant connu ou subi très jeune l'ignorance, ne sera sûrement pas le premier à se rendre au centre d'éducation. Si la glace est dure à briser pour le professeur, l'étudiant lui, fait constamment face à l'échec. Cette situation d'échec l'influence et le force au retrait.

Yvan

"Moi, j'ai fait ma première année trois fois. Pis là mon père m'a placé dans un orphelinat pour cinq ans. J'ai fait ma sixième et ma septième au rang. Puis ma huitième au village. Après, je me suis inscrit à l'éducation des adultes. J'ai passé des tests, y m'ont classé, pis j'ai recommencé".

Roger

"J'ai été à l'école Bonsecours en première année chez les soeurs. Ensuite, ils m'ont envoyé à St-Jacques jusqu'en quatrième année et ensuite à St-Laurent. A St-Jacques, j'avais un peu de misère et quand ils m'ont envoyé à St-Laurent, ils m'ont dit que je continuerais à étudier mais que j'aurais aussi 2, 3 heures de travaux manuels. Là, ils nous forçaient pas à étudier et c'est là que j'ai commencé à lâcher le crayon".

Claude

"J'ai été à l'école, pis ça marchait pas, j'ai redoublé ma première année. Je me souviens que la deuxième année que j'étais en première, ils m'ont monté par charité, comme d'habitude. La deuxième, encore doublée. Trois, quatre, cinq, sixième année, je m'en souviens plus. En septième, ils m'ont passé un orienteur. Le gars a dit, la seule place qu'on peut l'envoyer, c'est l'école des métiers parce qu'il n'y a rien à faire avec. Ca m'a passé encore par-dessus la tête".

Anne-Marie

"Chu allée à l'école Marguerite-Bourgeois, c'était pas loin. Je ne sais pas si j'ai fait une semaine ou deux. Les soeurs voulaient pas me garder. J'étais pas du monde comme vous dites".

Il est clair que l'adulte ayant subi ce genre d'expérience en quelques milliers d'exemplaires, ne sera pas celui qui fera un retour rapide afin de perfectionner ses études. Même s'il connaît l'enjeu de son ignorance, l'adulte gardera toujours l'image du milieu scolaire qu'il a connue.

Roger

"Même si je devais retourner avec les enfants à la petite école et que la maîtresse me chicanerait un peu; être sûr que j'apprendrais, peut-être que j'y retournerais".

L'image de l'école à refaire, l'accueil aux étudiants est très important.

"Je suis allé à l'éducation des adultes à la polyvalente et je ne trouvais pas où c'était à l'intérieur. Alors que je me suis retrouvé devant la bonne porte, j'ai demandé où était le directeur. C'est là, devant toi, tu vois pas?".

L'étudiant a besoin de respect, d'intimité pour s'acclimater avec le milieu qu'il fréquentera. Il ne veut pas y voir vingt personnes, une seule et la bonne; même s'il se rend au local seul pour la première fois, et que sa motivation est solide. Si l'accueil n'est pas facile, chaleureux et individualisé, il peut toujours rebrousser chemin. Il veut voir qui sera le professeur.

La pensée magique finit par se développer chez certains analphabètes car sur quoi d'autre peuvent-ils s'appuyer pour espérer. Qui peut les aider à se situer lorsqu'il n'y a pas de confident?

On ne pousse pas le ridicule au point de dévoiler l'image qu'on a de soi aux autres, surtout une image négative. Si l'analphabète se considère niaiseux, handicapé et malade, cela ne vient pas que de son imagination; ses rapports avec sa famille, ses voisins, ses confrères de classe lui ont bien confirmé. Ce n'est que divinement, magiquement que la guérison peut s'effectuer pour un cas si grave.

L'image qu'il perçoit et celle qu'il projette, il la déteste. Un besoin non exprimé est celui d'être approché, sollicité comme un être ayant une valeur.

De nos jours, on souscrit pour tout genre d'handicapés (c'est bien en soi) mais on coupe les budgets en éducation des adultes et l'analphabétisme demeure un sujet privé. L'analphabète sent très bien que la société ne lui a pas encore ouvert la grande porte (ou la petite d'en arrière).

La pensée magique c'est pour la guérison de l'état et non pas pour se qu'il sent qu'on pense de lui.

Yvan

"Lui mon père a arrêté en troisième année. Il ne sait pas lire et écrire. C'est peut-être pour ça qu'il n'est jamais sorti de ce bout-là".

Chez l'analphabète, le caractère héréditaire joue beaucoup, c'est une grande crainte. Ne pas confondre avec l'héritage social. L'hérédité pour eux c'est incurable.

"Moi je ne savais quoi faire pis je voulais m'en aller de chez-nous. Quand je suis arrivé à Montréal, c'était ben différent. C'était de la campagne. L'anonymat, les loisirs, les courses, les cartes, la "Barbotte"...".

"Je jouais à l'argent. L'idée de faire de l'argent sans travailler, gagner de l'argent facilement".

Roger

"Chez-nous, nous sommes plusieurs pas tellement instruits. Moi, je dis que c'est à cause de nous-autres, on a pas voulu. Mais nous-autres on est pas paresseux, on est de bons travailleurs".

Les valeurs sont difficiles à évaluer, il est plus facile, souvent, de prendre le blâme que de le passer à ses parents ou à d'autres. Mais là, c'est la majorité qui n'apprend pas. Mieux vaut être paresseux et capable, que travaillant et complètement idiot. L'image qu'il projette est ambiguë et celle qu'il a de lui aussi. Il vit dans le doute de l'incapacité totale.

Un autre besoin important pour lui, qu'il n'exprimera jamais, la démystification de l'analphabétisme comme maladie incurable.

Claude

"Je sais pas si ce que j'ai c'est une maladie, mais c'est sûrement quelque chose parce que je veux apprendre. Si le Bon Dieu a pas voulu me donner ça, ben il m'a donné autre chose, il me fait mon chemin".

Anne-Marie

"Moi je suis le bébé de la famille. Moi c'était une erreur. Ca été une méchante erreur. Elle disait que non, mais moi oui, avec tous les troubles qu'elle a eus pour moi. J'étais malade pis le docteur avait dit à ma mère si vous voulez la guérir, il faut lui laisser faire ses quatre volontés".

Parmi les histoires de vies, la seule personne qui avait une maladie était Anne-Marie qui souffrait d'épilepsie. La famille et l'entourage, dès le jeune âge, ont eu tôt fait de grandir le problème. Donc, ici, si pour elle l'analphabétisme est une suite logique à l'épilepsie, il semble pour elle plus facile de parler maladie que d'ignorance ou l'inverse, l'ignorance dûe à la maladie. Souvent, on rencontre ce paravent devant l'analphabétisme ou encore je n'ai pas mes lunettes. Mieux vaut avoir la vue faible et être distrait...

Je crois que ses problèmes font partie de ces besoins fondamentaux jamais exprimés de la part des analphabètes. Parce que pour apprendre, il faut que l'étudiant soit certain de sa capacité d'apprendre. Comment le saurait-il? Pour apprendre, ça prend du temps et le temps c'est le doute. Donc, rapidement l'étudiant doit être capable de se servir de ce qu'il vient d'apprendre afin de lui prouver sa capacité et finalement détruire chez lui, cette solution magique qui tient du miracle.

Claude

"Le professeur était aimable, il voulait tellement me montrer, qu'il me criait après moi, mais c'est pas de sa faute, il voulait tellement que j'apprenne. J'étais comme endormi.

La science est pas assez avancée pour comprendre ce que j'ai. Je me pose la question: Qu'est-ce que j'ai qu'un autre a, que moi j'ai pas?".

Même les considérations scientifiques, la science et la philosophie ne peuvent y répondre. Son problème est mystérieux et pour le moment incurable. Les besoins les plus profonds de ces analphabètes ne sont pas d'ordre strictement pédagogique, ils sont d'ordre social.

Ca devient plus clair à comprendre pourquoi l'analphabète se sent seul et si difficile à recruter, car exposer son problème que même la science n'a pas atteint ou résoud, fait de lui un cas unique. Il a besoin de ne plus être le cas et de se confondre à un groupe de personnes comme lui. Déjà, son isolement social se réduirait et se confondrait au groupe pour effacer sa marginalité.

Ses amis, ses relations avec les gens qui l'entourent

Yvan

"Moi, au travail, j'ai toujours les mêmes amis, ça fait un bon bout de temps. A part ça, je fais de nouvelles connaissances".

Roger

"Comme j'ai déjà dit, c'est le foreman qui s'occupe de mes papiers, d'ailleurs, c'est mon chum, je l'appelle mon secrétaire. En ville, j'ai pas tellement d'amis. En campagne, c'est mon beau-frère. Mes seuls amis c'est alentour de la campagne".

Anne-Marie

"J'avais pas d'amis dû à mon caractère, y a pas personne qui voulait jouer avec moi. Dans ma famille, personne m'aimait, excepté ma soeur. J'irais voir mes vedettes parce qui me donnent de l'affection et du réconfort. J'avais une amie, elle me considérait comme une soeur, aujourd'hui elle est morte".

Claude

"J'mé ramassé à l'école et c'est fort, je me souviens même pas s'il y avait des amis dans ma classe".

"Avoir des amis dans la vie c'est important et tu prouves ton existence. Celui qui n'a pas d'amis subit la solitude totale. Ex.: Quand j'ai vu une fois des robineux, ça m'a frappé, je voulais pas devenir comme eux-autres, des rejetés de la société".

L'analphabète a besoin non seulement de se trouver dans un groupe d'alphabétisation mais aussi comme tout le monde il a besoin d'amis. Il s'attend d'arriver dans une atmosphère amicale, sans compétition. En premier, de bouche à oreille, il s'y rendra avec une connaissance, pour se faire des amis. C'est une des motivations qui attirent le plus de gens en éducation des adultes.

Le mariage est un sujet chargé d'émotions auprès de la majorité des analphabètes que j'ai rencontrés. Souvent, l'homme se refuse au mariage par insécurité, dûe à sa situation. Comme si ce n'était pas un privilège social auquel il aurait droit. Plusieurs rejettent l'idée se sentant trop démunis. Ils ne croient pas avoir droit à un tel avenir. Conséquence, l'isolement se ressert.

Roger

Il a refusé de se marier à cause de l'insécurité que la vie lui réservait. Il n'a pas eu tort parce qu'en mars 1981 il a perdu son travail, là où il était depuis 25 ans. Il ne voulait pas risquer d'avoir une femme et des enfants dans la misère.

Yvan

"Je ne suis pas marié. Je ne veux pas me marier non plus. Je ne suis pas assez stable. T'as pu le droit de manquer d'ouvrage".

Anne-Marie

"Le mariage c'est bon pour les autres, pas pour moi. Je sais que je ne suis pas faite pour me marier. Quand tu te maries, il faut que tu restes encabané".

Claude

"Là, je savais qu'il fallait de l'instruction et c'est aussi important pour marier une femme. J'aimerais bien avoir une femme mais je peux pas. C'est pas n'importe qui qui peut accepter cette chose-là. Je suis ambitieux parce que si je l'étais pas, j'aurais pu devenir rien dans la vie. La vie pour moi, c'est d'être capable de me marier un jour, d'avoir un enfant. Si j'ai pas d'enfant, au moins, j'aurais quelqu'un à côté de moi".

Qui donc dans la société n'a pas le droit au mariage. Etre écarté du mariage dû à l'analphabétisme, nous démontre toute l'importance et l'ampleur des besoins cachés de ces adultes. Pour eux, être marié est une responsabilité que seuls les gens organisés, instruits, ont droit. Etre marié est un statut social à atteindre. De plus, ça fait plus sérieux. C'est aussi avoir droit à la progéniture; les analphabètes ne se reproduiront pas. Ils se sentent exclus du droit de se perpétuer, de prolonger leur race dans le temps. De leur part, c'est vraiment recevoir un coup en bas de la ceinture.

Ce qu'ils attendent de l'éducation

Yvan

"Discuter de plus d'affaires, plus longtemps. Commencer à regarder d'autres journaux que le Montréal-Matin. L'instruction c'est de savoir parler plusieurs langues. Tout ce qui se fait, tout ce qui a aujourd'hui requiert un certain niveau d'instruction. Tout est rangé sur ce côté-là (prescriptions, recettes, monter des jouets, etc.). Il faut absolument que tu saches au moins lire et écrire".

Paul

"J'enveloppais pis mon chum marquait. Pour empaqueter, je marchais par les numéros. J'étais pas syndiqué mais si tu travailles ben, t'as pas de problèmes".

Paul aurait, pour son travail, besoin de cours précis ponctués sur le "marquage" des paquets, de plus, connaître ses droits de travailleur lui apporterait plus de sécurité personnelle. Les besoins de Paul sont très précis mais difficiles à détecter dans une classe en plein cheminement. Paul a des besoins urgents et l'école y répondra indirectement à l'intérieur d'une longue démarche d'alphabétisation. Il avait beaucoup de choses à dire, il avait besoin de s'exprimer et partager ses expériences.

Paul raconte comme les autres, tous les emplois qu'il a dûs faire et par le biais de qui, il les a trouvés, c'était pénible d'être à la merci d'un frère ou d'un ami puis finalement se voir obligé d'accepter un emploi sans avoir le choix. Avec son secret, il croit que se voir offrir une "job" c'est un privilège.

"J'ai eu un problème quand la cie a été achetée, j'ai perdu ma "seignorité" de 12 ans, mais j'ai été chanceux parce que la nouvelle cie m'a gardé. C'est un combat, il faut se watcher tout le temps".

Le témoignage de Paul est clair, pour garder un travail, l'analphabète doit réussir des prouesses fantastiques, travailler dans la clandestinité, subir les volontés du patron, être plus travaillant que la moyenne, c'est-à-dire contribuer à sa propre exploitation, dans le grand silence.

Ils ne sont pas à l'épreuve de la violence, mais cette violence doit être contrôlée et souvent est orientée vers ses proches. Ceux qui partagent ses secrets.

"Le boss est un genre hypocrite. Il nous regarde avec ses sourires mais à chaque fois qu'on fait une erreur, il est là pour te piquer, c'est ça qui décourage les employés".

Paul le premier, dans ce foyer de violence, doit sublimer sa colère.

"J'ai jamais eu d'auto. J'aime autant que les enfants mangent bien. Le boss est trop gratteux pour nous donner un bonus".

"A la radio, j'aime bien la musique, le sentimental, ça te tient au courant de l'amour".

La violence et l'amour; y a-t-il des cours pour permettre à un homme de 40 ans de s'exprimer dans ces deux univers?

Ces besoins de connaître et comprendre le convenable social, l'étouffent. Jamais Paul n'exprimera de tels besoins aussi vitaux et profonds.

"Mon but c'est de m'accorder avec tout le monde, ça c'est important. Je veux suivre un certain milieu. Je veux que les gens me respectent de la même façon que je les respecte".

Connaître le code écrit et le maîtriser pour l'analphabète c'est entrouvrir la porte de la dignité, parce que l'égalité, il ne la vit pas, même avec ses pairs alphabétisés.

Voyons l'histoire de vie d'une femme analphabète n'ayant pas vécu la même insécurité financière ou affective. Elle explique ses besoins de façon différente. Son histoire familiale et scolaire explique son analphabétisme.

Madame Poirier

"J'avais 11 ans quand ma mère est morte, j'étais en 3e année, c'est là que j'ai arrêté l'école. Dans le français, j'ai jamais été bonne, pour écrire j'ai toujours été à la queue. Mais seulement pour le par coeur, le catéchisme dans ce temps-là, j'ai eu "grande distinction". J'étais bonne dans le calcul".

"A 14 ans, mon père est mort (1935), c'était la grosse crise fait que personne voulait me garder. Je restais à Montréal dans ce temps-là, fait que j'ai commencé à travailler dans des maisons privées. J'avais pas besoin de savoir lire et écrire, je travaillais fort, je gagnais $1.10 par semaine, nourrie, couchée".

"J'ai toujours travaillé chez des gens qui étaient assez bien éduqués. Ca toujours été des gens qui parlaient bien, fait que j'en prenais des mots. Même que j'ai appris à parler l'anglais chez les Juifs".

Les expériences de vie de cette femme lui ont donné l'occasion d'apprendre beaucoup, et de croire qu'elle est capable d'apprendre. Pour elle, la lecture et l'écriture c'est un accident de parcours, ce n'est pas une incapacité dont elle est convaincue. Elle n'y voit pas de mystérieux ou miraculeux.

"Ca allait bien, je travaillais avec le public. Encore là, je rencontrais des gens biens, voyageurs de commerce, etc. Par exemple, j'ai toujours été débrouillarde, je suis jamais restée à la maison, même si je savais pas lire et écrire. Au restaurant j'apprenais les menus par coeur. J'ai resté là 3, 4 ans".

"Ma belle-mère était maîtresse d'école. C'est drôle, j'ai toujours eu des gens qui étaient instruits. J'ai jamais eu des gens ignorants comme moi. Mes amies savaient écrire, mais on n'en parlait pas de ça".

Elle se dit ignorante mais pas incapable, il est évident que sa situation n'est pas rose et elle le sait très bien; elle ne vit pas écrasée par la pression sociale.

"Je me suis mariée. Tout ce que je faisais, c'était le ménage et aller aux vues. On avait un petit cercle d'amis et on se recevait".

Ses contacts avec les gens, les amis, étaient simples, sans tension et ses rapports avec les autres comme l'ensemble des autres femmes, on n'y voit pas de rejet.

Elle ne manque de rien et elle a confiance en elle.

"Quelqu'un qui veut apprendre peut. Mais l'important c'était de montrer qu'on avait un char neuf, une maison et qu'on était bien habillé".

"Ensuite, j'ai continué à avoir des amis, des amis et qui étaient de plus en plus instruits. Je sais pas pourquoi, mais je dois dire que quand même je suis pas instruite, (ça c'est se vanter par exemple) j'écoute ben la radio, la télévision et j'écoute beaucoup parler les gens qui sont instruits; je les admire ces gens-là. Une fois, j'écoutais la radio, c'était un homme instruit qui donnait des conseils et il parlait à un menuisier en disant que lui, même s'il n'était pas instruit, ne savait pas faire une table alors il a dit que le menuisier valait autant que lui (celui qui était instruit). Cette discussion m'a beaucoup marquée et ça m'a donné confiance et maintenant je vous parle et je n'ai pas honte même si je sais que vous êtes bien instruit. Il faut dire que pendant qu'il y en a qui s'instruisait, moi j'ai appris d'autres choses de la vie. Ma soeur est plus instruite que moi, mais je ne changerais pas de place avec elle. Car je comprends mieux la vie et j'accepte plus les gens qu'elle les accepte".

Son explication démontre bien son sentiment d'égalité, elle ne valorise pas que l'instruction, même si ça lui semble bien important. Elle a quand même développé un esprit critique face à ceux qui sont instruits.

Son esprit critique est assez fort pour expliquer son retour à l'école et découvrir que pour apprendre ça prend des conditions d'enseignement particulières. Elle analyse la situation, l'environnement éducatif, la clientèle et le professeur puis elle explique la situation globale. Ses besoins étaient d'étudier dans un cadre facilitant.

"Mais je vais vous dire ce que je pense de la Commission scolaire (ça va vous faire du tort je crois). Quand j'ai recommencé, on était 25 par classe, mais tout le monde n'était pas au même niveau car on avait pas la même expérience. Il y en avait qui étaient arriérés, d'autres infirmes, etc. Des fois, c'était des professeurs qui enseignaient aussi la journée et alors le soir ils étaient fatigués, ils nous contaient leur journée, mais pendant ce temps nous on n'apprenait pas. Je ne l'ai pas assez dit, aujourd'hui je le regrette, il aurait fallu que j'aille voir le directeur d'école et dénoncer ceux qui étaient comme ça (elle parle d'un professeur en particulier). Ca, c'est une situation qui décourage les gens. Je crois que ces professeurs-là, ne réalisaient pas qu'ils nous faisaient perdre notre temps.

Et quand on le disait au professeur, c'était pas mieux, car il nous en mettait trop et on ne comprenait plus rien. Alors là, j'ai arrêté d'aller à l'école".

Elle propose des stratégies. "Il faudrait mettre des personnes de même niveau ensemble".

Depuis son deuxième mariage, elle consacre plus de temps à la lecture, elle a lu: "Maria Chapdelaine", "Le Survenant", et "Séraphin". "C'était plus facile parce que je connaissais déjà l'histoire un peu". Même après une deuxième tentative à l'école qui n'a pas fonctionné parce qu'elle était dans une classe où les gens étaient trop avancés pour elle, elle a décidé d'apprendre seule avec un professeur privé.

Pour ce qui est de ses perceptions de la politique, des amis, de la télévision, des loisirs, elle a beaucoup d'opinions à émettre et passe bien ses messages.

Elle valorise l'éducation à l'instruction et croit que savoir vivre est encore le plus important, même si l'instruction c'est la plus belle chose.

Madame Poirier est un exemple d'une population analphabète démontrant des besoins précis d'apprentissage.

Elle est critique face au système de l'éducation et ne veut pas perdre son temps. Lorsqu'elle a voulu apprendre, elle a pris les moyens pour, parce qu'elle en avait, puis elle y a mis toutes les énergies voulues. Le plein temps, à moyen terme, aurait répondu à ses besoins.

Il y a encore beaucoup de Madame Poirier qui ne font plus confiance aux maisons d'enseignement à cause de leurs préjugés et préfèrent apprendre seules.

Conclusion

Une série de besoins sont apparus dans ces quelques témoignages. La diversité de la population analphabète nous porte à découvrir deux grandes lignes. Ceux qui sont isolés dans tous les rapports avec la société et qui n'ont pas de moyens de communiquer; ces gens-là mystifient l'éducation et ont la conviction de ne jamais pouvoir apprendre. Et ceux qui ne sont pas défavorisés et qui n'ont pas appris par accident.

Donc, deux démarches différentes faisant appel à des stratégies différentes.

Des besoins qui n'ont jamais été exprimés et qui expriment des sentiments les plus intimes.

Par exemple, s'il est difficile d'apprendre lorsque tu as faim et mal nourri, il est sûrement plus difficile d'apprendre lorsque tu as la conviction que tu ne peux pas apprendre. Tu ne te rendras jamais aux cours si tu sais ou tu crois qu'on ne veut pas t'y voir.

Etre un exclus de la société et en avoir la conviction, par les constats de tous les jours à travers tes rapports avec ton milieu, ne te donnera jamais suffisamment de confiance pour te laisser croire que tu peux, non seulement être pris au sérieux et accepté à l'école, mais aussi, apprendre.

Leurs besoins d'apprendre est loin d'être le plus important. L'important pour eux est d'améliorer leurs rapports avec la société, d'être considérés comme des êtres égaux et de partager les mêmes chances que les autres dans le travail, les loisirs et l'instruction.

Ils veulent cesser de vivre cachés, anonymes, ignorants et sans espoir.

CHAPITRE 6

PREMIERES ANALYSES

PREMIERES ANALYSES

Une fois les entrevues complétées, reste le travail de l'analyse. Cette partie est bien entendu la plus délicate, rappelons toutefois qu'elle vise ici avant tout à formuler une hypothèse qui pourrait définir ce qu'est le rapport social spécifique qu'entretient un analphabète au sein d'une société lettrée: c'est la visée de la démarche inductive privilégiée.

Ajoutons que le nombre d'entrevues réalisées ne représente pas ici un critère décisif. Le plus grand nombre d'entrevues pourra permettre de reconstituer un univers de contenu plus vaste, il va de soi; la valeur de l'hypothèse cherchée, peut-être importe-t-il de la rappeler, est méthodologique et non pas statistique: elle ne vise pas la représentativité mais l'explication d'un phénomène social.

L'analyse pourra se faire suivant les moments suivants:

1. Définition du corpus
   - Combien d'entrevues ont été réalisées auprès de qui?
   - Description des milieux touchés

2. Délimitation du corpus
   - Suivant la démarche prévue, quelles sont les entrevues pouvant donner lieu à une analyse: cet univers a-t-il pu être reconstitué et dans quelles limites?

3. Description du corpus

- Sur la base des entrevues retenues, il est essentiel d'en décrire le contenu autour des grands axes retenus dans la problématique et à la base du schéma:
  a) Le rapport de l'analphabète au monde, comment le voit-il?
  b) Le rapport de l'analphabète à la société, comment le définit-il?
  c) Le rapport de l'analphabète à lui-même, comment s'estime-t-il?
- Sur cette base, partant de cette description, il est possible de formuler une première hypothèse qui identifierait le "ce par quoi" l'analphabète se définit et définit les autres; quel est, au fondement même de tout ce qu'il dit, le principe intégrateur de ces propos nous mettant sur la piste de la logique d'explication que l'analphabète met en oeuvre pour expliquer son univers.
- Par-delà la différence observée dans les diverses situations, particulières à chacun des analphabètes, une même hypothèse devrait valoir pour tous les cas relatifs à une société comme la nôtre dont le développement serait déterminant de la situation générale de l'analphabétisme dont cette hypothèse pourra être l'explication.

4. Découpage du corpus

- Partant de cette hypothèse, il s'agit de décomposer le récit, retenant tous les faits de sens se rapprochant de près ou de loin à ce principe intégrateur.
- La reconstitution de cet ensemble permettra à la fois d'évaluer la justesse de l'hypothèse et, le cas échéant, de reconstituer l'univers de sens donnant signification à l'univers de vie de l'analphabète. La logique d'explication étant faite ici de tous les éléments mis en oeuvre dans le raisonnement leur donnant le sens cherché, i.e. qui vérifie l'hypothèse dans sa construction empirique. Les trois axes définis plus haut pourront ici faciliter le travail.

Ce travail n'aura évidemment pas expliqué la situation de l'analphabétisme. L'hypothèse formulée dans la perspective esquissée est relative à une démarche inductive qui n'en aura donné qu'une première mesure dont on peut juger de l'importance par ailleurs; il faudrait maintenant multiplier les entrevues qui permettent de mesurer sa valeur de généralisation. De manière plus rigoureuse, il faudrait cette fois entreprendre une recherche systématique qui analyse cette question en profondeur et de manière extensive.

Dans cette perspective, ce premier travail aura réussi, je pense, à mettre en évidence que l'analphabétisme "déscolarisé" renvoie à un processus premier d'exclusion dont l'explication devrait se retrouver dans l'articulation concrète qu'en font les analphabètes, véritable processus social constitutif d'un univers dont le principe de légitimité procède de cette exclusion et renforce ce processus d'exclusion puisque à son fondement. L'hypothèse formulée devrait faire apparaître le fondement positif de cet univers, comme processus social, second et véritable lieu d'explication de l'analphabétisme: ce processus social n'est rien moins qu'une socialisation forcée à un autre univers dont la disparition (de l'analphabétisme) exige rien de moins qu'une nouvelle socialisation. Et cette tâche, pour être réalisée, exige plus que des "lettres de créance".

Premières analyses

Il ne s'agit en aucun cas ici d'une analyse exhaustive des histoires de vie, faite suivant les règles d'une méthode qualitative largement explicitées. Comme nous l'avons expliqué plus haut, cette démarche n'est cependant pas sans rigueur et vise essentiellement la mise à l'épreuve d'une première hypothèse dont nous tenterons maintenant de mettre en évidence le contenu concret - ce que serait ce rapport social spécifique - en suivant les différents moments définis de cette recherche exploratoire, inductive, avons-nous précisé.

Définition du corpus

Roger Cartier a recueilli six (6) histoires de vie au cours de la recherche. Deux d'entre elles sont le fait d'analphabètes, un homme et une femme, touchés par un programme d'alphabétisation. Les quatre autres, trois hommes et une femme, ne l'ont pas été même si deux d'entr'eux ont fait de brèves tentatives qui se sont limitées à une inscription que l'on a vite oubliée tant le "déclassement" les a affectés. L'âge des interviewés varie de 30 à 60 ans.

Ces histoires ont été recueillies au cours d'entrevues qui ont duré de une à deux heures. Elles sont donc relativement courtes et ont toutes été retranscrites pour les fins de l'analyse. Dans les conditions actuelles de la recherche ce travail n'a pu être fait dans les meilleurs conditions naturellement tant, il importe de le mentionner, le langage de l'analphabète comporte des difficultés dans l'élocution, l'énonciation et l'articulation de son discours, dans sa clarté même comme nous le verrons plus loin. Ces difficultés à elles seules mériteraient comme on s'en doute, que l'on s'y attarde avant même que ne débute toute analyse.

Ces histoires de vie constituent donc notre matériau de base.

Il est limité sans l'être trop, pour des raisons déjà expliquées, et ne permettra pas, comme on le souhaitait à l'origine, que l'on s'attache à observer des différences éventuelles dans les histoires de vie d'analphabètes participant ou non à un programme d'alphabétisation, ou ayant participé ou non à de tels programmes. Ce matériau est cependant suffisant pour une première analyse.

Délimitation du corpus

A l'exception d'un seul, tous ont connu d'une manière ou d'une autre des difficultés scolaires à l'origine de leur analphabétisme; dans un cas cependant la scolarisation atteignait la 7e année, niveau assez élevé pour l'époque. Cet "analphabète" par suite de conditions particulières termine actuellement son CEGEP et vise une inscription universitaire. Cet itinéraire n'est en rien représentatif d'une alphabétisation et s'inscrirait davantage dans une étude sur les divers programmes et pédagogies de l'éducation permanente; pour cette raison, nous l'avons exclu du matériau d'analyse. L'exception indiquée plus tôt est le fait d'une dame, bonne élève si l'on peut dire, dont le père avait besoin à la maison par suite de la mort de sa mère. Ce cas demeure représentatif tant il est clair que tous les cas retenus ici aussi bien que l'analphabétisme en général, est le fait de milieux défavorisés à tous égards. Comme lui avait expliqué son père: "J'ai gagné ma vie comme ça, fait que t'a gagneras pareil".

Dans tous les cas mentionnés, ces analphabètes, pour des raisons diverses, se sont retirés du système scolaire très tôt après avoir doublé ou triplé leur première, deuxième ou troisième année ainsi qu'ils nous l'ont raconté. Ce sont des exclus du système scolaire plutôt que des produits de ce système tels qu'on l'observe aujourd'hui. Cet analphabétisme est classique, de première manière si l'on me permet cette expression pour la différencier de cette période plus récente qui a suivi la réforme de l'éducation. Nous n'insisterons pas davantage sur cette différence pourtant importante dans le cas qui nous occupe ici tant la scolarisation et le sens social qu'elle recouvrait nous renvoient, avant et après 60, à deux types de sociétés déterminantes pour ainsi dire de deux formes d'analphabétisme exigeant une explication spécifique. Sans que cela nous fasse oublier aussi que dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une société où il y avait un système scolaire - une école - dont la "nature" sociale était différente.

Description du corpus

La description des histoires de vie ne constitue pas un résumé le plus complet et le plus fidèle de la vie de l'analphabète, telle que racontée. Cette description est méthodique plutôt et doit permettre au contraire de recenser au sein de l'histoire de vie le point de vue privilégié par l'analphabète pour rendre compte de son expérience.

Ce point de vue constitue notre objet d'analyse, le contenu concret de l'hypothèse théorique formulée dans la première partie de notre travail. A l'inverse, si cette hypothèse s'avère fausse, c'est tout autant le contenu concret qu'il faudra construire théoriquement au sein d'une problématique dont la visée est l'explication.

Le schéma d'entrevue présenté plus tôt aussi bien que le schéma d'analyse visaient la reconstitution de l'ensemble de l'univers de vie de l'analphabète et la définition, d'un point de vue sociologique, des diverses dimensions qui en sont constitutives; ainsi par exemple, le rapport au monde, à la société et à soi-même. Le travail de description vise à dégager le point de vue privilégié dans cette reconstitution par l'analphabète; le découpage vise à découvrir l'organisation du discours de l'analphabète ainsi que de sa vie qui en procède de quelque manière comme nous avons tenté de l'esquisser dans ces premiers éléments d'une problématique de l'analphabétisme.

Il va de soi que les difficultés d'expression de l'analphabète ont pour effet immédiat de réduire la portée de son propos: les entrevues ont de 10 à 20 pages maximum. C'est dire que tous les éléments recensés dans le schéma d'entrevue ne s'y retrouvent pas, comme prévu, bien au contraire.

Soulignons enfin que cette description n'est pas faite sous le signe de ce que serait une sorte de "neutralité" scientifique comme il arrive qu'on le pose. Ce travail est fait suivant une démarche dont nous avons précisé les règles.

Histoire de vie I

Madame Poirier a dû quitter l'école très tôt, après sa 3e année, pour remplacer sa mère à la maison, à la mort de celle-ci. Cette situation est à l'origine de son analphabétisme. Sa mère était instruite, elle "servait de secrétaire à mon père" qui ne l'était pas.

"J'ai gagné ma vie comme ça, fait que t'as gagneras pareil".

Elle regrettera vivement sa situation, cette situation, notamment l'indifférence de sa famille, partie responsable de sa condition d'analphabète.

"Les soeurs de mon père auraient pu me conseiller d'aller à l'école, mais non, elles me laissaient faire".

Venue à Montréal, elle a par la suite travaillé comme bonne et serveuse dans un hôtel. Elle a pu ainsi apprendre à parler anglais, preuve qu'elle pouvait apprendre. Néanmoins, elle se débrouille,

"Au restaurant j'apprenais les menus par coeur. J'ai resté là 3, 4 ans".

Si elle s'explique mal qu'elle ait pu se retrouver dans cette condition,

"Ma belle-mère était maîtresse d'école. C'est drôle j'ai toujours eu des gens qui étaient instruits. J'ai jamais eu des gens ignorants comme moi. Mes amies savaient écrire, mais on n'en parlait pas de ça".

ses fréquentations, son milieu lui permettent de vivre sa situation d'analphabète sans trop d'humiliations,

"Le monde pouvait pas s'imaginer que je savais pas lire et écrire. De toute façon, dans ce temps-là, les loisirs c'étaient d'aller aux vues, au restaurant et jouer aux cartes. Pour ça on n'avait pas besoin de savoir lire et écrire ".

Sa condition de femme, telle que décrite, permet de comprendre son point de vue, aussi bien que la condition de la femme à cette époque,

"Je me suis mariée, mais j'ai pas travaillé, mon mari savait écrire. Tout ce que je faisais, c'était le ménage et aller aux vues. On avait un petit cercle d'amis et on se recevait".

Consciente de ce fait, elle fera en sorte que son fils puisse étudier,

"Pour mon fils, j'ai pas fait comme mon père. Je l'ai envoyé à l'école même que je lui ai dit que je le récompenserais pour aller à l'école jusqu'à 21 ans".

pour qu'il puisse être le plus instruit possible,

"Je suis bien fière de mon fils, je lui ai donné ce que je n'ai pas eu dans la vie. Je lui ai laissé choisir ce qu'il avait envie de faire et je l'ai encouragé. Par exemple, j'ai loué des chambres pour pouvoir payer ses études. Ce qui était important, c'est que mon fils aime ce qu'il fait, parce que c'est pas drôle pour une femme de voir un mari qui n'aime pas ce qu'il fait".

A la mort de son premier mari, elle ressent de manière plus radicale son analphabétisme qui la pousse à l'action,

"Quand mon premier mari est mort, j'avais de la difficulté par exemple à faire les reçus de loyers, j'étais obligée d'achaler tout le monde, alors c'est là que j'ai décidé de prendre des cours à la Commission scolaire".

Elle abandonnera quelque temps plus tard tellement l'organisation des cours était mauvaise à son avis. Elle en a été découragée. Son remariage lui permet de retrouver sa stabilité d'antan.

"Là, je suis remariée. On a des amis instruits".

Cette fois pourtant son handicap est plus durement ressenti. Ses projets s'en trouvent compromis.

"Si j'avais eu de l'instruction quand mon mari est mort, j'aurais ouvert un magasin. J'ai toujours aimé le public. Mon père était commerçant. Je pouvais pas ouvrir un magasin, parce que dans ce temps-là, à 42 ans, je n'étais même pas capable d'écrire mon nom".

Si encore ici, ses belles-soeurs notamment "ne savent pas que je ne sais pas écrire", pas plus que les autres, elle cache cette fois ses difficultés en faisant comme si:

"Comme loisirs, je danse et j'ai même suivi un cours de personnalité quand je ne savais pas écrire. Quand les autres écrivaient, je faisais semblant d'écrire. J'ai appris beaucoup dans ce cours, par exemple comment mieux me comporter avec les gens".

Mais tout cela ne règle pas le problème,

"Il y aurait eu bien des organisations qui m'auraient intéressée mais quand tu ne sais pas lire et écrire, tu peux pas aller avec n'importe quels gens. Par exemple, je ne sais pas m'exprimer en public. C'est la base que je n'ai pas eue".

Et elle en procède toujours, elle est réduite au silence ainsi qu'en témoignent ses fréquentations par exemple; s'y trouve résumée toute la valeur qu'elle accorde à l'instruction.

"L'instruction, pour moi, c'est la plus belle chose. Quand je vois des jeunes qui sont gentils et qui savent bien parler (même si ils sont mal habillés), je les admire. Je trouve que c'est ça qui est le plus riche dans la vie. La première chose, c'est de savoir communiquer. Je me suis toujours sentie inférieure aux autres parce que je n'étais pas capable de parler.

Je parle quand même, mais ça me fait une gêne parce que je sais que je ne dis pas les choses telles que ça doit être dit. Par exemple, quand je sors avec mon mari et ses amis comptables, je m'abstiens de parler. Je dis le minimum".

Sans illusion pourtant:

"L'instruction, il y en a qui sont pas intéressés. Il y en a qui sont instruits et qui ne savent pas vivre".

Pour sa part, elle aura beaucoup appris grâce à la radio et à la télévision:

"Pour ce qui est de la télévision, j'aime bien écouter des films d'amour, et aussi le matin, le programme "Votre amie Suzanne" car il parle de beaucoup de choses, il y a des médecins, etc., et l'après-midi, "Jeannette veut savoir" c'est intéressant parce que ça parle des choses de la vie".

La radio lui a valu d'ailleurs de repenser sa condition d'analphabète:

"...j'écoute ben la radio, la télévision et j'écoute beaucoup parler les gens qui sont instruits; je les admire ces gens-là.

Je travaillais avec ma mère. C'était du monde ben travaillant chez nous pis du monde paresseux a supportait pas ça. Je faisais du ménage, je peinturais, j'aidais ma mère".

L'histoire de sa maladie sera celle aussi d'une surprotection qui trace peu à peu les limites de son univers. Aussi,

"Ma mère me levait à 8 heures et disait: Viens-t'en travailler avec maman. Quand c'était tranquille, j'allais faire un petit tour mais jamais loin. Pour ça j'ai toujours été encabanée parce que ma mère avait peur. Jusqu'à sa mort j'étais pas libre de rien faire. J'étais malheureuse sur ce côté-là. Etait toujours inquiète à cause de ma maladie".

Elle n'avait pas d'amies, et à cela s'ajoute un problème d'obésité.

"J'avais pas d'amies dû à mon caractère, y a pas personne qui voulait jouer avec moi. Je braillais souvent. Je disais: Y a personne qui m'aime. J'étais grosse à l'âge de douze ans, je pesais 170 livres. Les gens se moquaient de moi. Ma mère s'occupait de moi parce qu'elle savait que j'étais malheureuse. Dans ma famille personne m'aimait excepté ma soeur".

La mort de sa mère est alors une date cruciale, aussi tragique pour elle car elle marquera un changement radical dans sa vie.

"Y avait ben des affaires que j'aurais aimé mais ma mère avait toujours peur de ma maladie. J'allais au parc Belmont mais jamais toute seule. Ca, ça durer jusqu'à sa mort".

Depuis cette date, les choses ont été de mal en pis.

"Quand ma mère est morte, j'ai fait deux dépressions. Je ne voulais pas vivre. J'ai été placée dans un foyer à Berthier. J'étais la seule de jeune. C'étaient tous des vieux".

"Quand ma mère est morte, j'avais eu une grosse opération. J'étais pas ben forte".

Sa mère est morte il y a cinq ans, depuis lors elle a d'abord tenté de vivre seule en appartement: "Je me sentais pas capable d'arriver, j'avais pas assez d'argent". Comme on refuse de l'aider, elle fait une première tentative de suicide qui l'amène à Berthier. Là-bas elle est malheureuse et veut en sortir. Comme on refuse de la reprendre à Montréal: "Mon frère a dit qu'y en avait pas de place (pour elle à Montréal), pis penses-y pas". Elle tente de se suicider une seconde fois. Dès lors, c'est l'assistance publique qui s'en occupera.

"Y m'ont ramenée à l'Hôpital Maisonneuve. Oublie ta famille. On va s'occuper de toi. On va te placer pis tu vas aller travailler".

L'assistante sociale tentera de lui trouver un emploi; elle en occupera plusieurs qu'elle quittera dans tous les cas car elle ne peut satisfaire aux conditions exigées.

"Y m'ont envoyé travailler à un atelier de protégés à Montréal. Je n'étais jamais à l'heure, c'était à cause des autobus".

"V'la pas tellement longtemps, j'ai travaillé au Château Champlain, faire le ménage. J'étais contente, j'étais payé $3.60 de l'heure. J'ai pas pu garder l'emploi dû à ma mémoire. Je n'ai pas de mémoire à cause des pilules. Y avait trop de chambres, et trop de choses à retenir. Fait que là je suis retournée à l'atelier de protégés, pis là j'ai laissé à cause d'une crise et des problèmes avec le boss".

Ces emplois et ses échecs sont dans le prolongement des tentatives déjà faites du vivant de sa mère, dans un hôpital qu'elle a quitté car "(elle) était ben sensible et pleurait à la vue des malades".

Dans une usine de cravates où ses amies l'obligeaient à reprendre son travail: "Rendue à maison, je pleurais encore et ma mère a dit: Tant que je vais vivre, tu n'iras plus chercher du travail".

C'est l'assistance sociale qui maintenant lui permet de vivre, de joindre les deux bouts.

"Maintenant je fais du ménage pour des gens que je connais... En plus j'ai une pension de $300. et quelque par mois. J'ai une amie qui me donne du linge. C'est comme ça que je rejoins les deux bouts".

Son univers s'est ainsi peu à peu dessiné si l'on peut dire. Dans ces conditions donc, elle nous explique comment elle l'aménage, comment elle occupe son temps.

"Pour commencer, j'aime ben le monde. Y a une rencontre organisée par les mariniers qui se donne une fois par mois, le vendredi. J'aime ben ça. Si y en avait tous les soirs, j'irais. J'aime ben voyager... J'aime ben les spectacles. Si j'avais de l'argent y en a ben que j'irais voir. J'aime Adamo, France Gall, Ginette Reno, etc. Pas de classique par exemple".

"Des fois je vais passer la journée dans les centres d'achats. Je me promène et puis je rêve".

"Je ne regarde pas la T.V. souvent. Quand je la regarde, j'écoute "les Tannants", ou les quis ou les spectacles quand y en a. J'aime ben la musique. La plupart du temps je mets des disques. Quand je suis trop occupée, je mets la radio à AM/FM Laval parce que c'est toutes mes vedettes qui passent. J'ai été à la Ronde l'année passée... C'était ben l'fun. Y a le bingo aussi mais j'ai pas les moyens".

La radio et la T.V. ne sont ici en aucun cas des instruments de connaissance, contrairement à madame Poirier. C'est la société-spectacle ici dont on est exclus et qu'il ne reste plus qu'à regarder, qu'à observer pour y vivre, pour s'en préserver aussi tant elle est rude. Mais pas n'importe quel spectacle: celui d'une société que l'on garde à distance parce que l'on en est exclus dans le même temps, à l'exemple de la vie politique.

"Bon, les élections ça me tombe ses nerfs. Ca m'énerve, j'aime pas ça du tout. Ca l'air qu'on va y retourner là, je ne sais pas comment ça, je n'ai entendu parler. Le référendum? Je ne sais pas ce que vous voulez dire par là. Je sais pas cé quoi".

Elle n'est pas informée, parce qu'exclue de ce monde qu'elle ne peut pas comprendre parce qu'elle n'est pas informée, c'est-à-dire exclue... Elle ne nous parle pas de la religion, mais ses amies sont des religieuses particulièrement.

Sa solitude est très grande, personne dans sa famille ne la fréquente; "le mariage c'est bon pour les autres, pas pour moi", "quand tu te maries, il faut que tu restes encabané"; les jeunes, "je peux pas parler en mal, pis je peux pas parler en bien".

Dans cette société, "je dis que les bons payent pour les méchants". Si elle avait de l'argent,

"Je m'amuserais, je ferais des voyages. J'irais voir mes vedettes parce qui me donnant de l'affection et du réconfort".

Si elle savait lire,

"Je lirais juste des affaires sur les vedettes".

Le seul mode de vie possible reste celui du divertissement.

Une analyse plus élaborée exigerait que nous poursuivions ce travail de description dans le menu détail. Nous nous limiterons pourtant à résumer les histoires de vie qui nous restent, pour aller plus avant dans cette démarche inductive et tenter de vérifier une première fois l'hypothèse que nous avons formulée plus tôt.

Histoire de vie III

Monsieur Paul vient d'une très grosse famille. Sa mère n'était pas instruite et rien n'était fait pour les aider à la maison. Il a quitté l'école comme ses frères et soeurs parce "qu'on redoublait tout le temps". Il a trouvé un emploi grâce à un boss à qui il a expliqué son cas. "Je chauffe une machine... ça fait 17 ans que je suis là". Parce qu'il n'était pas instruit, il a perdu sa seignorité de 12 ans: "c'est toujours un combat, il faut se watcher tout le temps". Monsieur Paul ne prend jamais de vacances, il ne sait pas ce que c'est, ni ne pratique de sports parce que ça coûte trop cher. "La télévision, je suis fou de ça". Monsieur Paul a aussi des amis: "on parle de toutes sortes de choses... on se mêle de nos affaires, on ne critique personne". C'est là son univers immédiat. Il cache sa situation, rêve d'instruction: "c'est important pour l'avancement".

Histoire de vie IV

Monsieur Roger a quitté l'école par suite de difficultés scolaires; envoyé aux travaux manuels, "là, ils vous forçaient pas à étudier et c'est là que j'ai commencé à lâcher le crayon". Son travail ne pose pas trop de problèmes: "mon boss sait que je ne sais pas trop écrire et lire et quand il a besoin, il envoie quelqu'un pour me montrer". "Le plus gros loisir que je fais, c'est m'assire devant la télévision". Il a aussi un chalet avec des amis qui connaissent sa situation et l'aident pour signer ses contrats notamment. Il se débrouille, reconnaît l'importance de l'instruction sans trop savoir pourquoi, c'est devenu important dans la vie. Il s'en sort et ne s'en fait pas outre mesure: "il y en a qui me disent au travail que je suis assez travaillant, que je n'aurais pas besoin de ça et que j'ai assez d'expérience que les autres m'engageraient".

Histoire de vie V

Monsieur Claude a quitté l'école très tôt à force de redoubler: "elle a essayé de me montrer mais j'étais pas capable. Je voulais apprendre. J'étudiais mais j'oubliais". Au chômage, il s'est remis à l'étude; un nouvel emploi l'en a éloigné et il a abandonné sans raison apparente.

Sa situation le gêne beaucoup, elle lui a coûté une peine d'amour et lui coûte tous les amis qu'il se fait aussitôt qu'il découvre qu'ils s'en sont aperçu: "quand je vois qu'ils commencent à sentir ça, je suis obligé de me défiler". Il reconnaît l'importance de l'instruction, mais estime qu'il n'a rien à se reprocher: il est indépendant de tout le monde. "Les gens comme moi, ils ont peur de faire des choses comme moi, parce que c'est une crainte continuelle, il faut pas faire rire de nous, il faut pas perdre la face".

Il ne sert à rien de démontrer ici que l'analphabétisme renvoie à un processus social d'exclusion. Les brefs résumés en témoignent suffisamment tant la gêne dans laquelle ils vivent est évidente. Cette gêne est sociale, économique mais aussi culturelle naturellement, bien qu'à cet égard la télévision et les vedettes occupent une place très importante, au point qu'il serait essentiel de l'analyser, d'en comprendre l'impact: c'est là leur seule fenêtre sur le monde si l'on nous passe cette expression et ce n'est pas n'importe laquelle. Ils sont ainsi, comme nous le verrons, exclus de toute vie publique; leur distance et leur perception de ces groupes, des institutions en constituent l'expression la plus tragique.

Ce rapport d'exclusion, il n'est inutile de le répéter, résume bien, décrit bien leur situation: il ne l'explique pas. L'hypothèse que nous proposons et qu'il est possible de construire maintenant de manière concrète, sur la base des données recueillies, voudrait que ce rapport est constitutif de l'univers, qu'il définit leur pratique aussi bien que la connaissance qu'ils en ont. Ce rapport social spécifique est le résultat d'un processus social d'exclusion fondé sur l'analphabétisme qui peut prendre des formes diverses chez chacun des individus suivant leur histoire, mais dont le résultat est identique sur la plan sociologique quant à ce qu'est leur insertion sociale dans une société comme la nôtre.

Découpage du corpus

En d'autres termes, ce rapport social "découpe" leur vie, c'est-à-dire trace les limites au sein desquelles toute action sociale est possible dans leur cas. C'est ce découpage que nous allons essayer de repérer maintenant, qui puisse donner un fondement à notre hypothèse qu'une recherche plus longue et plus fouillée pourrait vérifier, croyons-nous. Cette démarche donc n'explique pas, mais trace la voie d'une explication.

Comment ce découpage peut-il être fait? Il ne peut l'être que sur une base strictement empirique, sur la base des histoires de vie elles-mêmes: à recenser donc.

Encore-là, une recherche plus poussée devrait démontrer que ces critères renvoient aux propriétés mêmes des rapports sociaux tels que vécus par les analphabètes. Pour les fins de l'analyse et suivant la logique de notre démarche, nous considérerons l'ensemble des histoires de vie comme un tout renvoyant à ce rapport social spécifique. Ce rapport apparaît essentiellement dans les relations sociales et les relations de travail. Ainsi,

> "L'instruction, pour moi, c'est la plus belle chose. Quand je vois des jeunes qui sont gentils et qui savent bien parler (même si ils sont mal habillés), je les admire. Je trouve que c'est ça qui est le plus riche dans la vie. La première chose, c'est de savoir communiquer. Je me suis toujours sentie inférieure aux autres parce que je n'étais pas capable de parler. Je parle quand même, mais ça me fait une gêne parce que je sais que je ne dis pas les choses telles que ça doit être dit. Par exemple, quand je sors avec mon mari et ses amis comptables, je m'abstiens de parler. Je dis le minimum".

Les limites des relations possibles sont ici définies: la famille immédiate à quelque exception près. L'instruction est un critère relatif, tel que cette dame a pu le découvrir: il demeurera pourtant déterminant.

"Je les admire ces gens-là. Une fois, j'écoutais la radio, c'était un homme instruit qui donnait des conseils et il parlait à un menuisier en disant que lui, même s'il n'était pas instruit, ne savait pas faire une table alors il a dit que le menuisier valait autant que lui (celui qui était instruit). Cette discussion m'a beaucoup marquée et ça m'a donné confiance et maintenant je vous parle et je n'ai pas honte même si je sais que vous êtes bien instruit. Il faut dire que pendant qu'il y en a qui s'instruisait, moi j'ai appris d'autres choses de la vie".

L'analphabétisme est déterminant d'un univers spécifique: on marge, les rêves sont limités, les possibilités aussi. L'on demande de pouvoir ici occuper une place, sa place, sans plus.

"J'ai déjà rêvé d'être chauffeur de lift et je l'ai eu. Avec ça, je peux me défendre dans la vie parce que je sais de quoi. Après avoir été marié, j'ai rêvé à m'instruire pis à faire un chauffeur de vannes. Maintenant ça m'intéresse plus parce que je connais la routine de ces jobs-là aussi. A ce compte-là, j'aime mieux ma job. Mon but c'est de m'accorder avec le monde, ça c'est très important. Je veux suivre un certain milieu. Je veux que les gens me respectent de la même façon que je les respecte. Aujourd'hui, le monde pense rien qu'à eux-autres et à l'argent.

Le monde est plus comme avant. Avant c'était mieux, le monde avait de la misère mais y s'entraidait".

"Avec nos amis, on parle de toutes sortes de choses, de travail, de sports. On se fait du fun. On se mêle de nos affaires, on ne critique pas personne. Dans nos amis, il y a des vendeurs, bouchers et chômeurs. Chômeurs car ils ne sont pas instruits. Ils vivent sur le bien-être social, mais moi je serais pas capable".

Comme indiqué ci-dessus, l'un des analphabètes a connu une peine d'amour à cause de sa situation, c'est dire la difficulté de relations amoureuses dans ces conditions. Paradoxalement, la lecture pourrait permettre d'y remédier, comme nous l'indique cet historien, à défaut de pouvoir la vivre.

"J'aimerais lire des journaux, des meurtres crapuleux. J'aimerais lire des livres de playboy, des histoires un peu cochonnes. J'ai un faible pour ça. Ca l'air que mon signe (la Vierge), c'est un signe vicieux. J'aimerais lire aussi des comiques et des romans d'amour. Pas savoir lire et écrire, ça me manque beaucoup des fois".

La distance à l'égard des institutions peut être mise en relief à propos de l'Eglise qui a su incorporer ce type de relations pendant de longues années au Québec.

La participation ici était de règle. L'analphabète en reconnaît l'importance, le plus sûr de lui ne cache pas ses positions.

"La religion ça veut pas dire plus que ça. Disons que si on allait pas à la messe le dimanche, quand on était petit, ma mère ne nous donnait pas notre 30 sous pour aller aux vues. Aujourd'hui, ça veut pas dire plus que ça. J'ai rien contre ça. Ma soeur y va elle, mais c'est pour se faire remarquer. Disons que ça me dit rien. Je suis allé une fois parce que ma soeur m'a dit que c'était une messe pour ma mère, mais j'y suis allé pour ma mère et pas pour moi. Les prêtres, s'ils veulent faire ça, c'est leur vie".

L'analphabète vit ainsi dans un univers à lui. Son travail le rattache de manière obligée à la société. La télévision est le seul outil qui lui permette d'avoir accès à une certaine vie sociale, outre celle qu'il pourra avoir avec des amis de même condition que lui.

"La musique j'aime ça un peu. Je ne suis pas un amateur de concerts de la Place des Arts, mais j'aime bien aller voir des spectacles comme Ginette Reno, Yvon Deschamps. J'aime bien les vues et le théâtre à la télévision, pas sur scène. Je me dis que la télévision m'a développé d'une certaine manière".

Ce sont là, donc, les principaux éléments qui permettent de reconstituer l'univers de vie de l'analphabète, difficilement, il faut le dire, mais dans des conditions qui permettent d'y découvrir ce rapport spécifique qu'une analyse plus élaborée pourrait davantage mettre en évidence. Il y apparaît aussi qu'une simple scolarisation de l'adulte analphabète ne saurait du jour au lendemain changer cet univers.

CHAPITRE 7

HYPOTHESES DE TRAVAIL ET PISTES EXPERIMENTALES POUR UNE NOUVELLE APPROCHE ET PEDAGOGIE A DEVELOPPER

HYPOTHESES DE TRAVAIL ET PISTES EXPERIMENTALES POUR UNE NOUVELLE APPROCHE ET PEDAGOGIE A DEVELOPPER

Cette recherche permet de constater que l'analphabète, quel qu'il soit, est d'abord un individu exclu de la société ayant très peu de moyens pour y vivre et fonctionner équitablement.

Elle permet de souligner des caractéristiques de cette population menant à de nouvelles hypothèses de travail.

Le chapitre sur les distinctions de la population analphabète laisse apparaître des grandes lignes telles:

- les analphabètes de quarante ans et plus;
- les femmes séquestrées;
- les jeunes analphabètes sortant des écoles;
- les analphabètes immigrants;
- les analphabètes souffrant des problèmes physiques et/ou mentaux.

Il faut avant d'intervenir, savoir comment se vit l'analphabétisme. Les histoires de vies nous en donnent un aperçu.

Par exemple: l'analphabète de quarante ans et plus, issu de la campagne et le jeune d'aujourd'hui fraîchement sorti de la polyvalente offrent une réalité contrastante sur le plan de l'apprentissage. Le jeune d'aujourd'hui a déjà passé entre les mains d'une série d'experts, de spécialistes ayant démontré leur impuissance face à ce problème, permettant ainsi au jeune de croire qu'il ne sera jamais capable d'apprendre, de rien apprendre. Ainsi, ce jeune ayant la conviction d'être "un incapable", par le biais des spécialistes, s'isolera davantage et se sentira exclu de tous les avantages sociaux dont il a besoin.

Contrairement à l'analphabète qui a connu la structure d'un petit village, sorti jeune de l'école et où il a appris un métier comme "apprenti". Celui-là n'était pas exclu à l'apprentissage et le seul spécialiste qu'il connaissait était celui qui lui montrait son métier, soit son père, un ami, un voisin.

Aujourd'hui, ce qui est encore recherché de la part de l'analphabète est ce côté à la fois pratique et simple dans l'apprentissage et l'approche. Il est évident que l'ouverture d'une classe d'alphabétisation dans une grande polyvalente du coin, est déjà pour lui un obstacle infranchissable: admission, inscription, frais de scolarité, les locaux, les horaires, etc.

Et même s'il réussissait à passer à travers le processus, qu'adviendra-t-il de lui, lorsqu'il se retrouvera dans un groupe hétérogène?

Les conditions à l'apprentissage doivent tenir compte de l'environnement éducatif, l'adulte doit se sentir chez lui, dans un décor qu'il connaît bien avec des gens qu'il connaît bien. Pour apprendre, il doit être à l'aise et se sentir libre de s'exprimer.

La méthode utilisée doit lui assurer des apprentissages simples dont il se servira rapidement et qu'il saura nécessaires dans la vie de tous les jours.

Il devra transformer sa solitude en solidarité avec les autres du groupe.

L'alphabétisation scolarisante pour lui a toujours été source d'échec; alors, dès le départ, s'il se voit confronté avec une méthode qui implique une démarche de quelques années, au rythme de deux soirs par semaine, il y aura de grandes chances d'abandon, parce qu'il se comparera, parce qu'il craindra de ne pas "bien faire" et finalement empruntera les mêmes "patterns" qu'il a connus jeune.

L'analphabète, qui qu'il soit, a besoin de se retrouver dans son apprentissage, c'est-à-dire son vécu et son parlé, et l'apprentissage de la lecture et l'écriture le confronte trop souvent et lui démontre qu'il ne sait pas vivre ni parler. Ces correctifs viscéraux l'excluent encore davantage d'un groupe d'apprentissage et le conduira tôt ou tard à un abandon définitif de l'alphabétisation.

L'analphabète, tel que décrit dans les histoires de vie, se montre tellement isolé qu'il est facile à comprendre pourquoi, de le recruter est si difficile. De plus, il intuitionne bien le traitement qu'il aura à subir s'il se présente à l'école car il l'a déjà vécu. Alors, pour le rejoindre, on devra aller le rencontrer là où il vit et lui parler dans sa langue.

Des gens impliqués dans les quartiers, les syndicats et les organismes sociaux et publics devront d'abord être sensibilisés au problème; des bénévoles de ces organismes pourront être formés à les rencontrer.

Les employeurs devront favoriser l'alphabétisation de leurs employés par une valorisation salariale et par congés payés.

L'alphabétisation qui ne doit pas être d'abord un processus scolarisant, doit permettre à l'adulte de développer son autonomie sociale, économique et politique.

Alors l'adulte pourra comprendre davantage la société dans laquelle il vit, et découvrira le rôle qu'il devra y tenir.

L'alphabétisation doit être à la fois pratique et socialisante. Pratique, c'est-à-dire que l'adulte apprendra rapidement tout ce qui est important de savoir, lire et écrire, et pourquoi; socialisante, lui permettant d'élargir ses rapports avec la société et d'en faire une lecture critique.

Alors pour être capable d'alphabétiser, non seulement il faut savoir lire et écrire mais il faut connaître l'analphabète, sa réalité, il faut la vivre avec lui et découvrir ses rapports avec la société, il faut connaître ses origines, sa culture et ses traditions. Il faut alphabétiser en partant de ce qu'il vit, et que les contenus soient significatifs.

L'intervention souhaitable auprès de la population analphabète devra tenir compte de ce préambule.

La population analphabète comprend des immigrants et le problème de la langue se pose. Je crois que l'idéal serait d'alphabétiser d'abord dans la langue maternelle.

Puis ensuite leur apprendre à parler le français avec des professeurs de mêmes origines et des québécois. Je crois qu'on doit pouvoir parler une langue avant d'apprendre à la lire et l'écrire et je ne parle pas d'un français international, impeccable mais plutôt d'un outil de communication.

L'apprentissage de la langue parlée peut se faire en compte de l'histoire du Québec, de ses traditions, de sa poésie, de ses chansons, de son système politique et de toutes les situations de vie quotidienne.

Pour ce qui est de l'apprentissage de la lecture et l'écriture, le processus d'alphabétisation doit être complet. Tout en tenant compte de l'environnement éducatif compatible à l'analphabète, la première phase pourrait être celle de l'accueil et pré-alphabétisation; là où il n'y a rien de scolarisant. Le premier moment où on apprend à écrire son nom, adresse et ceux des autres, c'est la première prise de conscience individuelle et de groupe. Cette phase permet d'apprendre à lire le quotidien et écrire pour ses besoins urgents. On pourrait nommer cette alphabétisation de fonctionnelle mais ce serait mal nommé, car la dimension d'échanges, de critique et de socialisation y est déjà présente. Déjà, dès les premiers instants, les premières semaines, l'adulte développe un savoir-faire. Chez lui, savoir-faire dans ce domaine développe déjà un nouvel être.

Cette pré-alphabétisation devra situer l'adulte et lui donner des moyens dans différentes situations de vie. Non seulement au niveau de la lecture et écriture mais aussi dans la compréhension de ses situations. Il faut non seulement le rendre conscient d'une situation mais capable de la régler.

Donc des moyens simples d'apprentissage devront lui assurer le succès complet.

L'analphabète étant concret travaillera d'abord avec du concret et du pratique. Il développera des savoir-faire et parallèlement un savoir-être, c'est-à-dire son rôle social. Puis ensuite, s'il le désire avec un rythme plus accéléré, il pourra passer à la scolarisation. Il se saura capable d'apprendre, alors, l'alphabétisation scolarisante c'est-à-dire la course au diplôme sera plus comprise et l'adulte pourra choisir de s'intégrer dans un système plus organisé. Développer son savoir, apprendre la grammaire, les mathématiques, deviendra pour lui un possible.

Il pourra se perfectionner, se former ou élargir sa culture avec dignité au même titre que les autres.

Cette possibilité sera réalisable en démystifiant d'une part le savoir auprès des analphabètes et d'autre part en sensibilisant la population au problème de l'analphabétisme c'est-à-dire dédramatiser l'analphabétisme.

CHAPITRE 8

RECOMMANDATIONS

RECOMMANDATIONS

1. Sensibiliser la population au phénomène des analphabètes, par des entrevues à la télévision, la radio et des articles de journaux.

2. Sensibiliser les syndicats, les employeurs, les organismes publics et para-publics, les services sociaux et le système scolaire par le biais de rencontres, diaporama, vidéo, traitant de l'analphabétisme.

3. Favoriser la création de services de quartiers pour la population analphabète, par le biais de bénévoles afin de les renseigner sur les lois, leurs droits, services offerts.

4. Identifier les lieux d'alphabétisation disponibles pour des initiatives de quartier.

5. Favoriser l'alphabétisation en cours d'emploi auprès des compagnies, industries, fonctions publiques et para-publiques, par des subventions, des congés payés, des augmentations salariales et d'assurer la sécurité de travail aux adultes analphabètes.

6. Créer un centre de formation pour formateurs et bénévoles, en collaboration avec une université et les commissions scolaires.

7. Favoriser la création d'une table métropolitaine d'échanges sur les interventions en alphabétisation, réunissant les représentants de chaque centre d'alphabétisation.

8. Créer un centre de production de matériel audio-visuel en alphabétisation ouvert à tous les intervenants des centres.

9. Bâtir des moyens d'évaluation et assurer le suivi des interventions auprès de la population analphabète.

10. Créer des postes permanents en alphabétisation afin d'assurer une stabilité de l'intervention.

11. Bâtir des programmes à temps complet sur l'apprentissage de la langue pour immigrants dans une perspective d'alphabétisation.

12. Bâtir des programmes permanents à temps partiel pour alphabétisation en industries et les vendre aux principaux intéressés.

13. Favoriser l'intervention permanente à temps complet pour les intervenants.

14. Informer le gouvernement de l'importance de l'intervention et considérer l'alphabétisation comme un secteur important à développer.

15. Diffuser un numéro de téléphone assurant à tous les analphabètes, toutes les informations nécessaires afin de participer à des cours.

16. Constituer une équipe de bénévoles qui aurait comme tâche de rencontrer l'adulte analphabète à la maison (s'il le faut) afin de l'informer sur les cours à venir et en expliquer la démarche.

ANNEXES

1. Le schéma d'entrevue

2. Entrevue avec deux "alphabétisateurs":

   - Victoire Simoneau
   - Madeleine Carmelle

3. Inventaire descriptif des méthodes utilisées en alphabétisation

ANNEXE I

LE SCHEMA D'ENTRETIEN

Qu'est-ce qu'être analphabète aujourd'hui

A. Situation générale

1. - son âge
   - le quartier où il habite, où il a habité?/sa ville
   - son origine, d'où vient-il?
   - qui étaient ses parents?

2. - quelle est l'histoire des grands moments de sa vie?

B. Le travail

1. - où travaille-t-il?
   - comment a-t-il trouvé son emploi? (la petite histoire de ses emplois)

2. - quel est son milieu de travail?
   - quelle(s) relation(s) a-t-il établie(s) avec ses compagnons de travail, avec son "boss"?
   - quelle(s) relation(s) entretient-il avec son syndicat, s'il y a lieu, sinon pourquoi n'y en a-t-il pas?
   - les moments les plus importants dans cet univers

3. - son travail: que fait-il?
   - qu'en pense-t-il? (difficultés, satisfaction, critique, etc.)
   - quel travail aurait-il souhaité faire éventuellement?

C. Sa vie quotidienne

1. - qui voit-il, fréquente-t-il? (ses amis, leur milieu, leurs activités)
   - fréquente-t-il des associations, le syndicat, un centre de loisirs, etc.?

2. - comment s'informe-t-il?
   . son rapport et ce qu'il pense
   a) de la radio, de la télévision
   b) du cinéma
   c) des journaux
   - quel est son réseau d'informations: parents, amis, etc.

3. - comment vit-il en somme dans la vie quotidienne?
   - comment circule-t-il?
   - a-t-il une voiture?
   - voyage-t-il?
   - va-t-il au restaurant?

D. 1. Comment se situe-t-il, voit-il la vie et le monde en général
   - les grands moments

2. Comment voit-il la société?
   - se référer notamment aux grandes questions débattues dans l'actualité
     - les élections
     - le référendum
     - l'indépendance
   - comment voit-il, que pense-t-il?
     - des hommes politiques
     - des hommes d'affaires
     - des syndicats
     - le gouvernement
   - la famille, sa famille, les enfants, les jeunes/leur avenir
   - la culture, l'instruction, les gens instruits
   - la religion: question essentielle
     - pratique-t-il, sinon pourquoi
     - que pense-t-il de l'Eglise, des prêtres, des religieux, des gens qui pratiquent ou non

E. L'analphabétisme

1. Comment explique-t-il sa situation?

2. D'où vient l'instruction?

3. Que pense-t-il de l'instruction?
   - des gens instruits, les professionnels par exemple
   - du système scolaire
   - des Universités

4. A-t-il déjà entendu parler de l'éducation permanente?

ANNEXE II

V I C T O I R E S I M O N E A U "ALPHABETISATEUR"

Et bien, disons rapidement que j'appartiens à une famille de 12 enfants, dont dix de vivants et je me situe à peu près au milieu de la famille. Je suis la seule qui suis allée dans une carrière dans l'enseignement. A ce moment on vivait à la campagne. J'ai été élevée durant la crise économique et entre les deux guerres. Pas malheureuse mais c'était le vieux régime. Va à la petite école, si tu voulais continuer tes études il fallait que tu sois pensionnaire. Dans ce temps-là, une femme qui voulait faire une carrière, il fallait qu'elle soit pratiquement religieuse. De toute façon, en gros, je pense que j'ai eu une vie assez calme mais je pense aussi qu'en-dedans de moi j'ai toujours été marginale; je m'explique: J'ai enseigné à 46 gars sans avoir besoin d'une cloche ou quoi que ce soit durant 6 ans. J'en ai jamais perdu un. J'ai l'impression que c'est un rejet de ce qui m'a toujours fatiguée et considéré non nécessaire. J'ai pris beaucoup de risques par rapport aux autres enseignants et directeurs. Ça m'a attiré de petits ennuis mais pas plus importants que ça.

A ce moment-là, on rencontrait presque pas les parents. Les parents étaient une chose, l'école en était une autre. A travers les enfants, je découvrais les parents.

Il fallait deviner beaucoup aussi. C'est là que j'ai commencé à m'interroger sur les grandes sévérités. Je me disais qui est-ce qu'on blesse là-dedans? C'est l'enfant. Maintenant avec les travailleurs sociaux, on va beaucoup plus voir dans les familles. Mais pour moi, c'était surtout l'enfant qui était important. A ce moment-là, je n'avais pas assez de connaissances sociales pour aller plus loin.

Il faut dire qu'il y avait 2 volets en arrière de ça. C'est qu'en arrière de ces enfants-là, il y avait les adultes de ce temps-là et les adultes analphabètes. Pour ma part, je n'ai jamais détecté ça parce que les seuls moyens de communication qu'on avait c'était de signer le bulletin, c'est tout.

Moi j'ai découvert qu'il y avait des parents analphabètes quand j'ai commencé à enseigner aux adultes. C'est grave mais c'est comme ça. Souvent, tu le sais par les devoirs que tu donnes aux enfants que tu découvres que les parents sont analphabètes. Mais je n'accordais pas une grande importance à ça.

J'ai enseigné 30 ans aux jeunes. J'ai enseigné à Laval. A part ça j'ai été beaucoup autour de St-Hyacinthe. A l'école primaire, élémentaire et secondaire. Le plus gros changement dans le domaine de l'éducation et bien... on pourrait dire que c'était les débuts de l'animation.

Si on regarde le côté non professionnel dans ma vie à moi, avec les adultes, et bien on avait des journées pédagogiques. A part ça, les loisirs j'en avais pas gros, la lecture c'est à peu près tout. Je me reposais surtout. Le vieux régime était un casse-tête épouvantable. Deux programmes différents, un pour les filles, un pour les garçons. Telle ou telle institution devrait avoir à faire à tel genre de personne. L'éducation au collège pour les filles était toute une autre question.

Nous entre professeurs, on parlait programmes, mais comment on vivait, jamais. Il y a 25 ans j'ai l'impression qu'il était très rare qu'on parlait comment on vivait intérieurement. On a commencé à se parler quand on a été confronté à la grève. Pour moi, ça été un gros choc. Normalement, la directrice de l'école était toujours ton supérieur religieux. Donc là, ta vie professionnelle et ta vie privée étaient mélangées. Ensuite comment on pouvait pas prendre conscience de la vie réelle, c'était très matériel. On avait pas de contrat de travail. Oui, mais c'était un contrat global, de groupe. Donc pas de noms. Dans la chartre, les religieuses n'étaient pas vraiment des enseignants. Quand on a eu conscience de ça on a fait la grève.

Bon... si vous me disiez quand vous avez pensé à faire de l'éducation aux adultes. Bon, premièrement ça été quand j'ai eu une sécurité d'emploi (après la grève) pour moi et les autres cette grève a été une prise de conscience extraordinaire. Après je me suis engagée comme militante inscrite. J'ai fait partie de ce mouvement à St-Hyacinthe 3 ans. Là, j'ai pris conscience d'un paquet d'affaires. Après ça j'ai été très fatiguée, je ne trouvais plus les enfants drôles. J'étais exténuée et je n'en pouvais plus. J'ai tout simplement donné ma démission et je ne savais plus où je m'en allais. Je voulais faire du travail social. C'est ça qui me préoccupais. C'est là que je suis venue à Montréal, en voulant en savoir plus sur la société. J'ai fait un peu toutes sortes d'affaires. Etudier les sciences sociales, travailler dans un bureau, etc. Mais dans ma tête y avait toujours le travail social et les adultes. Et c'est là que j'ai rencontré Madeleine Carmelle. On venait juste de découvrir le nombre d'analphabètes à Montréal. Et il y en avait beaucoup. J'ai travaillé au presbytère avec Madeleine. C'est là que j'ai commencé à travailler avec les adultes. Au fur et à mesure ça a pris plus de forme, on avait de plus en plus de monde. On avait plus d'hommes que de femmes. Ils nous arrivaient par le centre de main-d'oeuvre. L'enseignement des adultes est très dur sur les nerfs. T'en rencontres de tous les genres avec toutes sortes de problèmes. Souvent ces personnes revivent ce qu'elles ont vécu à la petite école.

Avec toute votre expérience, qu'est-ce que c'est un analphabète? Si tu prends le sens du mot, c'est celui qui sait ni lire ni écrire. Si tu vas très profond dans ce mot-là, ça veut dire rien, ça se peut pas. Les gens ont tous des connaissances sur quelque chose. Y a des gens qui ont mené une belle vie, mais qui se sentent analphabètes parce qu'ils ne sont pas instruits dans les livres. Et, la société en général les a dévalorisés comme personnes pouvant faire quelque chose. Quand on a mis SEBAM sur pied, on a rencontré ben du monde, puis ce monde-là ne pouvait pas croire qu'il y avait des analphabètes. Ils ne croyaient pas qu'il y avait personne d'assez instruit pour remplir une feuille, une demande. Pour eux-autres ça n'existait pas. Ca c'est toute des questions de système. Quand t'étiquettes le monde, tu es injuste. Dans la société d'aujourd'hui, l'analphabète est celui qui ne peut pas se débrouiller pour remplir telle ou telle chose. Il ne peut pas avoir de promotion nulle part. C'est celui qui est toujours mal pris parce qu'il ne sait pas assez ce que la société lui demande. Je veux dire la société comme système. Le système dit: "Y a assez d'écoles partout, tout le monde devrait aller à l'école, tout le monde devrait se rendre à un certain niveau. Ca fait assez longtemps que ça se peut pas qui en a qui soit passé à côté de ça. Je pense que ceux qui n'ont pas pu apprendre quand ils étaient jeunes, puis qui nous arrivent à 30, 35, 45 ans, à mon avis, c'est parce que ou bien l'enfant était mal préparé ou bien il se sentait mal vis-à-vis l'école, le professeur.

Je ne peux pas définir un analphabète plus que ça parce que quand on parle de groupe on est toujours injuste. Exemple: Tu penses en disant analphabète qu'ils ne sont pas intelligents. Ils vont avec les assistés sociaux et les chômeurs qu'ils sont sans dessein et ci et ça. Moi quand je suis devant un groupe d'analphabètes, je vois des individus, je sens des individus. Des individus qui ont acquis de grandes connaissances. Moi je suis instruite mais y a des choses que tu as vues, vécues ou connues que tu sais et que moi je ne sais ou connais pas. Alors, c'est qui le plus instruit entre nous-deux? Pour les personnes qui ne sont pas instruites à l'école, elles s'imaginent que la personne instruite a toutes les clefs pour régler les problèmes. C'est une maladie honteuse que de dire je ne sais pas lire. Ils se sentent coupables. Ils développent toutes sortes de choses pour que ça ne paraisse pas.

Si on parlait de CEBAM plus détaillé. Bon, pour débuter, il y avait CEBAM avec un "C", c'était "C" pour comité. C'était composé au début d'un archevêché, travailleur social, des éducateurs et des gens qui étaient intéressés à faire quelque chose. Ça passé à "S" pour service. On a commencé le service au presbytère. Là où ça été intéressant, c'était au C.L.S.C. sur Hochelaga. C'était un service inter-disciplinaire. Après avait suivi la dimension habitation et la dimension éducation. Le grand but était d'essayer de répondre aux besoins de la personne.

Si on parle de bénévolat, je dirais que même dans la société la plus parfaite, la mieux structurée, il va toujours y avoir des gens qui n'entrent pas dans les catégories établies. Qui est-ce qui va aller les voir? C'est presque toujours par le bénévolat qu'on est allé voir les gens qui n'entraient pas dans le système établi. Ceci implique ne pas être payé. Ca pourrait même aller jusqu'au point où ça voudrait quasiment dire qu'on est prêt à payer le prix, à accepter de ne pas être payé pour faire ce qu'on aime, de la façon qu'on l'entend. C'est grave mais c'est comme ça. Le bénévolat est comme dévalorisé dans notre société capitaliste. Si tu es bien payé, c'est parce que tu as une job qui a de la valeur. Si un jour je travaille bénévole à temps plein, y a des gens qui vont m'entendre.

Le bénévolat a tendance à travailler avec un individu et non un groupe. Je le verrais de même. Je suis aussi réticente envers le bénévolat. Plus une affaire grossit et plus il y a de murs. Quand tu as un système bien établi, tu acceptes le monde qui répond à ça, et les autres... La minute que tu es salarié, on dirait que tu es prisonnier. Tout est tellement difficile et compliqué.

Travailler avec les analphabètes comprend tellement toute sorte de choses, de détails, c'est incroyable. On a pas encore trouvé la façon idéale de travailler avec les analphabètes.

En gros, les analphabètes ont besoin et veulent faire partie de la norme (lire le journal, remplir des formules, etc.). En général, l'adulte a plus besoin de lire que d'écrire. J'ai même l'impression qu'on insiste peut-être trop sur l'écriture. Mais la question est, combien va-t-il falloir de temps à cet analphabète pour qu'il fonctionne un peu plus normalement dans la société. Quand les analphabètes travaillent dans un milieu où ils ne se sentent pas menacés, leurs capacités d'apprendre deviennent plus grandes.

Nous essayons de répondre le plus possible aux besoins des adultes. Mais il ne faut pas oublier que les besoins d'un individu à un autre sont très différents.

En tout cas, on est dans une société bien compliquée.

Si on revenait en arrière; je vous ai parlé du C.L.S.C. Je vous ai dit qu'il y avait plusieurs dimensions au programme. Il y avait aussi l'alphabétisation qui était si vous voulez, un peu à part des autres dimensions parce que nous n'étions pas salariés par le C.L.S.C.

L'alphabétisation est arrivé par SEBAM. Les adultes venaient pour ce service comme ils venaient pour le service de santé ou d'habitation. Et comme ce n'était pas une vraie école, les gens arrivaient plus facilement. Pour ma part, les locaux pour l'éducation des adultes c'est ce que j'ai vécu de plus riche parce ce que ça ne leur rappelait pas l'école comme telle. On avait des petits locaux qui étaient les anciennes chambres des frères. Les gens se regroupaient là-dedans d'après une certaine affinité. Ils allaient, soit pour le français ou les maths. Ca se faisait très spontanément. Les adultes appréciaient l'emplacement parce que ça se situait au bout de la maison et que ce n'était pas achalandé.

Mes élèves, quand ils arrivaient, je ne les prenais jamais comme un cas, et je ne les ai jamais évalués à savoir si lui ou elle avait un quotient intellectuel adéquat, en bas ou dans la moyenne. Je regardais mes élèves, les adultes comme du monde ordinaire.

On avait à peu près une dizaine d'étudiants pour chaque matière. En général, ils étaient très dociles à travailler avec. Moi, j'enseignais les maths et je n'ai jamais enseigné en fonction de dire: "Moi je suis le maître et il faut que tu m'obéisses". C'est eux qui me montraient, qui me disaient qu'est-ce que je devrais leur apprendre. Et je partais de là.

Ceux qui n'ont jamais été à l'école, tu pars du commencement mais ceux qui avaient une 3ième ou 4ième année disaient eux aussi qu'ils n'avaient jamais rien parce qu'ils ne connaissent plus la valeur de ce que ça peut représenter. Ils ne peuvent pas dire moi, j'ai fait ça et ça, c'est plus facile de dire moi, je n'ai rien fait. Malgré que ce n'était pas pour se dévaloriser qu'ils disaient ça. Quoiqu'ils le disaient, qu'ils étaient des ratés, des bons à rien. J'ai remarqué que ça se produisait surtout chez les femmes avec des enfants.

Si je parlais de relations entre les étudiants et moi je dirais que c'était plutôt un climat d'amitié. Dans le sens que les étudiants disaient ici on ne sait pas qui est le professeur. Les jeunes me tutoyaient facilement, les hommes aussi mais pas les femmes (parce qu'elles n'ont probablement jamais tutoyé leurs parents, ou professeurs). Moi je tutoyais tout le monde et je les appelais tous par leur prénom, parce que si tu en nommes par leur nom et d'autres en disant "monsieur", "madame" ou "mademoiselle" tu crées tout de suite un déséquilibre, une certaine discrimination si on veut.

Et les relations entre eux, et bien... je n'ai jamais vu de différence entre les personnes de 20 ans et celles de 40 ans. Il n'était jamais question d'âge ou de dire comment ça tu sais pas ça! Il y avait un climat d'entraide assez exceptionnel.

On allait prendre le café ensemble et c'était très bien comme relation. Ils parlaient en général durant la pause-café, de leur vie. C'est là que tu savais qu'est-ce qu'ils avaient vécu, ce qui leur était arrivé, le pourquoi ils n'ont pu aller à l'école. Il y a deux raisons du pourquoi ils ne pouvaient aller à l'école. D'une part, la difficulté matérielle d'une autre part difficulté d'apprentissage. Les gens en classe rentraient assez facilement en relation entre eux. Je ne crois pas qu'on a eu des gens qui sont restés à l'écart. Il y avait un climat de détente en classe.

Quand les élèves rentrent pour la première fois en classe et qu'ils s'introduisent, tu peux voir clairement qu'ils se cherchent. Souvent, ils sont en chômage, et ils se demandent où vont-ils aller. Moi quand ils entrent en classe, je ne demande jamais le pourquoi, le motif. Tout ce que je leur demande, c'est si ils veulent apprendre.

Les analphabètes ou plutôt tes étudiants, comment ont-ils vécu ta supériorité? On l'a vécu de 2 façons. Quand c'était informel, ils ne me regardaient pas comme étant supérieur à eux. Dans leur tête et dans leurs sentiments j'étais une personne avec eux-autres. Il n'y voit pas de piedestal. Ils me respectaient comme moi d'ailleurs. C'était comme si il n'y avait pas de professeur et c'était très important pour eux.

Là, un moment donné, quand le C.L.S.C. a grandit, on a été transféré dans une école qui était encore SEBAM. J'étais très désappointée parce que je ne voulais pas aller dans une école. Parce que je me disais que c'est dans ce système-là que ces gens-là ont pas été capables de vivre et on les ramène dans le système. En tout cas, ça changé beaucoup de choses dans nos relations (moi et le même groupe). Maintenant, il y avait des professeurs et ce n'était plus pareil. Nous-autres, on est arrivé comme des étrangers dans la place. Ca ressemblait de plus en plus à l'école, des cloches, directrice, etc. Moi j'étais frustrée. Les méthodes par exemple ont resté les mêmes (entrée et sortie continues, s'arrêter à un individu, etc.). Moi j'ai vécu le changement très difficilement. Peut-être aussi chez les étudiants mais ils ne m'en ont jamais fait part, malgré qu'ils l'ont regretté et que tu sentais qu'ils ne sentaient pas pareils. C'était comme si on ne se reconnaissait plus. Quand je travaillais à Hochelaga-Maisonneuve j'étais pas juste un professeur, je pouvais travailler aussi sur d'autres choses que l'apprentissage, parce qui avait un paquet d'autres besoins en même temps, tandis que dans l'école j'étais confinée à répondre seulement à un besoin, l'apprentissage. L'affaire est que la petite école où on était, était toujours SEBAM mais cette fois-ci, toute structurée. Arrivée à l'école, j'étais le prof et en ce qui a trait à leurs problèmes, j'étais beaucoup plus étrangère.

Si t'avais toute la liberté, comment interviendrais-tu auprès des analphabètes? C'est utopique ton affaire. Comme je te disais, j'ai beaucoup de facilité à rentrer dans les familles. Moi je suis pour certaines structures mais quand il y a trop de bureaucratie, tu perds du temps et tu perds le monde. Moi, ça me démolit. Je préconise moi avec un individu ou un petit groupe, dans un petit local, où il n'y aurait pas tant d'histoires de papiers et tout. Au début, je les rencontrerais un à un et quand ils seront prêts, en groupe.

Si on parle de la grosse structure par exemple, la C.E.C.M., je dirais où je trouve qu'ils sont trop loin de ceux qui sont proches. Ils sont loin de la réalité parce que souvent, ceux à qui tu rends des comptes, ils savent pas, y ont pas d'expérience de ce que tu fais. Ils se disent que c'est trop loin, que ça va coûter trop cher avant qu'ils puissent gagner sa vie, ou qu'ils puissent être rentables.

Moi j'ai un projet en vue. Ce qui m'a amenée là, c'est les réflexions des adultes et les miennes. Il y avait un moment donné où j'ai vu des jeunes de 15 ans rentrer dans les cours pour adultes. Alors là, je me suis dit est-ce que c'est possible de prévenir cette situation-là. Alors, moi ce que j'aimerais faire c'est de travailler avec les parents des enfants en difficulté scolaire.

Quand j'ai voulu passer par les structures, ça pas marché. Alors là, j'ai rencontré des mères "chefs" de familles. Je suis allée travailler dans un petit atelier de couture. J'ai su que ça existait et puis j'ai été invitée. Elles ne savaient pas qui j'étais, qu'est-ce que je faisais à l'exception de coudre des bords de robes. Au fur et à mesure, en parlant et tout, elles ont tout su de moi. A la suite je suis allée travailler avec leurs enfants, chez-eux, autour de la table. Puis ça fonctionné. Après, j'ai rencontré certaines personnes, et elles m'ont présenté un projet "Soutien scolaire" puis maintenant ça fonctionne très bien. En gros, c'est aider des enfants à faire leur devoir tout en tenant en tête qu'on peut rencontrer les parents, pour qu'ils assument ce genre de travail en autant qu'ils soient capables. Maintenant, on a un local au C.L.S.C. On s'appelle "Technicien en aide sociale". Je suis avec 3 autres personnes. D'abord, il fallait rejoindre les parents, et il fallait aussi qu'ils soient consentants. On a dû rencontrer une dizaine de familles jusqu'ici (débuter au mois d'octobre). Là tu te rends compte de la situation physique. En général, il n'y a pas de place pour que l'enfant fasse ses devoirs. Il n'y a pas de calme. La présence d'un des parents est importante, pour le soutien moral si on veut. On aide les enfants des parents qui sont en classe régulière mais qui sont menacés de se retrouver aux cours des adultes.

Les parents revivent à travers les enfants ce qu'ils ont vécu à l'école. Souvent, ils sont agressifs envers l'école et l'enfant inconsciemment en subit les conséquences.

Alors, en fait le projet prévoit autant le récupérage scolaire pour les enfants et aussi pourrait déborder dans l'alphabétisation des parents. En fait, ce n'est pas de l'alphabétisation comme telle quand l'enfant ira mieux en classe, les parents vont être moins inquiets à aller rencontrer l'école.

Mon projet dans le futur, je voudrais continuer comme ça mais je voudrais travailler plus au niveau des parents.

C'est ce que je fais présentement, ça prend tout mon temps et j'aime et j'apprécie énormément mon travail. Voilà!!!

MADELEINE CARMELLE "ALPHABETISATEUR"

Tout d'abord, moi, je suis née de parents ruraux. Mon père et ma mère sont nés à la campagne. Ma grand-mère vivait avec nous. J'ai peut-être appris ou plutôt pris d'elle le goût d'enseigner aux analphabètes parce qu'elle ne savait ni lire ou écrire. Mon père est allé à la petite école tenue par les frères des écoles chrétiennes qui étaient de très bons professeurs. Il a appris l'anglais en se battant avec les Irlandais. Il avait fait quand même un début de collège chez les Jésuites, ce qui était unique dans les familles à ce moment-là. Il tenait et aimait beaucoup la musique. Il était ouvert à tout. Je pense que ce sont là mes origines.

Tout d'abord, j'avais une vocation de religieuse, de missionnaire et non de professeur. Ma jeunesse... Pour commencer je dirais que nous avons été élevés d'une manière intelligente dans la religion. Ils ne nous ont jamais forcés et obligés d'aller à la messe. Ils nous rendaient la vie si belle et on sentait vraiment que la religion était la source de tout ça. Ma mère était très instruite. Pour moi, elle était une encyclopédie vivante. Mon père et ma mère étaient des personnes qui admiraient tout et étaient ouverts à tout.

Moi c'est dans ma famille que j'ai pris le goût de l'étude, la musique, et le goût d'aider. J'ai fait mes études à la petite école chez les soeurs. C'était un milieu pauvre. Je suis allée à une autre école dirigée par des frères. Moi, j'étais décidée de faire une missionnaire. J'avais 17 ans. Je suis rentrée chez les soeurs, et j'ai commencé à enseigner le 5ième degré primaire. L'origine de tout était l'esprit eucharistique.

A 19 ans, je vivais et enseignait dans un pensionnat. Je ne faisais pas que seulement enseigner. J'étais 24 heures sur 24 avec mes élèves. Je menais une vie de mère de famille ainsi que professeur. J'y suis restée 3 ans. Ensuite je suis allée à Rigaud, faire la même vie. Là, au niveau de ce qu'on appelait le cours "lettres et sciences". Les cours étaient très bien faits. Les élèves avaient vraiment une base qui les préparait pour le collège, pour le baccalauréat. Je n'ai jamais enseigner ensuite avec un programme aussi bien fait. Aujourd'hui c'est une espèce de mosaïque où je ne sais quoi. On ne sens aucune attache. Dans le temps, on avait un cerveau plus bien formé que bien informé. Je prends juste le français, bon aujourd'hui aucun élève ne sait analyser donc ne sait pas, ne connaît pas sa langue. Bon, revenons dans le temps. J'ai fait mon diplôme d'enseignement et un baccalauréat au collège tout en étant religieuse.

Je suis partie pour St-Jérôme qui là a été mon point de départ pour les U.S.A. Je suis partie en '48. Alors, je pars pour les U.S.A. et je laisse tout, y compris mes études. Je pars pour la Nouvelle-Angleterre. J'y suis allée parce que là c'était pratiquement un ordre, parce que quand tu as fait un voeu d'obéissance il n'était pas question de dire non. Il fallait quelqu'un pour le français. C'était pour une période de 2 ans. Je n'avais pas de degrés, mais j'étais supposément prête et capable. Je n'avais aucun volume. Il m'a fallu bâtir un cours. J'ai passé un été fantastique. J'ai poussé quelques élèves jusqu'à la maîtrise. Finalement, j'y suis restée 18 ans. Les élèves qui étaient très bonnes et qui avaient beaucoup d'aptitudes, je les envoyais faire leur maîtrise à Montréal. J'ai fait une demande pour revenir à Montréal. Je suis revenue parce que j'avais le coeur fatigué et je me sentais usée. J'avais mon doctorat, que j'ai fait de peine et de misère, durant mes étés. Et quand je suis arrivée ici, j'ai trouvé le Québec sur un volcan. J'étais épuisée, je pensais me reposer mais à la place ils m'ont donné la direction d'un collège qui est maintenant le C.E.G.E.P. Rosemont. Il y avait 5 écoles dans une. Etant la directrice, j'allais à toutes les réunions qu'ils se font par la Fédération des Collèges Classiques. C'est là que j'ai découvert le Québec sur un volcan, du point de vue de l'éducation. C'était un choc pour moi de voir dans quel état les directeurs et professeurs étaient. C'était un état de dépression.

La formule des collèges classiques allait disparaître. C'était le gros changement, passage au C.E.G.E.P., collège privé, etc. Ce que je ne comprenais pas, c'était comment ils avaient lâché les élèves, comment ils étaient perdus comme ça. Du point de vue religieux, c'était un abandon total, ils se demandaient s'ils allaient enlever le catéchisme dans les écoles. C'était épouvantable. C'était en '64 je pense. Je ne reconnaissais plus rien. Les 2 premières années ont été dures. J'étais encore dans ma solitude. Je ne connaissais personne et tout le secteur de l'éducation avait changé. Au bout de 2 ans, j'ai réalisé qu'il fallait que les parents prennent les élèves en main. Ma première action a été de former un comité de parents. Alors j'ai fait ça un an. L'année suivante, j'ai été au collège Marie-Anne, enseigner. Mais là ma solitude était extrême. Les élèves étaient complètement différents de ceux des U.S.A. On était en train de faire des intellectuels. La foi, il n'en était plus question. J'étais seule. La solitude, je l'ai connue. Ca ne se décrit pas ça se vit. La solitude est d'ailleurs la base de ce que je fais aujourd'hui. Bon, j'ai laissé 2 ans après. Mgr Léger m'avait demandé si j'étais intéressée d'ouvrir une école normale. Là j'ai fait une demande pour m'en aller et quitter. Je voulais aller voir les besoins des adultes, ceux qui auraient besoin d'être instruits dans les quartiers populaires, besoin d'apprendre à lire et à écrire et qui ne viendraient pas le demander.

Entretemps, je suis allée faire du bénévolat à l'hôpital St-Jean de Borromée. Ça été l'origine du bénévolat que je continue encore mais à la maison du Père. Alors, je pars de là et je m'en vais sur la rue Drolet. J'ai visité et j'ai adopté le quartier. Je me suis habillée en laïque parce qu'en costume religieux, ça n'aurait pas marché. J'avais des jeunes qui m'aidaient à préparer les cours parce que je voulais commencer à alphabétiser. Il y avait beaucoup de bénévolat. Malheureusement c'est provisoire. Nous avons structuré des plans et les avons rendus à la C.S.E.C. Finalement, j'ai réussi à avoir une petite école et c'est entré en service en '71 qui est maintenant patronné par le Ministère de l'Education. Mais une fois structuré, on ne peut pas faire tout ce qu'on veut. J'ai été obligé de démissionner au Conseil de SEBAM en '72 parce que j'ai été appelée à Bordeaux. J'ai fait passer une loi au Ministère de l'Education c'est que l'alphabétisation ça suppose une aide individuelle. SEBAM a donc reposé sur ce principe-là et est devenu un centre libre. C'est l'éducation du peuple qui se sent en besoin et qui sait où il peut venir chercher des services. On a voulu faire de SEBAM pas seulement une école mais un milieu où ils pourraient être à l'aise et apprendre des choses les uns par les autres. Et c'était ça.

J'adore le domaine de l'alphabétisation malgré que c'est un travail de fou. Travail de fou parce que j'étais la seule avec une trentaine d'élèves et 7 divisions.

DEFINITION D'UN ANALPHABETE

Et bien, mot à mot, c'est une personne qui ne sait ni lire ni écrire. Ecrire, on pourrait s'en passer à la rigueur. Mais lire, c'est impossible dans notre monde. C'est une personne qui ne peut exercer en aucune façon ses droits humains librement dans une société et spécifiquement dans notre société à nous-autres. Tout simplement parce qu'elle est exclue de tout ou à peu près tout. Elle se sent frustrée. Je trouve que ce sont des gens vraiment emprisonnés dans notre société. Exemple, un de mes élèves ne voit pas de films ou de programmes. Leur vocabulaire est très restreint. Et ils n'ont javais vu les mots qu'ils entendent. Ce n'est pas croyable. C'est incroyable tout ce qu'il faut enregistrer là-dedans. Je trouve qu'ils sont pires que les aveugles. Un aveugle a une force de concentration épouvantable. Mais une personne analphabète, ordinairement est dans un milieu très très moyen, sinon en-dessous de la normale. Il n'a aucun moyen de se cultiver. Elle passe au milieu de la société comme si elle n'était pas là. Un analphabète est aussi autre chose. C'est peut-être une femme ou un homme de 40 ans, un père ou une mère qui ont réussi à fonder une famille. Il y en a qui sont très intelligents et d'ailleurs j'en ai connus. Ils étaient quelqu'un ayant de grandes valeurs. Ils sont souvent, surtout nos Québécois, artistes dans l'âme. Ils on toutes sortes d'attitudes et c'est tout renfermé.

Un analphabète est une personne qui a des puissances, des possibilités insoupçonnées tant que quelqu'un ira pas le chercher, puis le mettra pas à l'aise devant d'autres. Mais pour ça il faut qu'il soit capable de s'exprimer au moins un peu. Un analphabète c'est celui qui ne peut pas fonctionner normalement dans la société comme il le voudrait et avec toutes ses possibilités. Il est l'objet de l'injustice en quelque sorte. Il ne peut pas penser à long terme, il n'a rien. Il ne peut pas faire un budget, il n'a rien. En fin de compte, il est celui qui vit rien que dans l'immédiat, tout le temps, constamment. C'est tout ça un analphabète.

DEFINITION D'UN ALPHABETISATEUR

Je pense que c'est celui qui a constamment le souci des gens dans la société qui sont sous-instruits. Remarques qu'il ne faut pas confondre entre alphabétisateur et professeur. C'est bien différent. Un professeur s'en tient à l'instruction qu'il professe. Il part et puis il a un cours et il le donne c'est tout. Il peut bien avoir de la pédagogie pour avoir le tour de passer sa séance. Mais il n'a pas le souci de la personne qui est devant lui, à un autre point de vue que de lui donner des notions, des connaissances. Un alphabétisateur est un éducateur pas un professeur.

Il est un éducateur qui doit toujours se mettre à l'école de ceux qu'il essaie d'éduquer et constamment parce que c'est un champ d'observation illimité. D'un analphabète à un autre, c'est tellement différent. N'est pas alphabétisateur celui qui n'a pas le souci de la personne. Il doit aller chercher toutes ses ressources enfin... il est un animateur aussi. C'est ça un animateur je crois. Essayer de faire découvrir aux gens leurs possibilités, leur donner des moyens pour les développer. C'est important pour un analphabète de se valoriser et l'alphabétisateur est là pour ça. Un alphabétisateur ne doit pas envisager une attitude paternaliste ou maternaliste. Il faut au départ lui faire sentir qu'il a des connaissances, et il en a. Très souvent, il n'a jamais été à l'école, ne sait pas lire ou écrire, mais il sait autre chose. Il faut s'intéresser à sa personne, à son métier, à ce qu'il fait. Alors, on le prend avec son nom, surtout si il est facile. On utilise le vocabulaire qui l'intéresse. En somme, son travail est aussi d'essayer de le sortir de la dépendance de tout le monde, parce que se sont effectivement des gens très dépendants. Voilà, finalement, le travail d'un alphabétisateur.

RAPPORT ENTRE L'ALPHABETISATEUR ET L'ANALPHABETE

Et bien pour commencer, je dirais que devant tout ça, tu te sens impuissant devant tout ce que tu vois, tout ce qui ne va pas.

Je voudrais au moins vivre des jours avec ceux qui ont de la misère à vivre. Je veux toujours être de ce côté-là. Et je considère que je ne suis pas assez de leur côté. Je ne suis pas uniquement du côté de ceux-là. Disons plutôt que je ne peux pas partager assez et d'ailleurs, je ne partagerai jamais leur insécurité rien que par le fait que moi j'ai des connaissances. J'ai une sécurité qu'ils n'ont pas. Et ça, c'est ma torture. C'est de ne pas être vraiment des leurs. Est-ce que c'est possible qu'un jour je sois des leurs? Sur la rue Drolet, je l'étais en quelque sorte. Ces gens-là ils sont pauvres puis ils ne l'ont pas choisi. Moi j'ai choisi d'être pauvre. C'est relatif. Je renonce à bien des choses et c'est volontaire. Il faudrait que je sois assez pauvre ou assez noble avec eux pour qu'ils se posent des questions et qu'ils arrivent eux dans leur pauvreté et qu'ils aient un aspect positif. Alors j'ai dit je vais faire quelque chose. Moi, j'ai une richesse qu'ils n'ont pas. J'ai une supériorité qu'ils n'ont pas. Il faut que je leur fasse oublier tout ça en essayant de me mettre à leur niveau, tant qu'à la vie de tous les jours pour essayer de les atteindre et de leur donner un moyen de dépasser leur niveau, au moins de pauvreté. Arriver à en faire des gens égal à égal, ça on ne peut jamais. Ce n'est pas un bon rêve que de créer tout le monde égal. Il s'agit d'établir un équilibre autant que possible. De me mettre assez à leur niveau que je puisse les aider eux à se monter un petit peu.

Mais actuellement, ce n'est pas suffisant parce que je ne vis plus avec eux-autres. Et d'ailleurs, j'en souffre beaucoup.

J'ai voulu aller à New York et y rester un mois pour assister au travail d'une personne que j'admire beaucoup. Et finalement ce n'était pas possible. D'ailleurs, là-bas, dans les milieux où cette personne travaille, ils sont tellement horribles qu'il n'y a pas un chauffeur de taxi qui voudrait y aller. J'ai réussi à passer une heure avec elle et elle m'a confirmé ce que je faisais dans le moment. Ca m'a rassurée. Elle est assez intelligente pour savoir que les civilisations ne sont pas les mêmes et que, de travailler pour les analphabètes était vraiment ce qui avait à faire. De pousser l'affaire parmi mes compagnes; c'est ce qui est arrivé.

Je voudrais être directement avec eux, et le plus positivement possible. Je cherche ce que j'ai vécu sur la rue Drolet (solitude) ni plus ni moins.

Je voudrais aussi et je cherche présentement un moyen pour empêcher l'injustice sous un aspect. C'est de travailler contre l'injustice sociale que d'alphabétiser. Je voudrais lutter contre l'injustice des analphabètes, des pauvres. Apparemment, c'est la patience qui est leur plus grande vertu. Ce n'est pas facile.

La société d'aujourd'hui n'a aucun souci pour les analphabètes. Et pourtant il y en a beaucoup. A mon avis, il faut considérer que c'est toute la province de Québec qui est menacée. De devenir un tier-monde c'est ma conviction profonde.

Mon message est que tu pousses l'affaire jusqu'au bout et tu convaincs les gens qu'il y a quelque chose à faire et ça presse. Il faudrait sensibiliser la classe instruite, la classe riche, la classe influente, du besoin qui existe.

ANNEXE III

INVENTAIRE DESCRIPTIF DES METHODES UTILISEES EN ALPHABETISATION

Les méthodes utilisées pour l'alphabétisation sont peu nombreuses dans leur application au Québec. J'ai essayé de regrouper un inventaire descriptif des principales méthodes susceptibles d'être utilisées ou qui le sont actuellement.

On verra les méthodes:

1. A.S., approche syllabique;
2. P.A.V., pédagogie audio-visuelle;
3. Lire, écrire et réfléchir;
4. De l'écoute à la lecture jusqu'à l'écriture;
5. Lire, écouter, parler, écrire.

Je ne crois pas nécessaire de reprendre la méthode ou démarche de l'approche conscientisante de Paolo Freire car personne ne l'utilise intégralement à Montréal.

On ne peut ignorer l'approche originale, développée au Carrefour d'éducation populaire de Pointe St-Charles, écrite par Serge Wagner et Micheline Laperrière: "Repenser l'alphabétisation".

Les méthodes inventoriées sont apparues pour la plupart que depuis deux ou trois ans. Elles ont fait leur apparition dans les Centres d'éducation des adultes que très récemment.

1. La méthode AS

Objectifs et caractéristiques

Cette méthode permet de consolider et d'intégrer le français oral et le français écrit. Elle vise d'abord l'apprentissage de la lecture et l'écriture de base.

L'approche syllabique (AS) tient compte des problèmes d'apprentissage dont souffrent assez souvent les adultes analphabètes (ex.: dislexie et/ou la dysorthographie). Les difficultés à coder ou décoder le langage s'explique en partie par une mémoire déficiente, mal entraînée à associer les dessins aux sons, les sons aux graphies.

La méthode utilise le langage courant. Elle s'utilise en groupe bien qu'ayant été conçue pour un enseignement individualisé.

Description

La méthode syllabique regroupe un certain nombre d'objectifs, ordonnés en deux parties, deux progressions:

1. a) Etre capable de lire et d'écrire des mots contenant des syllabes directes, inverses et/ou complexes;

   b) Etre capable de comprendre des textes courts et des phrases simples.

2. a) Etre capable d'intégrer les groupements phonétiques de type voyelle-voyelle, voyelle-consonne (sans trop de complexité);

   b) Etre capable de lire un texte de journal (compréhension);

   c) Etre capable d'écrire avec un minimum d'erreurs l'orthographe.

On utilise la variété de mots correspondants aux sons étudiés afin de rendre la lecture plus accessible, faciliter le décodage automatique et l'enrichissement du vocabulaire.

La démarche implique que des exercices accompagnent la leçon de lecture, l'enseignant peut utiliser cette période (lorsqu'il y a un groupe) pour personnaliser et donner un support particulier aux difficultés rencontrées (tests et examens).

La méthode d'approche syllabique comprend un (1) guide méthodologique, six (6) cahiers de lecture et six (6) cahiers d'exercices. Elle est produite par la CECM.

2. La méthode PAV

Objectifs et caractéristiques

Cette méthode phonétique utilise l'audio-visuel pour renforcir le décodage à la lecture et l'écriture. On met l'accent sur les sons non les lettres. La méthode est enregistrée sur bandes magnétiques et elle est complétée par des dossiers écrits et illustrés.

Elle peut s'adresser à l'individu et aux groupes (documents complémentaires). Cette méthode est complexe et peu rodée. Difficile d'accès et d'utilisation (coût du matériel, en particulier).

Description

Quarante (40) cassettes: une pour chaque son et les "cas" c, h, x et y. La méthode met l'adulte en contact avec des mots connus qu'il entend et qui sont visualisés dans les "kits" complémentaires.

Par des exercices de discrimination audio-visuelle, l'étudiant identifie les sons et les lettres correspondantes. On y trouve des exercices d'épellation phonétique dans le but de déchiffrer les mots. Fonctionnement par thèmes précis où l'adulte choisit un vocabulaire qu'il choisit et comprend; à partir de ces mots, il fait l'apprentissage de l'ordre alphabétique, de la transposition au langage écrit. Le matériel pour utiliser la méthode PAV est assez lourd: magnétophone, fiches et dossiers, clefs de correction, 40 bandes sonores, cahiers-synthèse et des fiches-cartes Phonimo (l'utilisation de ces fiches-cartes nécessite un appareil "Language Master" - Bell et Howell - 600 cartes de multiples stimulations phonétiques).

La méthode est produite par la CECM.

3. La méthode "Lire... écrire et réfléchir"

Objectifs et caractéristiques

Tout en respectant le caractère adulte de l'apprenant, la méthode incite à la créativité en tenant compte des besoins du milieu et de l'individu. Elle veut faire le lien entre les exercices de français et la réalité vécue par l'adulte québécois dans son contexte d'analphabète.

Etant donné le caractère empathique de la relation formateur-formé, une grande latitude est laissée à l'application de la méthode.

Description

21 leçons regroupées sous quatre (4) thèmes:

- Mass-média (les moyens de communication - la publicité - la radio et la télévision);
- Les relations de travail (la grève - les relations patronales - syndicales - les maladies industrielles - les métiers hors de l'usine - les manifestations);
- Le logement (les politiques de l'habitation - le logement et la famille - la co-propriété - les propriétaires et locataires - le logement);
- L'environnement (la pollution - le haut-voltage - l'automobile - la cigarette - la responsabilité dans la qualité).

La version connue (1978) comporte un cahier général et quatre (4) cahiers pour chaque thème. Une nouvelle version est à venir. Pour se procurer l'ancienne version: Le Service général des Moyens d'Enseignement (MEQ).

4. La méthode "De l'écoute à la lecture et jusqu'à l'écriture"

Objectifs et caractéristiques

Le matériel de la méthode a été conçu pour les adultes et les jeunes (classes de récupération) qui ont des problèmes d'apprentissage de lecture. Beaucoup plus une méthode scolarisante (en particulier le cahier 5) que conscientisante. Elle vise le contrôle de l'écoute et le développement du vocabulaire et l'initiation à la grammaire. On utilise des techniques d'écriture (par la transcription) et la progression des sons aux syllabes, et des mots aux phrases.

Description

Le matériel comprend cinq (5) cahiers dont les pages sont amovibles.

Cahier I : leçons de base (la rétention de phrase - le découpage de la phrase - identification de la place des consonnes et voyelles - la consonne... etc.)

Cahier II : leçons spécifiques aux voyelles nasales, les graphies, les syllabes inverses, les consonnes doubles, l'alphabet, les consonnes h, ç, ph, etc.

Cahier III : initiation à la grammaire (du mot à la phrase en passant par la raison du mot dans la phrase articulée) et le développement du vocabulaire (dont l'utilisation du dictionnaire)

Cahier IV : initiation grammaticale I (le vocabulaire grammatical dans ses difficultés, les verbes)

Cahier V : initiation grammaticale II (les verbes en conjugaison, lecture et expression, le vocabulaire avancé et la synthèse)

Les cahiers IV et V sont très inter-reliés et complètent l'apprentissage grammatical.

Cette méthode a été développée il y a deux années, elle est éditée chez Guérin dans la collection "Lire à tout âge".

5. La méthode "Lire... écouter... parler... écrire"

Méthode à scénarios (3). Un scénario se compose d'un ensemble de stratégies appliquées dans des exercices à l'aide d'un matériel didactique (cahiers d'exercices) et de personnes-ressources.

On relie les quatre niveaux de savoir dans chacun des scénarios. Cette méthode porte ses objectifs dans son nom.

Description

La structure de la méthode se divise en deux parties: l'objectif et les activités. On élabore les objectifs "parler", "écouter", "lire", "écrire" en précisant dans chacun des scénarios la démarche correspondante à l'objectif (la stratégie).

On tente de faire correspondre les sons aux graphies et les graphies aux mots.

Utilisation de cassettes d'exercices et des cahiers où l'on retrouve les thèmes du monde du travail, du loisir, le monde urbain, rural, scolaire et la maison.

Le matériel se compose d'un cahier de professeur (FR 300), d'un autre cahier de professeur (FR 301) ainsi que six (6) cahiers d'exercices.

Il est disponible à la Commission scolaire de Chambly et je dois ajouter que la méthode est très récente ('79 - FR 300, '80 - FR 301).

CONTEXTE D'UTILISATION

Produire un inventaire de méthodes utilisées sans parler du contexte dans lequel ces mêmes méthodes se retrouvent m'apparaît incomplet.

Il est à noter que pour le professeur, la méthode se transforme en outil de travail. Trop souvent, dans une classe organisée, ce même professeur doit faire face à des problèmes graves. A titre d'exemple, l'hétérogénéité de la clientèle: il n'est pas rare de voir une classe formée d'Haïtiens, d'Italiens, de Portugais, de Libanais, de Québécois d'origine. Certains immigrants sont déjà alphabétisés dans leur langue; dans une situation comme celle-là, la meilleure méthode conduirait inévitablement tout le monde à l'échec et décourage-rait le professeur le plus expérimenté.

Ou encore, il est très difficile pour ces immigrants de se retrouver dans le contenu de ces méthodes, surtout s'ils ne maîtrisent pas la langue parlée. Dans la même situation, les Québécois d'origine se sentent, pour leur part, minoritaires dans ce type de classe. Dépaysés, ils se demandent qui est l'étranger. Ces derniers, devant un tel constat, sont dévalorisés face à la confrontation qu'ils doivent subir dans l'apprentissage de leur langue maternelle.

Un bon nombre de bénévoles rencontre des analphabètes individuellement à la maison; ces méthodes font figure d'outils de travail, laissant place à l'improvisation et la créativité. Les bénévoles rencontrés(es) m'ont fait part de leurs problèmes dans l'application des méthodes dûs, soit à des handicaps physiques ou mentaux, dûs à des problèmes d'apprentissage graves, dûs à des intérêts ou besoins immédiats de la part des candidats ne s'y retrouvant pas dans la démarche ou contenu des méthodes.

Les méthodes sont des outils de travail, m'ont dit les professeurs, nous aidant dans le cheminement avec nos étudiants. Il est impossible, soutiennent-ils (elles) de s'accrocher à quelques méthodes que ce soit et de cheminer.

Les professeurs sont tous unanimes pour dire que les méthodes existantes en alphabétisation ne sont que des outils de travail. Il semble impossible, selon eux, de se limiter à une de ces méthodes sans avoir recours à des matériaux complémentaires et souvent de création spontanée.

Un dernier exemple: <u>les classes composées que de Québécois d'origine</u>. Bien que tous sont considérés analphabètes, chacun se situe à des niveaux d'apprentissage différents. Avec un tel groupe, le professeur se voit obligé à individualiser son enseignement et à personnaliser son approche.